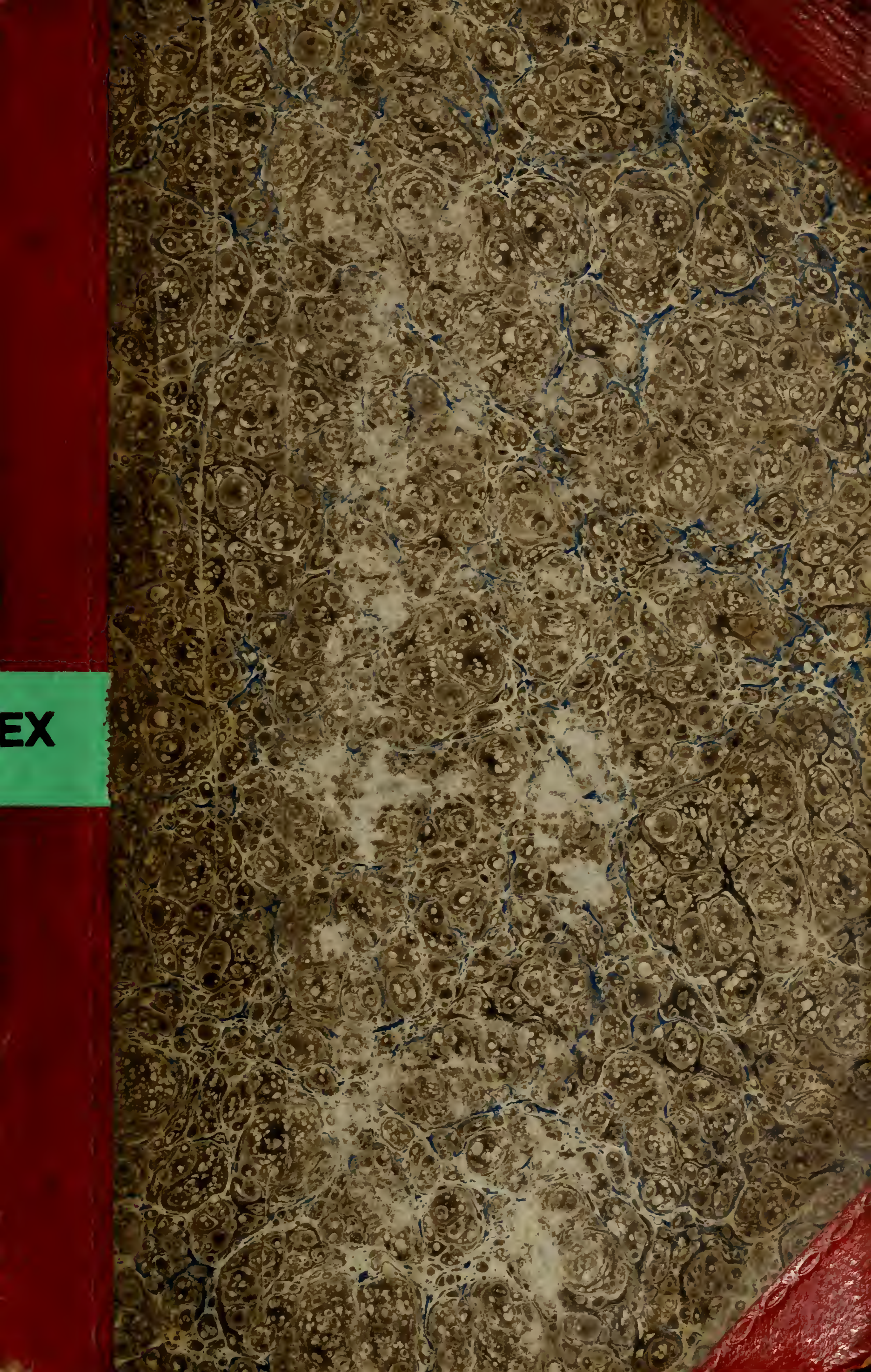
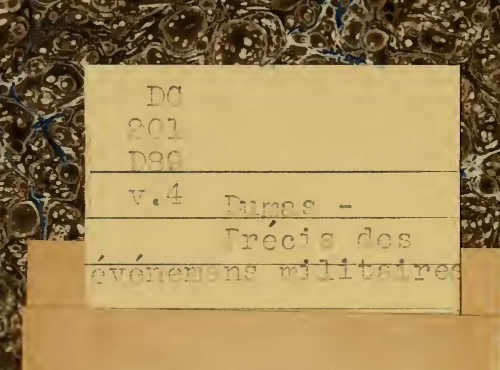
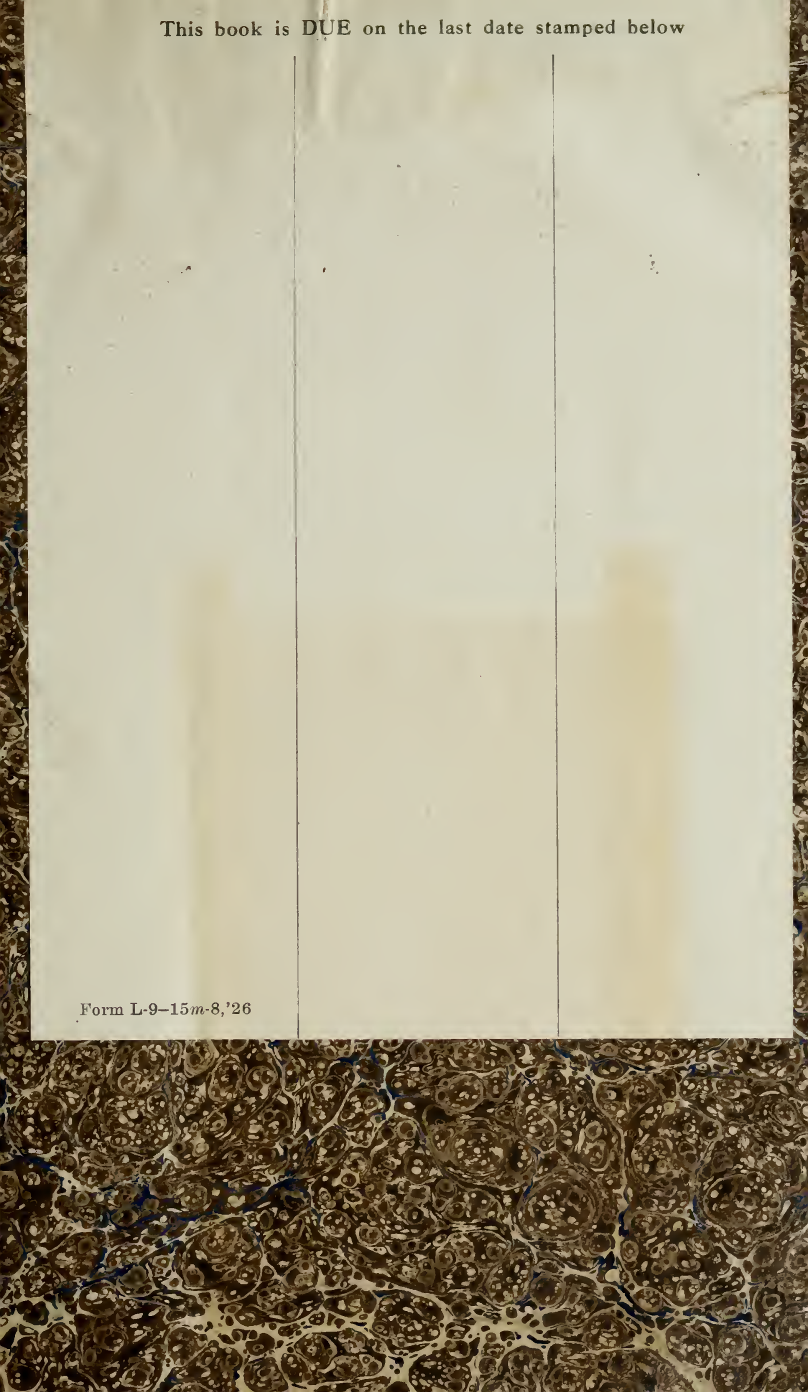

EX





PRÉCIS

DES

ÉVÉNEMENS MILITAIRES.

TOME IV.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

PRÉCIS
DES
ÉVÉNEMENS MILITAIRES,
OU
ESSAIS HISTORIQUES
SUR LES CAMPAGNES DE 1799 à 1814,

Avec Plans et Cartes ;

PAR M. LE COMTE MATHIEU DUMAS,
LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI.

CAMPAGNE DE 1800.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Bourbon, n° 17 ;
Et à *Strasbourg*, même Maison de Commerce.

A HAMBOURG,
Chez PERTHÈS et BESSER, Libraires.

1816.

PRÉCIS

DES

ÉVÉNEMENS MILITAIRES.

TOME SECOND DE LA CAMPAGNE DE 1800.

CHAPITRE VII.

Suites de la bataille de Marengo. — *Continuation des opérations des armées française et impériale en Allemagne.*

Le nouveau partage des États de l'Italie supérieure, réglé par la convention d'Alexandrie, fut exécuté fidèlement et dans les délais prescrits : le jour même de la signature, le général Mélas expédia les ordres pour remettre aux troupes françaises ces mêmes forteresses dont la conquête, pendant la campagne précédente, avait coûté si cher aux

alliés, tant d'argent à l'Angleterre, tant d'efforts et tant de sang aux Russes et aux Autrichiens.

L'heureux conquérant, pressé de cueillir les fruits de sa victoire, quitta ces champs de carnage le 17 juin, et fit le même jour son entrée triomphale à Milan : ses religieuses actions de grâce à la cathédrale, la pompe des cérémonies rétablie par ses ordres, le trône des Césars préparé dans le sanctuaire pour le protecteur des deux républiques, fixèrent tous les regards, et dûrent être pour l'Europe un grand avertissement.

Le lendemain, le général Mélas avec son état-major, à la tête de sa première colonne forte de 10,000 hommes, sortit d'*Alexandrie* et se retira sur *Mantoue* par *Voghera*, *Stradella*, *Plaisance* et *Parme*; les deuxième et troisième colonnes se mirent en marche le 19 et le 21 juin, et suivirent la même route.

Le 22, les citadelles de *Milan*, de *Turin* et de *Tortone* furent rendues.

Le général Masséna, qui, de retour d'*Antibes*, était débarqué à *Finale*, reçut l'ordre de venir prendre le commandement de l'armée française en Italie, et le gouvernement des États de la république cisalpine. Il arriva à *Milan* le 21 juin.

Le général Suchet, qui, peu de jours avant la bataille de *Marengo*, avait porté son avant-garde au-delà d'*Acqui*, jusqu'à *Castel-Spino*, à la vue d'*Alexandrie*, était si près de communiquer avec la gauche de l'armée du premier Consul, et de prendre part à l'action, que le général Mélas avait détaché une forte division de cavalerie pour observer ses mouvemens. Aussitôt après la convention d'*Alexandrie*, il fut chargé de reprendre possession de *Gênes*, que les Anglais auraient voulu retenir, et qu'ils n'abandonnèrent qu'avec dépit. Ils n'entendaient point être liés par les concessions du général Mélas; et pour assurer l'exécution des clauses stipulées, telles que la remise des magasins et la conservation de l'artillerie de la place, il ne fallut rien moins que la fermeté du

général Suchet et la droiture du général autrichien le comte de Hohenzollern, qui montra autant de loyauté dans cette pénible circonstance qu'il avait montré de valeur dans les combats du blocus de *Gênes*.

L'armée autrichienne, arrivée sur le *Mincio*, prit position à *Villa-Franca*; l'aile gauche campait le long du *Pô*, et la droite s'étendait jusqu'aux frontières du Tyrol méridional. Couverte par le *Pô* et le *Mincio*, et couvrant elle-même les deux grandes communications de l'Italie avec les états héréditaires, cette armée attendit les renforts, les secours qui lui étaient si nécessaires, et les décisions de la cour de Vienne sur l'armistice consenti à Alexandrie, et sur les propositions de Bonaparte, auxquelles cet armistice devait servir d'ouverture.

Avant de quitter *Milan*, le premier Consul prescrivit une forme d'administration provisoire pour la république cisalpine; il établit une *consulta* de cinquante membres,

sous la présidence d'un ministre français, à laquelle il attribua le soin des affaires générales et la surveillance des finances : une commission de neuf membres fut chargée spécialement des affaires de l'intérieur et de la levée des impôts. Le Piémont fut aussi régi par une administration provisoire à peu près dans les mêmes formes; l'état de Gênes reprit celles de la république ligurienne. La Toscane, encore protégée par les armes impériales sous les ordres du général Sommariva, était aussi gouvernée militairement : on y excitait le peuple contre les Français. La cour de Naples, intéressée à élever entre elle et la Haute-Italie une digue contre l'esprit d'innovation qui venait d'y acquérir une nouvelle intensité, effrayée des conséquences du système de rigueur qu'elle avait adopté, cherchait des appuis au-dehors, armait les Toscans, leur offrait des secours, et tâchait de recruter et de recomposer son armée en publiant des amnisties.

Le courageux successeur de Pie VI quittait *Venise*, et porté dans les bras de ses

nouveaux sujets depuis son départ de *Pesaro* jusqu'à *Rome*, méritait ce triomphe par sa modération, sa sagesse et les projets qu'il méditait pour fonder la paix du monde chrétien sur la paix de l'Église de France.

Bonaparte, laissant l'Italie dans cette situation précaire et favorable à l'exécution de ses vues ultérieures, se hâta de rentrer dans Paris; il y ramena sa garde, qu'il recruta de l'élite des différentes armes, et qu'il organisa dans des cadres plus étendus; il augmenta aussi le nombre des corps de l'armée, et se prépara à déployer de plus grandes forces. Le succès de son expédition, la conquête de la moitié de l'Italie, entreprise et terminée en soixante jours, éblouirent, fascinèrent tous les yeux; les partis abattus, rongeant le frein qu'il leur avait imposé, renoncèrent à l'espérance de ressaisir le pouvoir; le gouvernement s'affermit.

Triomphant à *Marengo*, avant même de quitter le champ de bataille, Bonaparte avait pris des mesures pour profiter du premier effet que devait produire à Vienne

ce coup de foudre : sans attendre la ratification de la convention d'Alexandrie, et la décision de l'empereur pour la prolongation et l'extention de l'armistice, il proposa de nouvelles ouvertures de négociation sur les bases du traité de *Campo-Formio* : il espérait, en portant l'Autriche à signer les préliminaires d'une paix séparée, isoler l'Angleterre des intérêts et de la politique du continent : cet espoir fut déçu ; cette fois encore la prévoyance de M. Pitt l'avait devancé ; le traité de subsides que ce ministre avait déjà plusieurs fois annoncé au parlement, et dont la conclusion avait été différée sous divers prétextes, fut signé à Vienne le 20 juin par le baron de Thugut et lord Minto, après qu'on y eut reçu la nouvelle de la défaite du général Ott à *Montebello*, et quelques heures seulement avant l'arrivée du courrier qui apportait celle de la bataille de *Marengo* et de la convention d'*Alexandrie*.

Ce nouveau traité renfermait deux clauses importantes, et les plus solides obstacles que

le ministre anglais pût opposer aux insinuations de Bonaparte et de son habile ministre : leurs majestés impériale et britannique s'engageaient...... « 1°. A poursuivre » la guerre contre la république française » pendant la campagne présente (savoir, » depuis le 1er mars 1800 jusqu'à la fin de » février 1801), avec toute la vigueur pos» sible, et à employer à cet effet tous leurs » moyens respectifs par terre et par mer, » en concertant les opérations. Les armées » d'Allemagne et d'Italie devaient être com» plétées en proportion des pertes qu'elles » avaient éprouvées. Les troupes bavaroises, » wurtembergeoises et suisses, soldées par » l'Angleterre, et indéfiniment augmentées, » étaient mises à la disposition de sa majesté » impériale pour faire partie de son armée » d'Allemagne.

» 2°. Les parties contractantes s'enga» geaient à ne faire, pendant la durée de cette » convention, aucune paix séparée avec la » France sans le consentement réciproque » de l'une et de l'autre ; à ne point traiter

» avec l'ennemi, à ne point en recevoir
» d'ouvertures pour une paix particulière
» ou générale, sans se les communiquer
» mutuellement, et à agir dans une parfaite
» harmonie ».

Malgré le grand changement de la fortune des armes et le besoin de la paix invoquée avec la même ardeur en France et en Allemagne, on était encore loin de pouvoir s'entendre ; la paix ne pouvait être mûre pour l'Angleterre que lorsqu'elle se trouverait en position de forcer la rétrocession des Pays-Bas ; l'Autriche ne voulait point reconnaître l'indépendance de la république cisalpine ; Bonaparte n'admettait pas qu'aucun de ces deux objets pût être mis en question.

Dans ces circonstances difficiles, la cour de Vienne ne se départit point de son ancien système, de cette prudente résignation dans les revers, de cette constance qui cède avec dignité et sait attendre le secours du temps ; principes conservateurs, salutaires maximes dont la tradition et la pratique ne se

trouvent que dans les vieilles monarchies. Ainsi, pendant que l'empereur ratifiait la convention d'Alexandrie, et faisait proposer d'étendre aux armées d'Allemagne la suspension d'armes stipulée par l'article 14, on faisait de nouveaux apprêts ; on exigeait de la Hongrie de nouveaux contingens ; on pressait la formation et la marche des réserves rassemblées dans la Haute-Autriche, et destinées à soutenir le général Kray : des proclamations pleines de fermeté, sans dissimuler le fâcheux état des choses, annonçaient la résolution de faire tous les sacrifices nécessaires pour parvenir à la pacification générale.

Nous ne donnerions à nos lecteurs qu'une connaissance imparfaite de l'état général des affaires à la fin de cette mémorable campagne ; nous ne pourrions leur faire bien apprécier les nouveaux efforts que fit l'Angleterre pour prolonger cette lutte inégale, si nous poussions plus loin l'examen des conséquences de la bataille de *Marengo*, avant de reprendre le récit des mouvemens des

armées françaises et impériales sur le Danube : nous l'avons interrompu à l'époque du 12 mai, après le combat de *Memmingen* et le départ d'un corps de 12,000 hommes détaché de l'armée du général Moreau, pour descendre, par la Suisse, en Lombardie, sous les ordres du général Moncey.

Ce détachement, formé presqu'en entier de troupes d'élite, avait tellement affaibli l'aile droite de l'armée du Rhin, que le général Moreau ne pouvait rien entreprendre de considérable. Le général Kray, qu'il tenait en échec dans son camp retranché et sa double tête de pont à *Ulm*, avait dû renoncer à sa communication avec le prince de Reuss, qui commandait dans le *Tyrol* et le *Vorarlberg* un corps de 18 à 20,000 hommes; et qui, observé sur tous les débouchés en Souabe, se trouvait réduit à une défensive absolue. La supériorité numérique de sa cavalerie donnait au baron de Kray beaucoup de facilité pour ses mouvemens sur les deux rives du fleuve : les corps des généraux Giulay, Meerfeld et Starray avaient continué de

manœuvrer dans la Haute-Souabe, et de s'étendre jusqu'à la rive du *Mein*. Ils étaient observés par le général Sainte-Suzanne, qui commandait, ainsi que nous l'avons dit, l'aile gauche de l'armée française forte d'environ 16,000 hommes, et formée en deux divisions sous les ordres des généraux Legrand et Souham. A mesure que le général Kray concentrait ses forces et rapprochait ces corps détachés, le général Sainte-Suzanne suivait leurs mouvemens et arrivait lui-même sur la ligne. Le 10 mai, la veille du combat de *Memmingen*, il se lia par sa droite au corps du général Saint-Cyr, et prit position à *Alt-Steislingen*, s'appuyant à la rive gauche du *Danube*.

Le corps du général Lecourbe, qui formait l'aile droite de l'armée, et qui avait fourni la plus grande partie du détachement en Italie, réduit à deux divisions, occupait *Memmingen*, avait sa gauche à *Amedingen*, sa droite à *Krumbach*.

Un corps de flanqueurs, sous les ordres du général Molitor, porté à *Kempten*, veillait

sur ce principal débouché du *Tyrol,* et par des reconnaissances multipliées éclairait les mouvemens du prince de Reuss.

Le corps du centre, sous les ordres du général Saint-Cyr, et le corps de réserve que le général en chef conservait sous son commandement immédiat, occupaient, sur les deux rives de l'*Iller,* tout l'intervalle entre *Memmingen* et le confluent de l'*Iller* et du *Danube*, où le général Saint-Cyr appuyait sa gauche.

Dans cette position respective des deux armées, le général Moreau, pour ébranler le baron de Kray, et tenter de l'arracher de son camp retranché, manœuvra d'abord par sa droite et avec son corps de réserve, qu'il porta sur la *Güntz* en même temps qu'il fit occuper *Weissenhorn* par une des divisions du général Saint-Cyr.

Il paraissait ainsi menacer la *Bavière*, et se flattait que le maréchal Kray le suivrait, abandonnerait *Ulm*, et descendrait le *Danube :* il ordonna au général Sainte-Suzanne de se rapprocher de la place. Dans la journée

du 15 mai, la division Legrand, qui formait la droite du corps de Sainte-Suzanne, et s'appuyait à la rive gauche du *Danube*, s'étant portée en avant d'*Erbach*, fit replier les postes autrichiens qui occupaient le plateau élevé entre la petite vallée de la *Blau* et celle du *Danube*, et s'empara, après un combat assez vif, des bois de *Papelau* et d'*Ehrstetten*. La seconde division commandée par le général Souham, qui formait la gauche, n'ayant rencontré aucun obstacle, s'établit dans la vallée de la *Blau*, et étendit sa gauche jusqu'à *Asch*.

La manœuvre du général Moreau ne produisit point l'effet qu'il s'en était promis : le général Kray ne se laissa point entraîner ; il jugea que son habile adversaire n'oserait se détacher de sa base, et découvrir sa ligne d'opérations aussi long-temps que l'armée autrichienne pourrait tenir sa position devant *Ulm*, conserverait ses têtes de pont, et n'aurait pas à craindre d'être attaquée sur la rive gauche par des forces supérieures. Le général Kray resta donc immobile dans

son camp ; et voyant que l'éloignement de l'aile droite et du centre du général Moreau l'avait mis hors de mesure de soutenir son aile gauche au-delà du fleuve, il porta la majeure partie de ses forces disponibles sous les ordres de l'archiduc Ferdinand contre le général Sainte-Suzanne. Celui-ci, dans la supposition que le général Kray évacuerait son camp retranché, et ne laisserait à *Ulm* qu'une forte garnison, s'était trop avancé. Le lieutenant-général Saint-Cyr, qui eût été en mesure de le soutenir, avait déjà commencé son mouvement en avant au-delà de l'*Iller*. Il avait devant lui le corps du général Giulay; et comme il devait remplir l'intervalle entre le *Danube* et le corps de réserve du général Moreau, qui avait passé l'*Iller* et marché sur la *Güntz*, il ne pouvait assez promptement passer à l'autre rive du fleuve.

Le 16 mai, à la pointe du jour, plusieurs colonnes de cavalerie, conduites par l'archiduc Ferdinand, fondirent à l'improviste sur les avant-postes français, et les culbutèrent

jusque dans *Erbach* et *Papelau ;* les colonnes d'infanterie qui suivaient cette cavalerie attaquèrent avec une égale ardeur ; le combat s'établit sur toute la ligne entre le *Danube* et la *Blau,* depuis *Erbach* jusqu'à *Asch.* Nous avons fait observer que cette ligne était trop étendue, et par conséquent faible sur plusieurs points : elle fut d'abord forcée. Le général Legrand, qui occupait *Erbach,* eut à soutenir l'attaque la plus vive, parce que les Autrichiens manœuvrèrent pour lui enlever son appui au *Danube ;* il fut contraint de se replier derrière *Donaurieden* et *Ringingen*, disputant le terrain pied à pied. Le général Souham, malgré sa vive résistance, fut aussi déposté du village d'*Asch :* ses troupes rejetées sur *Sonderbuch* furent à la fois débordées par une forte colonne qui avait suivi la vallée de la *Blau*, et par celle qui, dirigée sur *Papelau*, coupa cette division de celle du général Legrand. Souham se retira jusqu'à *Blaubeuren.* Le général Sainte-Suzanne se trouva alors dans la position la plus critique. Toute sa ligne

était entrecoupée, les brigades étaient séparées par les attaques alternatives de l'infanterie et de la cavalerie autrichienne : cependant les bataillons français, quoique presque entourés, ne cessèrent pas de combattre en ordre, et parvinrent à se maintenir dans les villages dont ils défendirent les accès avec la plus grande vigueur.

Dans ce pressant danger, Sainte-Suzanne, sans attendre le secours que le général Saint-Cyr ne pouvait lui porter à temps pour pouvoir le dégager, se décida à abandonner momentanément son appui à la rive gauche du Danube, et par cette manœuvre audacieuse, mais bien conçue, il sauva son corps d'armée d'une destruction qui paraissait inévitable. Il ordonna d'abord au général Legrand de se retirer derrière *Dischingen;* et se mettant lui-même avec le général Drouet à la tête d'une brigade qui s'y défendait avec succès contre quatre bataillons autrichiens soutenus de deux mille chevaux, il entreprit de rétablir sa communication avec la division du général Souham. Il em-

porta à la bayonnette le village de *Pfraunstetten*, où l'ennemi s'était établi, et dégagea la droite de Souham, qui, par un feu d'artillerie bien dirigé, avait contenu la principale colonne des Autrichiens, celle-là même qui avait d'abord percé le centre des Français; la ligne se resserra; le combat se rétablit, et l'avantage était balancé, quand le canon du général Saint-Cyr se fit entendre sur les bords du Danube. Aussitôt que ce général avait pu juger de la situation de l'aile gauche, et apercevoir les progrès de l'ennemi, il s'était hâté de repasser l'*Iller*, portant son artillerie et ses troupes, à mesure qu'elles défilaient et au pas de course, au gué du Danube.

Ne connaissant pas la force du corps qui venait prendre part à l'action, et craignant que la retraite ne lui fût coupée ou ne devînt difficile, l'archiduc Ferdinand, après un engagement de douze heures, rétrograda sur *Ulm*; ses arrière-gardes furent harcelées, et le corps du général Sainte-Suzanne reprit les positions qu'il avait occupées la veille.

Ce combat du 16, engagé sur la rive gauche plus sérieusement que Moreau ne l'avait présumé, l'éclaira sur la position de l'armée autrichienne; il ne douta plus que le général Kray n'eût concentré ses forces dans son camp, et ne fût décidé à accepter la bataille devant *Ulm*, plutôt que d'abandonner ce dernier boulevard de l'Allemagne.

Voulant reconnaître cette forte position, le général Moreau fit un grand mouvement par sa gauche, comme s'il eût voulu porter toute son armée au-delà du *Danube* pour investir la place d'Ulm et les retranchemens du *Michels-Berg*. Le corps du général Sainte-Suzanne passa la *Blau*, et fut relevé dans sa position d'*Erbach* et de *Papelau* par celui de Saint-Cyr. Deux divisions du corps de réserve, celles des généraux Leclerc et Richepanse, repassèrent l'*Iller*; et pour soutenir le corps du général Saint-Cyr, poussèrent leurs avant-postes jusqu'à *Goegglingen*, à peu près à une lieue au-dessus d'*Ulm*; la troisième division resta au-delà de l'*Iller*, appuyant sa gauche à cette rivière, un peu

en avant d'*Unter-Kirchberg*, et étendant sa droite vers *Morbach*; enfin le corps du général Lecourbe, formant toujours l'aile droite de l'armée française, se rapprocha aussi du *Danube*, et se lia avec la division du général Delmas. Les divisions dont se composait l'armée française (au nombre de dix) étaient à cette époque (19 mai) également réparties en-deçà et au-delà du *Danube*, cinq divisions sur la rive gauche, et cinq sur la rive droite.

Tout au contraire, l'armée autrichienne se trouvait presque en entier réunie sur la rive gauche : elle avait reçu des renforts et réparé une partie de ses pertes. Le général Kray attendait l'arrivée d'une réserve qui se formait à *Lintz*; il pressait vivement les co-états de l'Empire de compléter leurs contingens, et principalement le duc de Wurtemberg, le plus prochainement menacé : il montrait la plus grande sécurité; il profita du mouvement de flanc que venait de faire l'armée française, pour porter en avant les corps qu'il avait sur la rive droite,

celui du général Giulay à *Güntzburg*, et une avant-garde de cavalerie qu'il avait poussée jusqu'à *Mindelheim* ; mais il ne changea rien à sa position devant *Ulm*. Le général Moreau, la voyant de plus près, jugea qu'elle ne pouvait être forcée, et prit d'autres mesures.

Le parti que le baron de Kray sut tirer de la place d'*Ulm*, s'en servant comme d'un pivot autour duquel toujours appuyé, toujours maître de ses mouvemens, il prévenait ou suivait ceux de son adversaire, fut justement apprécié dans les deux armées. Cette défensive sera toujours admirée par les militaires, et remarquée comme une utile leçon dans cette foule de grands exemples qu'offre l'histoire de cette guerre. L'archiduc Charles, l'un des grands capitaines de notre âge qui ait le mieux appliqué les principes de stratégie sur ce grand théâtre de guerre qu'offrent les deux bassins du Rhin et du Danube, avait reconnu le premier l'importance de la place d'*Ulm*; il avait jugé qu'elle pouvait être l'un des points principaux d'une base

d'opérations offensives, ou servir de point d'appui et de retraite sur une ligne défensive : il ne songea point à faire une grande forteresse d'une ville située dans un fond au bord du Danube, dominée, plongée à demi-portée de canon sur toute la demi-circonférence; mais, après avoir fait réparer et mettre hors d'insulte la vieille enceinte et la forte muraille flanquée de tours; après avoir couvert les portes par de simples redans, il profita des hauteurs environnantes; elles furent liées par un bon système de redoutes et de batteries qui, touchant au fleuve à l'est et à l'ouest, au-dessus et au-dessous de la place, enveloppaient et couvraient parfaitement, comme un immense rempart, et la ville elle-même, et l'espace d'environ mille toises entre la ville et les hauteurs. Le point le plus élevé sur ces mêmes hauteurs du côté du nord-ouest, le *Michels-Berg* (mont Saint-Michel), fut occupé et défendu par un ouvrage de campagne construit avec soin et garni d'une forte artillerie; ce mont Saint-Michel était la tête

et la clef de cette position retranchée. Quoiqu'il n'y ait autour de cette espèce de cône tronqué aucun escarpement, et que les pentes uniformes et adoucies fort au loin, comme des glacis, semblent en faciliter l'accès, on le trouve, au contraire, plus roide et plus difficile à gravir à mesure qu'on s'en approche : cette disposition du terrain était également favorable au tir de l'artillerie dans toutes les directions, et à l'effet de la mousqueterie pour repousser les attaques de vive force.

Appuyant son aile gauche au *Michels-Berg* et au confluent de la *Blau* et du *Danube*, l'armée autrichienne s'étendait par sa droite jusqu'à *Elchingen*, couronnant les hauteurs au pied desquelles le fleuve a creusé son lit, et qui, à cause de ses sinuosités dans cette partie, embrassent et dominent la plaine de la rive droite.

Quand même le général Moreau n'eût pas craint, en portant son armée au-dessus d'*Ulm* sur la rive gauche, d'ouvrir à l'armée autrichienne les chemins du Tyrol et de la

Suisse, il n'aurait pu, sans témérité, attaquer le *Michels-Berg*, ni rien entreprendre contre la gauche et le centre du général Kray. Aussi ne songea-t-il plus à lui livrer bataille; mais il se persuada qu'en manœuvrant sur le *Lech*, il forcerait le général autrichien à sortir de son camp, et à lui abandonner toute la Souabe et ce qu'il y restait de ressources, plutôt que de laisser la Bavière sans défense, exposée à une invasion.

Dans cette vue, le général Moreau rappela sur la rive droite du *Danube* les divisions du centre qu'il avait portées sur la rive gauche; le général Saint-Cyr repassa le pont d'*Erbach*, et Sainte-Suzanne, repassant aussi la *Blau*, vint reprendre sa première position d'*Erbach* et de *Papelau* : son corps de réserve passa l'*Iller*, et celui du général Lecourbe passa la *Güntz*, appuyant sa gauche à cette rivière.

Les 21 et 22 mai, l'armée française continua de marcher en avant par sa droite et par échelons pour se rapprocher des fron-

tières de la Bavière, sans cesser d'observer les mouvemens de l'armée autrichienne devant *Ulm*. On conçoit, à la simple inspection de la carte, combien cette manœuvre était délicate. Le général Lecourbe porta sa gauche jusqu'à la *Mindel*, et descendit en suivant le cours de cette rivière; les trois divisions de la réserve se placèrent entre la *Mindel* et la *Güntz;* le corps du centre, encore sous les ordres du général Saint-Cyr, qui, à cause de sa mauvaise santé, devait bientôt quitter l'armée, prit position entre *Weissenhorn* et la *Güntz*, laissant une seule division et quelques troupes de cavalerie devant *Ulm*, à l'embouchure de l'*Iller*. Sainte Suzanne, après avoir aussi repassé le *Danube*, appuya sa droite à l'*Iller*, et étendit sa gauche parallèlement au fleuve pour couvrir la ligne d'opérations.

Le général Kray avait fait observer les mouvemens de l'armée française; l'aile gauche du corps de Starray avait été le 23 engagée avec l'avant-garde de Lecourbe sur la *Kamlach*, et forcée de se replier; le général Giu-

lay, parti de *Güntzburg* avec un détachement formé des hussards de Ferdinand et de l'infanterie légère wallache et illyrienne, avait saisi une occasion favorable, attaqué par leur flanc et dispersé la 54e demi-brigade française et le 8e régiment de chasseurs. Inquiet de cette marche, qui cette fois paraissait être décidément dirigée contre la Bavière, le général Kray voulut en connaître le véritable objet; et pour s'en assurer, il essaya de rappeler le général Moreau à son aile gauche; il la fit attaquer de la manière suivante, par un corps d'environ 12,000 hommes commandés par l'archiduc Ferdinand.

Le 24 mai, une première colonne, composée de troupes des deux armes, se porta sur *Erbach;* une seconde colonne remonta le *Danube,* repoussa les avant-postes français, et s'empara des ponts de *Donaurieden* et d'*Oepfingen.*

Les deux divisions françaises du corps de Sainte-Suzanne étaient séparées par un grand intervalle : la division du général

Souham occupait le village de *Delmesingen* en face d'*Erbach*, et celle du général Legrand occupait *Achstetten* entre les ponts d'*Oepfingen* et de *Donaurieden*. Le général Sainte-Suzanne avait placé sa réserve, composée d'une demi-brigade d'infanterie et de trois régimens de cavalerie, sous les ordres du général Colaud, en arrière et à égale distance de ces points principaux de sa ligne de défense. Ils furent attaqués en même temps.

Les Autrichiens, protégés par une batterie de onze bouches à feu qu'ils avaient établie en avant d'*Erbach*, débouchèrent dans la plaine, et forcèrent Souham à évacuer *Delmesingen* : il fit un changement de front en arrière à gauche, appuyant sa droite au *Danube* en avant de *Donaustetten*, et tint ferme dans cette position. La seconde colonne autrichienne, qui avait remonté le *Danube*, attaqua la division du général Legrand à *Achstetten*, mais sans autre succès que d'avoir fait replier ses avant-postes.

Le général Sainte-Suzanne, voyant que

ce combat inutile se soutenait sans aucun avantage de part ni d'autre, fit marcher sa réserve sur *Delmesingen :* le général Souham s'y joignit, et reprit l'offensive. Les Autrichiens défendirent faiblement *Delmesingen ;* trop vivement pressés pour pouvoir se retirer par le pont d'*Erbach,* ils furent obligés de remonter à *Donaurieden,* et souffrirent beaucoup avant d'y parvenir, par les charges réitérées de la cavalerie française sous les ordres du général Colaud.

Le général Legrand repoussa aussi les troupes qui lui étaient opposées, et qui repassèrent précipitamment au pont d'*Oepfingen ;* quelques centaines de prisonniers restèrent entre les mains des Français qui reprirent, en bordant le fleuve, les positions qu'ils occupaient auparavant.

Cette action très-vive, et l'une des plus sanglantes de cette campagne, ne produisit aucun résultat remarquable, et ne fit rien changer au projet du général Moreau ; le mouvement général de son armée n'en fut pas même ralenti : il établit son quartier-géné-

ral à *Memmingen* et à *Babenhausen*. Le général Lecourbe s'empara de *Mindelheim*, s'avança jusqu'à *Landsberg*, passa le *Lech*, et descendit rapidement sur *Augsbourg* avec une avant-garde d'environ 3,000 hommes. Il y entra dans la nuit du 27 au 28 mai, après en avoir délogé le régiment de hussards de *Blankenstein*, qui s'y trouvait sous les ordres du colonel Prohaska.

Cependant la nouvelle de la prise d'*Augsbourg*, loin de déterminer le général Kray à quitter son camp retranché devant *Ulm*, ne fit que l'affermir dans sa résolution. En l'annonçant lui-même dans son rapport au conseil aulique, il disait que, « considé-» rant la position déjà trop étendue qu'oc-» cupait devant *Ulm* l'armée française, il » ne pouvait croire que le général Moreau » eût voulu sérieusement porter son armée » en Bavière; que l'objet de cette excursion » était sans doute, et tout au plus, la levée » de quelques contributions. . . . ». Le général Kray resta donc immobile : il se borna à renforcer de cinq bataillons et de douze

escadrons le corps du général Starray sur la *Mindel*, en lui ordonnant de pousser de forts partis jusqu'aux portes d'*Augsbourg*, et de ne cesser d'inquiéter les flancs de l'ennemi : il détacha aussi le général Meerfeld avec deux régimens de cavalerie pour renforcer le corps d'observation sur la frontière de Bavière, et s'opposer aux courses des détachemens français au-delà du *Lech*.

Enfin, quoique son attention fût fixée sur cette partie essentielle du théâtre de la guerre, il ne négligeait pas d'inquiéter au loin les derrières de l'armée française. Deux chefs de partisans actifs et audacieux, le comte de Walmoden et le comte de Mier, à la tête de détachemens de hulans, attaquaient fréquemment divers points de la ligne d'opération, et frappaient inopinément quelques-uns de ces coups qu'on feint de mépriser, mais qui ébranlent la confiance, et influent, plus qu'on ne croit communément, sur les grandes résolutions. Ainsi, le 25 mai, le capitaine Mier surprit la garnison de *Donaueschingen*, fit prisonnier le

commandant et 150 hommes, dispersa et poursuivit le reste jusqu'à *Schaffhouse*; et quelques jours après, s'étant réunis au lieutenant-colonel Walmoden, ils pénétrèrent ensemble dans la vallée de la *Kintzig*, et repoussèrent les postes français jusque sous les retranchemens de *Kehl*.

Le général Moreau reconnut que son prudent adversaire avait pénétré son dessein; que ses démonstrations, les incursions momentanées en Bavière ne le détermineraient jamais à quitter une position inexpugnable, et de laquelle il menaçait de si près la ligne d'opérations de l'armée française, qu'elle ne pouvait s'éloigner davantage de sa base sans hasarder de perdre en un seul jour le fruit de ses premières victoires; il conçut un projet plus étendu, plus décisif, celui de passer le *Danube* au-dessous d'*Ulm*, et d'isoler et couper l'armée autrichienne de ses principaux magasins.

Informé que le général Kray, après avoir renforcé les corps détachés, préparait un plus grand mouvement sur la rive droite,

le général Moreau, dont les divisions se trouvaient, comme nous l'avons dit, échelonnées à de grandes distances, eut à craindre que le Fabius autrichien ne profitât de cette circonstance favorable pour entreprendre, en se portant sur le flanc gauche et les derrières de l'armée française, une opération toute semblable à celle qu'il méditait lui-même pour déposter l'armée autrichienne, ou l'isoler de sa base; aussi ne perdit-il pas un instant pour concentrer son armée.

Le général Lecourbe, après avoir levé sur la ville d'*Augsbourg* une contribution de 600,000 florins, reçut l'ordre d'évacuer cette place, de quitter les rives du *Lech*, et de venir reprendre sa position entre la *Gûntz* et la *Kamlach*, en occupant *Mindelheim*, et veillant sur les débouchés d'*Augsbourg* et de *Burgau*. Le général Richepanse, qui commandait une division à la rive gauche de l'*Iller*, menacé d'une attaque prochaine, reçut l'ordre de refuser sa gauche et de s'attacher à défendre les ponts. Le général Grenier, qui venait de succéder au lieutenant-

général Saint-Cyr, et commandait les trois divisions du centre, fut chargé de soutenir le général Richepanse. Les divisions Delmas et Decáen, qui occupaient des positions avancées au-delà de *Weissenhorn* et de *Babenhausen*, se replièrent pour remplir l'intervalle entre les corps de Grenier et de Lecourbe, c'est-à-dire entre le centre et l'aile droite.

Telle était, ou plutôt telle devait être la position de l'armée française; mais ces divers mouvemens n'étaient pas terminés le 4 juin, lorsque, dans la nuit du 4 au 5, le baron de Kray porta toute son aile droite, sous les ordres de l'archiduc Ferdinand, sur la rive gauche de l'*Iller*, entre cette rivière et le *Danube*, et développa le lendemain une attaque générale, qui partout fut conduite avec la plus grande vivacité. Son aile droite s'étendit, en suivant le cours de la *Riss* et celui de la *Rottum*, dans les directions de *Biberach* et d'*Ochsenhausen*, pour envelopper l'aile gauche des Français où commandait le général Richepanse : celui-ci avait

depuis peu de jours remplacé le lieutenant-général Sainte-Suzanne, qui venait de prendre le commandement d'un corps détaché sur le Bas-Rhin. Cette aile gauche fut entièrement dépostée ; la ligne fut rompue par cinq colonnes autrichiennes qui la débordèrent et s'avancèrent jusqu'à *Gutenzell* sur la *Roth*. Richepanse, accablé par des forces si supérieures, combattait avec intrépidité, défendant encore les hauteurs entre cette petite rivière et l'*Iller ;* il conservait ainsi le pont de *Kellmüntz*, son dernier point de retraite; mais il était près de succomber, lorsque le général Grenier, averti par le canon qui se rapprochait de l'*Iller*, fit marcher en toute hâte une de ses divisions sous les ordres du général Ney : elle déboucha par le pont de *Kellmüntz*, et se réunit d'abord à la brigade de droite du général Richepanse, commandée par le général Sahuc, qui s'était maintenue à *Simmingen*. Le combat se rétablit de ce côté, et les Autrichiens furent repoussés jusqu'à *Dietenheim ;* mais leur centre continuait de

s'avancer. Une de leurs colonnes allait déboucher de *Kirchberg* avec huit pièces de canon, se dirigeant sur le pont de *Kellmüntz* : si elle y fût parvenue, le général Richepanse eût été entouré sans espoir de salut à *Gutenzell* et à *Edelbeuren*, et tout le reste des troupes françaises qui se trouvaient sur la rive gauche de l'*Iller* aurait été entièrement sacrifié.

Le lieutenant-général Grenier, apercevant le danger de la manœuvre de cette colonne autrichienne, donna l'ordre au général Ney, qui se trouvait près de *Dietenheim*, de rétrograder avec sa division sur *Kirchberg*, et d'attaquer brusquement à revers les troupes autrichiennes qui se dirigeaient sur le pont de *Kellmüntz*. Ney exécuta cet ordre avec la plus grande célérité ; il atteignit l'ennemi à *Kirchberg*, d'où il n'y avait guère plus d'une demi-heure de chemin pour arriver au pont sur l'*Iller* : il se mit lui-même à la tête de ses grenadiers, gravit avec eux, sous le feu de l'artillerie et de la mousqueterie, l'arme au bras, et sans laisser tirer un coup de

fusil, le plateau où la colonne s'était arrêtée et déployée pour repousser cette attaque imprévue. Les Autrichiens furent enfoncés, perdirent beaucoup, et laissèrent entre les mains des Français 1,200 prisonniers, huit pièces de canon, et se retirèrent à travers les bois.

Le général Richepanse, dégagé par le succès du général Ney, suivit son mouvement, reprit l'offensive, et fit quelques centaines de prisonniers, parmi lesquels se trouva le général comte de Sporck.

Le général Kray avait voulu juger lui-même de la possibilité de passer avec toutes ses forces derrière l'armée française, et de la mettre dans une situation périlleuse, ralliant à lui le corps du prince de Reuss, qui, sortant du Tyrol, fût venu à sa rencontre. S'il fût parvenu à envelopper et à détruire l'aile gauche du général Moreau sur la rive occidentale de l'*Iller*, il aurait sans doute exécuté ce grand dessein, et l'on doit reconnaître la justesse de ses dispositions. Mais l'audacieuse manœuvre du géné-

ral Ney lui en ayant ravi le fruit qu'il était si près de cueillir, il se hâta de replier tous les corps qu'il avait engagés : ceux-ci repassèrent le Danube la nuit suivante, et rompirent les ponts.

Soit que le général Kray n'eût eu, comme il ne manqua pas de le dire dans son rapport officiel, d'autre but, en attaquant vigoureusement l'aile gauche de l'armée française, que de pénétrer dans ce pays couvert de bois, pour pouvoir reconnaître par lui-même la position de l'ennemi; soit qu'il eût voulu se rendre entièrement le maître du pays entre l'*Iser* et le *Danube*, on doit reconnaître que sa manœuvre était bien combinée; il avait habilement saisi le moment propice, celui d'un mouvement général de l'ennemi, pendant lequel il est toujours vraisemblable que quelque retard, quelque négligence particulière donneront jour d'un ou d'autre côté à frapper des coups inattendus. Ce fut ainsi que l'arrière-garde, forte d'environ 2,000 hommes, que le général Lecourbe, en se rapprochant du centre de

l'armée, avait laissée à *Schwabmünchen*, gros bourg situé à trois lieues d'*Augsbourg*, sur la route de *Mindelheim*, y fut enveloppée, surprise et taillée en pièces par les généraux autrichiens de Meerfeld et de Lichtenstein, qui avaient réuni douze escadrons de cavalerie pour cette expédition : elle fut conduite avec tant de précision, et l'attaque fut si vive, que, sur les 2,000 Français, à peine 500 parvinrent à se retirer toujours combattant jusqu'à *Türkheim*.

Aurons-nous réussi à rendre un compte satisfaisant de ces combats multipliés, de cette mutuelle observation des deux armées, à peu près d'égale force, chacune d'environ quatre-vingt mille combattans, commandées par d'habiles généraux, et sur un théâtre si resserré, qu'on pouvait le considérer comme un vaste champ de bataille? Aurons-nous vaincu la difficulté de faire sentir à nos lecteurs les motifs des manœuvres diverses, des passages successifs des deux armées d'une rive à l'autre, de cette alternative d'attaque et de défense, qui, après

cinq semaines d'efforts inutiles et de succès variés, n'avait procuré à chacun des deux partis, pour prix de tant de sang versé, que l'avantage de s'être réciproquement paralysés et d'avoir conservé leur position respective?

La scène va changer; l'armée française subsistait difficilement : elle avait épuisé les ressources du pays compris entre le *Danube* et le *Tyrol;* celles de la Haute-Souabe avaient été détruites ou dévorées dès l'ouverture de la campagne; la Suisse n'en pouvait fournir que de très-faibles et trop éloignées, tandis que l'armée autrichienne était, au contraire, abondamment pourvue; ses magasins à *Ulm* étaient alimentés par le duché de *Wurtemberg*, le *Haut-Palatinat*, la *Bavière*, et même par la *Bohème*, dont les convois ne pouvaient être inquiétés. Le général Moreau, jugeant bien que dans ce système de temporisation prescrit au baron de Kray, la balance allait pencher en faveur de celui qui pourrait subsister le plus longtemps sur son terrain, hâta l'exécution du plan qu'il avait conçu.

Passer le *Danube* au-dessus de *Donauwert*, couper la ligne d'opérations de l'armée autrichienne, la forcer, en l'isolant de ses magasins et de sa base, à abandonner la place d'*Ulm*, à combattre sur un terrain où les chances seraient égales, ou à faire une retraite excentrique en livrant la Bavière au vainqueur, tel était ce projet si hardi que, sans les motifs pressans que nous venons d'exposer, on pourrait le taxer de témérité.

Pour préparer ce grand mouvement et en assurer autant que possible la réussite, il fallait en dérober l'objet à un adversaire vigilant, qui, depuis sa dernière tentative contre l'aile gauche de l'armée française, avait de nouveau concentré la majeure partie de ses forces dans les environs d'*Ulm*, et faisait occuper par les corps de Starray et de Giulay tout l'espace compris entre la rive droite de l'*Iller* et le confluent du *Lech*.

Le général Moreau commença par se rendre maître de tout le cours du *Lech*, et c'était en effet le premier pas vers son but;

car, si le baron de Kray voulait couvrir la Bavière contre une attaque sérieuse, il devait, ou quitter *Ulm* entièrement, ou diviser ses forces; et s'il n'envoyait à M. de Meerfeld, chargé de la défense du *Lech*, que des renforts insuffisans, cette ligne était forcée, et l'armée française changeait sa base d'opérations.

C'est ce qui arriva : le général Lecourbe ayant formé le corps de l'aile droite en trois colonnes, marcha vers le *Lech*; sa colonne du centre attaqua le 10 et le 11 les avant-postes du général Meerfeld sur la *Wertach*, s'empara de *Buchloé*, et poussa jusqu'à *Landsberg*; celle de droite se dirigea sur *Schœngau*, et celle de gauche directement sur *Augsbourg*. La marche de ces trois colonnes était flanquée par le général Molitor, qui se porta de *Kempten* sur *Nesselwangen*, y battit un corps détaché de celui du prince de Reuss, commandé par le général Gruner, et prévint, par cette attaque très-vive, celle que ce général allait exécuter sur les flancs et les derrières du général Lecourbe.

Tous les ponts sur le *Lech* avaient été rompus : cette rivière, grossie par la fonte des neiges, n'était guéable sur aucun point; les plus favorables pour le passage étaient défendus par des postes retranchés et de l'artillerie. Le 12 juin, les trois colonnes arrivèrent au bord du *Lech. Schœngau*, situé sur une hauteur qui domine la rive droite, fut emporté, et le pont rétabli après un combat très-vif, dans lequel un jeune prince de Lichtenstein, major du régiment de Manfredini, après avoir vaillamment combattu, fut blessé et fait prisonnier. Sur un autre point, à *Kaufringen*, un peu au-dessous de *Landsberg*, les soldats français passèrent à la nage, attaquèrent les troupes bavaroises, les forcèrent de quitter leur position, et rétablirent le pont, ainsi que celui de *Landsberg*. Enfin, à *Lechhausen* près d'*Augsbourg*, des carabiniers d'infanterie légère passèrent à travers les débris du pont, sur une poutrelle à peine soutenue, et sous le feu le plus vif de mousqueterie et de mitraille, parvinrent à l'autre rive, dépostèrent les Autrichiens et leur prirent deux

pièces de canon. Le général Meerfeld évacua *Augsbourg*, fit couper le pont du péage sous *Friedberg*, y prit position le même jour, et se retira le lendemain à *Aichach* sur la *Par*, pour attendre dans cette position, à l'embranchement des routes d'*Ingolstadt* et de *Donauwert*, les renforts qui lui étaient annoncés.

Le général en chef français, pour masquer le mouvement de son aile droite, rapprocha du *Danube* son aile gauche, son corps du centre et ses divisions de réserve : il quitta lui-même son quartier-général de *Memmingen*, et le porta plus près d'*Ulm*. Le même jour 12 juin, pendant que le général Lecourbe rentrait à *Augsbourg*, il fit attaquer vivement sur toute la ligne les postes autrichiens. Le général Richepanse, à la rive gauche de l'*Iller*, éprouva une vive résistance à l'attaque du village de *Burgrieden*, où commandait en personne M. l'archiduc Ferdinand; le village fut pris et repris, et resta aux Français : sur la rive droite de l'*Iller*, le général Grenier, qui commandait

le centre et occupait *Illerraichheim*, marcha sur *Weissenhorn* et *Roggenburg*, et fit replier un détachement de cinq bataillons soutenus par dix escadrons de cavalerie. Les deux divisions de la réserve, commandées par les généraux Leclerc et Decaen, marchèrent sur *Breitenthal* et sur *Krumbach*, où ils engagèrent avec le général Giulay une vive canonnade. Le 14 mai, les postes du général Starray sur la *Mindel* furent attaqués et repliés jusqu'à *Burgau*; le 15, le général Kray ayant renforcé les corps de Starray et de Giulay, ils reprirent leurs positions, et les divisions françaises se retirèrent à *Roggenburg* et à *Weissenhorn*.

Par ces divers mouvemens et par sa présence sur l'*Iller*, Moreau, refusant lentement sa gauche, et portant en avant et par échelons son centre et sa droite, sans paraître songer à descendre le *Danube*, s'assurait de la fixité du général Kray dans sa position, augmentait sa confiance, donnait au général Lecourbe le temps de manœuvrer pour se rapprocher du fleuve, et se

préparait à serrer en masse tous les corps à l'appui de son aile droite, pour se rendre entièrement le maître de la rive méridionale, et exécuter le passage de vive force.

En conséquence, le 16 juin, le général Lecourbe, après avoir reçu un renfort de cinq bataillons et de cinq régimens de cavalerie, après avoir pourvu à la sûreté de *Landsberg* et d'*Augsbourg*, et laissé un petit corps d'observation entre cette dernière ville et *Wertingen*, vint prendre position sur la *Zusam*. Richepanse passa l'*Iller* au pont de *Brandenbourg*, ne laissant à l'ouest de cette rivière que de forts détachemens, un rideau d'observation pour contenir les éclaireurs de l'archiduc Ferdinand, qui se répandaient sur les derrières de l'armée française jusqu'à *Biberach* et *Ochsenhausen*. Le lieutenant-général Grenier se porta avec tout son corps sur *Güntzbourg* pour y acculer le corps de Giulay : les trois divisions de la réserve furent placées entre la *Kamlach* et la *Mindel*, pour se lier avec le général Lecourbe.

Aux débouchés du Tyrol d'où les excursions sur les derrières de la nouvelle base d'opérations, après ce grand changement de front, pouvaient être le plus à craindre, les généraux Molitor et Nansouty continuaient d'observer le prince de Reuss.

Tout étant ainsi disposé, et l'armée autrichienne concentrée et constamment immobile devant *Ulm*, le général Moreau fit attaquer sérieusement tout ce qui restait sur la rive droite, des corps de Giulay et de Starray, le premier à *Güntzbourg*, par le général Grenier qui s'étendit jusqu'à *Burgau*, et le second, par les divisions de réserve et l'avant-garde de Lecourbe, entre *Burgau* et *Dillingen*; ils furent l'un et l'autre forcés de repasser le *Danube*. Le lieutenant-général Giulay prit position entre *Albeck* et *Riedhausen*, et le lieutenant-général d'artillerie Starray se retira derrière la *Brentz*, en s'appuyant à *Gundelfingen*: ensuite, pour partager leur attention sur la distance du point qu'on voulait surprendre, le général Grenier reçut l'ordre de faire

ostensiblement les préparatifs d'un passage à *Güntzbourg*, et de menacer les derrières de la position sur la *Brentz*. Le général Lecourbe fit aussi le 18 juin une fausse attaque sur *Lauingen* et *Dillingen*; et la nuit suivante il porta les divisions des généraux Montrichard et Gudin et la réserve de cavalerie, sous les ordres du général d'Hautpoul, en arrière des bois qui bordent le *Danube*, vis-à-vis *Blindheim* et *Gremheim*. Ce point de passage était fort bien choisi. Ces deux villages, entre lesquels le fleuve fait un brusque détour, ne sont éloignés l'un de l'autre que d'environ cinq cents toises, et sont séparés par un ruisseau appelé le *Nebel-Bach*. La rive gauche, dans cette partie comme sur le reste du cours du *Danube* jusqu'au dessous du confluent du *Lech*, domine la rive droite; mais l'escarpement est fort adouci, et la plaine découverte qui s'étend de *Höchstett* à *Schwenningen* est très-propre au déploiement de la cavalerie et de la prompte formation des troupes.

Le 19 juin, à la pointe du jour, le général

Lecourbe fit démasquer une batterie dont le feu très-vif et bien dirigé força les postes autrichiens à s'éloigner un peu du rivage; aussitôt 80 hommes choisis parmi les meilleurs nageurs, conduits par un intrépide officier, le capitaine Degometry, s'élancèrent dans le Danube; deux barques portaient leurs armes et leurs habits : parvenus à l'autre rive, tout nus, ils saisissent leurs armes, fondent sur les Autrichiens étonnés de tant d'audace, et s'emparent de deux pièces de canon : quelques canonniers jettent des échelles sur les piles du pont de *Blindheim*, passent et servent les deux pièces dont les nageurs s'étaient emparés; ils sont suivis par les grenadiers et les sapeurs; ceux-ci réparent le pont avec une telle activité, que dans quelques instans une demi-brigade a passé et se loge dans les deux villages.

L'alarme étant donnée sur toute la ligne, et les commandans des Autrichiens ne pouvant plus avoir de doute sur le véritable point d'attaque, ceux des places les plus voi-

sines, *Dillingen* et *Donauwert*, accoururent avec tout ce qu'ils purent rassembler de forces; ils avaient le temps d'accabler les premières troupes françaises qui avaient pris position ; ils pouvaient parvenir à couper le pont encore mal rétabli, et faire échouer cette audacieuse entreprise : mais le général Lecourbe se hâta de faire occuper *Schwenningen* sur la grande route de *Donauwert*, et d'empêcher la réunion des corps autrichiens qui ne pouvaient tarder à paraître. Celui de *Donauwert*, commandé par le général Devaux, se porta en effet sur *Schwenningen* avec la plus grande célérité; l'attaque fut extrêmement vive; les Autrichiens avaient réuni sur ce point 4,000 hommes d'infanterie, 400 chevaux et six pièces de canon. Le village fut pris et repris plusieurs fois; les Français, malgré leur infériorité, s'y maintinrent, et l'adjudant-général Maugin s'y distingua par une charge des plus vigoureuses. Cependant ils étaient forcés de céder, si le général Lecourbe n'était accouru lui-même à leur secours avec deux escadrons

de carabiniers et son escorte du 8e régiment des hussards : il les fit charger sous ses yeux, et frappa le coup décisif : le corps venu de *Donauwert* fut battu, 2,500 hommes mirent bas les armes ; les carabiniers enfoncèrent un carré de deux bataillons wurtembergeois qui se défendaient en désespérés ; leur drapeau fut pris au centre du carré, et leur brave colonel fait prisonnier. Tout ce qui ne succomba pas se retira sur *Donauwert* dans le plus grand désordre.

Le passage se continuait, mais les généraux Gudin et Montrichard, attaqués par le corps venu de *Dillingen*, éprouvaient beaucoup de difficulté à faire déboucher leurs divisions au-delà de *Blindheim*. Le général Lecourbe vint à leur secours avec les troupes qui avaient déjà combattu à *Schwenningen*; il tourna la droite des Autrichiens, et détermina leur retraite. Comme ils essayaient de se rallier, la cavalerie française coupa leur ligne entre *Höchstett* et *Dillingen*, et sépara 1,800 hommes qui furent forcés de mettre bas les armes ; le reste

de ce corps fut poursuivi jusqu'à *Gundelfingen*, et le passage de toute l'aile droite de l'armée française ne fut point interrompu.

Cependant le général Kray, promptement averti à *Ulm*, avait détaché la plus grande partie de sa cavalerie sous les ordres du général Klinglin, et toute son artillerie légère, pour soutenir l'infanterie, qui, plus rapprochée du lieu de l'action, s'était déjà mise en mouvement. Le général Lecourbe, après avoir dépassé *Lauingen*, avait pris position en avant de cette petite ville, afin de protéger le rétablissement du pont, ainsi que celui de *Dillingen*, pour le passage des divisions du corps de réserve.

Vers cinq heures du soir, les troupes parties d'*Ulm* arrivèrent sur la *Brentz*, s'y réunirent à celles des corps de Giulay et de Starray, dont les détachemens avaient été repoussés à *Höchstett* et à *Dillingen*, et se formèrent dans la plaine, entre la *Brentz* et le *Danube*, sur deux lignes très-étendues : l'artillerie fut placée au centre pour couvrir la grande route, et pour soutenir les mou-

vemens de la nombreuse cavalerie dont se composaient en grande partie ces deux lignes.

La première s'ébranla, chargea toute ensemble, et fit plier d'abord les deux régimens de carabiniers français et le 9e de hussards qui s'étaient le plus avancés ; mais ils se rallièrent si promptement derrière un régiment de cuirassiers qui fit bonne contenance, que, chargeant avec eux, ils ramenèrent à leur tour toute cette première ligne. La seconde s'avança pour la soutenir, et lui donner le temps de se rallier : elle chargea sur-le-champ les quatre régimens français en les débordant, et les força de céder le terrain ; mais cette fois les cavaliers autrichiens s'abandonnèrent; on se mêla, et le neuvième régiment de hussards français, resté en arrière, saisit ce moment favorable pour charger en flanc ces escadrons désunis, et les rejeta en désordre sur leur première position.

Pendant ce combat, les ponts de *Dillingen* et de *Lauingen* étant rétablis, les divi-

sions des généraux Decaen et Grandjean passèrent le Danube, et prirent position entre ces deux points.

Le général Moreau passa lui-même au pont de *Lauingen*, reconnut la position des Autrichiens et l'urgence d'une attaque pour rejeter leur cavalerie au-delà de la *Brentz* avant la fin de la journée, afin de prévenir l'arrivée du général Kray, qui pouvait profiter de la nuit pour rassembler toutes ses forces, et les déployer sur un terrain avantageux. Il dirigea une colonne d'infanterie sur *Gundelfingen*, où la ligne autrichienne s'appuyait et se renforçait de plus en plus, et se porta avec sa réserve de cavalerie à son aile droite qui formait son avant-garde.

Il restait à peine deux heures de jour lorsque cette réserve étant réunie à la cavalerie du général Lecourbe, le général en chef la forma par échelons, fit soutenir les flancs par l'artillerie, et ordonna d'attaquer.

La cavalerie française s'avança en bon

ordre : elle aborda franchement celle des Autrichiens, qui resserra ses lignes pour la recevoir ; le combat s'engagea sur tous les points ; il fut sanglant, opiniâtre, et se prolongea bien avant dans la nuit. La cavalerie autrichienne soutint dans cette grande mêlée sa réputation de valeur et de solidité ; la cavalerie française y fonda la sienne, et quoique inférieure en nombre, prit, par la précision de ses mouvemens, par sa force d'impulsion, par la prestesse de ses ralliemens, et la vivacité de ses attaques, une supériorité décidée. Les généraux Moreau et Lecourbe, au plus fort de l'action, chargèrent eux-mêmes plusieurs fois, et ne s'arrêtèrent qu'après avoir forcé les Autrichiens à repasser la *Brentz :* ceux-ci ne pouvaient se soutenir plus long-temps dans cette position avancée, le corps d'infanterie qui servait d'appui et de pivot à leur aile droite ayant été repoussé, et *Gundelfingen* enlevé de vive force.

Ainsi finit cette longue bataille, ou plutôt cette suite de grands combats dans un espace

de sept à huit lieues, sur la rive gauche du *Danube*, dans les plaines d'*Höchstett*. C'est une circonstance digne de remarque qu'à la même époque, seulement à trois jours de différence du 16 au 19 juin, Moreau, qui aurait pu recevoir à *Höchstett* la nouvelle de la bataille de *Marengo*, remportait sur le *Danube*, et par la même manœuvre, un avantage pareil à celui que Bonaparte remportait sur le *Pô*. L'un et l'autre fleuve avaient été franchis de vive force, à deux marches au-dessous du point central où les armées autrichiennes se trouvaient rassemblées, celle du baron de Mélas à *Alexandrie*, celle du baron de Kray à *Ulm*. Leurs lignes d'opération, en Allemagne comme en Italie, furent coupées perpendiculairement et de manière que les armées opposées se trouvèrent dans des positions réciproquement inverses. Les trophées des combats d'*Höchstett* sur le champ de bataille ne furent pas moindres pour les Français que ceux de *Marengo*, puisque cinq mille prisonniers, vingt pièces de canon, plusieurs drapeaux et étendards res-

tèrent entre leurs mains; mais ce succès, qui entraîna bientôt après l'évacuation de toute la *Souabe*, de la *Franconie* et de la *Bavière*, n'eut cependant pas pour les armes de l'Empire des conséquences immédiates aussi funestes que celles de la bataille de *Marengo*.

Ceux de nos lecteurs qui se plaisent à rechercher d'instructives analogies sur les points rendus fameux par différentes batailles, ne manqueront pas d'observer que Moreau triomphait ici par un grand combat de cavalerie, aux mêmes champs où la présomption et l'impéritie des maréchaux de Marsin et de Tallard sacrifièrent la cavalerie française, et flétrirent en un jour les lauriers des belles armées de Louis XIV. Moreau et Lecourbe, remontant par la route de *Donauwert* à *Ulm*, se trouvèrent à la tête de leur cavalerie exactement placés comme l'avaient été, en 1704, le duc de Marlborough et le prince Eugène, attaquant de même et faisant plier l'aile gauche qui se retira sous *Ulm*; mais les généraux autri-

chiens ne commirent pas la faute de laisser isoler et envelopper à *Gundelfingen*, comme les maréchaux à *Blindheim*, le corps d'infanterie qui couvrait de même leur droite du côté du Danube, et formait leur appui.

Pendant la nuit du 19 au 20 juin, l'armée française, à l'exception du corps du général Richepanse, resté sur l'*Iller* pour observer la place d'*Ulm*, acheva de passer le *Danube*. Le lieutenant-général Grenier tenta vainement d'enlever le pont de *Güntzbourg* : le général Giulay le fit couper et incendier, malgré les efforts des intrépides nageurs, qui, sous le feu des Autrichiens, tentèrent d'aller éteindre l'embrasement. Obligé de descendre jusqu'au pont de *Lauingen*, le général Grenier ne put rejoindre l'armée sur la *Brentz* et entrer en ligne que dans la journée du 20. Il n'amena avec lui que deux divisions, ayant reçu l'ordre de laisser celle du général Ney en observation devant *Güntzbourg*, pour se lier avec le général Richepanse, et le soutenir au besoin.

On voit par les dispositions du général Moreau, que le lendemain de l'affaire d'*Höchstett*, il doutait encore si le général Kray se résoudrait à livrer bataille pour le contraindre à repasser le Danube, ou s'il se déterminerait à quitter sa position, pour faire, par son flanc gauche, une retraite excentrique et déjà difficile : il écrivait de son quartier-général de *Dillingen*, au ministre de la guerre, le 22 juin : « M. de Kray » vient de quitter *Ulm*, et marche, dit on, » pour nous combattre ; nous comptons lui » éviter la moitié du chemin. » L'armée française avait formé sa ligne de bataille, la gauche à *Gundelfingen*, le centre sur le plateau découvert au-delà de la *Brentz*, et la droite sur les hauteurs couvertes de bois, au-delà de *Bissingen*, touchant presque à la communication d'*Ulm* à *Heidenheim*.

Mais le général Kray, dès qu'il avait reçu l'avis du passage du général Lecourbe, après avoir formé la garnison de la place d'*Ulm*, et pourvu à son approvisionnement, était sorti de son camp retranché : en même

temps qu'il détachait sa cavalerie pour soutenir son aile droite, il avait fait camper le reste de son armée à trois lieues en avant de la place, entre *Albeck* et l'abbaye d'*Elchingen*.

Ayant perdu le poste important et les magasins de *Donauwert*, la position de *Schellenberg* étant occupée par les Français, le général Kray ne pouvait différer plus long-temps. Il n'hésita pas à marcher par son flanc gauche pour aller, à marches forcées, passer le *Danube* au-dessous de l'embouchure du *Lech*, rallier le corps du général Meerfeld, couvrir la Bavière et rétablir les communications. Ce mouvement demi-circulaire autour de l'armée française, déjà maîtresse de toute la rive gauche jusqu'au dessous de *Donauwert*, était fort délicat; il fut exécuté avec une étonnante célérité. Le 23 au soir, le gros de l'armée autrichienne arriva dans les environs de *Nördlingen*; la cavalerie, qui, après le combat sur la *Brentz*, avait reçu l'ordre de prendre la même direction, forma l'arrière-garde. Malgré la pluie abondante qui,

le jour précédent, avait retardé les mouvemens de l'armée française, l'armée autrichienne fut poursuivie et attaquée vers midi, près de *Neresheim*. Une canonnade assez vive et des combats de cavalerie légère et de tirailleurs s'engagèrent et se prolongèrent jusqu'à la nuit, sans autre résultat que l'abandon et la prise d'un assez grand nombre de voitures d'équipages.

Le lendemain, 24 juin, le général Kray, qui pendant la nuit avait fait filer ses troupes sur *Monheim*, voyant que son arrière-garde était ardemment poursuivie, s'arrêta sur le plateau en avant de *Nördlingen*, et envoya un parlementaire au général Moreau, pour lui annoncer la nouvelle qu'il venait de recevoir de l'armistice conclu en Italie, et lui proposer une suspension d'armes. Le général français ignorait encore ce qui s'était passé au-delà des Alpes depuis le passage du *Pô*. Le général Kray s'était gardé de laisser percer aucun détail. Sa proposition ne fut point acceptée; il était trop évident qu'il cherchait à gagner du temps, pour achever

son mouvement de retraite, établir en Bavière sa nouvelle ligne de défense, et se lier avec celle du prince de Reuss aux débouchés du *Tyrol*.

Le général Moreau n'avait pas moins d'intérêt à l'y prévenir; il n'était pas moins empressé de quitter un pays ravagé, où son armée, n'ayant point de magasins, souffrait extrêmement. Aussi, voyant que l'armée autrichienne avait gagné une marche, et que, pour entrer en Bavière par le plus court chemin, il fallait défiler sur des ponts pour passer successivement la *Wernitz*, le *Danube* et le *Lech*, il avait déjà détaché la division du général Decaen, l'une des meilleures de son armée, et forte d'environ 10,000 hommes, et lui avait donné l'ordre de se porter à marches forcées sur *Munich*, et de prendre un point d'appui sur l'*Iser*, pour obliger le général Kray à se retirer jusqu'à l'*Inn*.

Le général Decaen exécuta cet ordre avec une prodigieuse rapidité : parti le 25 avec ses troupes des environs de *Dillingen*, il

franchit en trois marches les quarante lieues de chemin, livra trois combats aux troupes alliées sous les ordres du général Meerfeld, et entra à *Munich* le 28 juin. La cour électorale, presque surprise, eut à peine le temps de sortir de sa capitale, et se retira avec le corps de Meerfeld au-delà de l'*Iser*.

Après avoir refusé de consentir à la suspension d'armes qui lui était proposée, le général Moreau fit poursuivre d'autant plus vivement l'arrière-garde autrichienne : elle fut de nouveau atteinte et engagée à *Nördlingen*. Le mouvement rétrograde de l'armée autrichienne étant alors bien décidé sur *Neubourg* ou sur *Ingolstadt*, Moreau put craindre que la division qu'il avait jetée en Bavière ne se trouvât coupée et compromise, s'il laissait au général Kray, après qu'il aurait passé le Danube, le temps de venir prendre position sur la rive droite du *Lech*. Pour lui ôter cette chance, il ordonna au général Lecourbe de marcher sur *Rain*, au-delà du *Lech*, et de faire tête à l'ennemi, s'il débouchait par le pont de *Neubourg*; il soutint

lui-même ce mouvement, et marcha sur le *Lech* avec le reste des troupes qui avaient passé avec lui à la rive gauche du Danube.

Pendant que le général Kray se dirigeait vers l'est par le Haut-Palatinat, les fâcheuses conséquences de sa retraite et de ce grand changement pour la cause des impériaux se développèrent rapidement. *Ulm* fut investi par le général Richepanse ; le duché de *Wurtemberg* fut soumis aux réquisitions et contraint à payer une forte contribution. Le général Sainte-Suzanne déboucha de *Mayence* pour traverser la Franconie, et se rapprocher du *Danube*. Le général Klein sortit de *Kehl* pour rétablir les communications par le *Brisgau* et la *Souabe inférieure*. Le cœur de l'Allemagne fut ouvert aux Français.

Le général Lecourbe, ayant passé le *Danube* et le *Lech*, arriva à *Rain* le 26 juin ; le même jour, le général Kray avait passé le *Danube* à *Neubourg*, avec un corps de 25,000 hommes. Après avoir laissé sur la rive gauche une forte arrière-garde, il avait

pris une bonne position à une lieue en avant de *Neubourg*, coupant la route qui, dans cet endroit, n'est qu'à trois cents toises du *Danube*, faisant face au *Lech*, et ayant devant lui des hauteurs boisées, séparées par un ruisseau profondément encaissé, et dont l'escarpement, plus rapide en se rapprochant du fleuve, embrassait et appuyait parfaitement son aile droite. Ce fut un peu en avant de cette position que le général Montrichard, dont la division formait l'avant-garde du général Lecourbe, ayant reçu l'ordre d'ouvrir la marche sur *Neubourg* le 27 au matin, rencontra les avant-postes du général Kray qui se disposait à marcher sur le *Lech*. Il les poussa vivement avant d'avoir pu reconnaître ni la position, ni la force du corps qui les soutenait; il attaqua précipitamment; ses troupes passèrent le ruisseau, s'engagèrent dans les bois, et furent accueillies par un feu de mousqueterie plongeant et meurtrier. Attaqué bientôt après lui-même par des forces supérieures, débordé par sa droite, et canonné à sa gauche

par des batteries placées de l'autre côté du Danube, le général Montrichard fut forcé de repasser le ravin et de se retirer au village d'*Oberhausen*. Le général Lecourbe arriva sur le champ de bataille avec la division Grandjean, l'action s'engagea de nouveau avec un extrême acharnement, et se prolongea jusqu'à dix heures du soir : toutes les troupes étaient mêlées autour du village d'*Oberhausen ;* les munitions étant épuisées, on ne se battait plus qu'à l'arme blanche et à coups de crosse de fusil ; c'est là que périt le premier grenadier de France, le brave Latour-d'Auvergne ; véritable preux, modèle de valeur et de vertus guerrières : cet ancien capitaine d'infanterie avait depuis long-temps mérité ce titre glorieux ; quoique blanchi dans les combats, encore plein de vigueur, il avait quitté sa retraite et repris ses armes pour faire cette campagne comme simple soldat. En repoussant une charge de hulands, il tomba frappé au cœur et traversé d'un coup de lance au premier rang des grenadiers de la 46e demi-bri-

gade, au poste qu'il avait choisi : toute l'armée française porta le deuil pendant trois jours; sa place ne fut pas remplie : et lorsque son nom conservé à la tête des contrôles était prononcé à chaque appel, le sergent-major répondait, *mort au champ d'honneur.* On éleva sur la hauteur en arrière d'*Oberhausen*, au lieu même où Latour-d'Auvergne avait été tué, un monument « qui (selon la noble expression du général Dessolles, dans son ordre du jour), » consacré aux vertus et au courage, fut mis » sous la sauvegarde des braves de tous les » pays ».

Le général Kray n'ayant pu, malgré sa diligence et la belle marche qu'il avait faite, s'établir sur la ligne du *Lech* avant l'arrivée des Français; informé d'ailleurs que le comte de Meerfeld, après s'être battu à *Dachau* contre le général Decaen, avait été forcé de passer l'*Iser*, et de lui ouvrir les portes de *Munich*, quitta sa position pendant la nuit, repassa le *Danube*; et descendant à *Ingolstadt*, il porta encore une fois son armée sur

la rive droite, et se dirigea sur *Landshut*.

Il ne restait de troupes françaises en Souabe que le corps de Richepanse, employé à tenir étroitement bloquée la forte garnison laissée à *Ulm*; les corps détachés sous les ordres des généraux Molitor, Laval et Nansouty, couvraient les derrières de l'armée, en observant les trois principaux débouchés du *Tyrol* et du *Vorarlberg*, savoir, celui du *Rheinthal* (vallée du Rhin) par *Bregentz*, celui de la vallée de l'*Iller* par *Kempten* et *Immenstadt*, et celui de la vallée du *Lech* par *Schöngau* et *Fuessen*; tout le reste de l'armée française entra en *Bavière*.

Le premier soin du général Moreau, en prenant la ligne du *Lech* pour sa nouvelle base d'opérations, fut de rétablir son ordre de bataille nécessairement interverti par ses derniers mouvemens; le corps du général Lecourbe reprit sa place à l'aile droite, et manœuvra en se rapprochant des frontières du *Tyrol*. Le corps du centre, sous les ordres du lieutenant-général Grenier, fut porté sur *Aichach* et *Pfaffenhofen*. Le général Ney,

avec une division de cavalerie et d'infanterie légère formant l'aile gauche, passa le *Danube* à *Neubourg*, et fut chargé de resserrer et d'observer la place d'*Ingolstadt*. Le général Decaen reçut l'ordre de passer l'*Iser*, et de manœuvrer sur le flanc gauche de l'armée autrichienne, pendant que la division du général Leclerc marcha sur *Freising*. Le quartier-général de l'armée française, le parc d'artillerie et la réserve de cavalerie restèrent à *Augsbourg*, d'où le général Moreau dirigeait tous ces mouvemens.

Les Autrichiens ne furent pas plus heureux sur l'*Iser* qu'ils ne l'avaient été sur le *Lech*. Le général Kray n'ayant pu étendre sa gauche jusqu'à la hauteur de *Munich*, où le général Decaen était déjà établi et soutenu, manqua son but : il arriva trop tard sur l'*Iser* pour s'y former une bonne ligne de défense en se liant au *Tyrol* et au corps du prince de Reuss ; son adversaire avait pressenti son projet, certainement le plus militaire et le plus raisonnable qu'il pût concevoir dans une telle situation ; mais il ne lui

donna pas le temps d'en tenter l'exécution. L'avant-garde de l'armée autrichienne, qui occupait *Landshut*, où commandait l'archiduc Ferdinand, y fut attaquée le 9 juillet par la division du général Leclerc, formée en trois colonnes, sous les ordres des généraux Heudelet, Bastoul et Desperrières. Le général Heudelet, qui conduisait celle du centre, aborda si brusquement un corps de 4,000 hommes d'infanterie, qu'il les enfonça dès la première charge, et les deux autres colonnes ayant en même temps attaqué les flancs de cette ligne, les Autrichiens perdirent en peu d'instans un grand nombre d'hommes et leur artillerie; ils se retirèrent en désordre; les portes de la ville furent brisées à coups de haches; l'archiduc Ferdinand n'eut pas le temps de faire couper le pont, et fut obligé d'évacuer la place.

Maître du cours de l'*Iser*, le général Moreau étendit sa gauche jusqu'au-delà d'*Abensberg*, dans la direction de Ratisbonne. Le général Kray traversait lentement la plaine entre l'*Iser* et l'*Inn*, et se préparait

à défendre la ligne de *Braunau* à *Kuffstein:* cette ligne serait la meilleure frontière des États autrichiens, si les circonstances politiques permettaient à la cour de Vienne de profiter de tous les avantages qu'offre la nature, et de la seconder par des travaux dignes de leur objet : cette barrière formidable serait enchaînée au Tyrol et appuyée au Danube.

Le gros de l'armée autrichienne était campé entre *Ampfing* et *Mühldorf*, recevant par *Braunau* des renforts de la réserve qui y était rassemblée. Le corps de Meerfeld formait la gauche et éclairait le cours de l'*Inn*. Le général Klenau, avec un corps détaché, était à *Postsaal*, en avant de *Ratisbonne;* la réserve était à *Haag*, et le quartier-général à *Mühldorf*. Le corps de M. le prince de Condé, arrivé depuis peu de jours à *Saltzbourg*, reçut ordre de marcher pour entrer en ligne; il était destiné à lier la gauche du général Kray avec la droite du prince de Reuss, sur les limites du *Tyrol*. En conséquence, le prince de Condé porta son corps et deux

bataillons de troupes autrichiennes à *Rosenheim*, d'où il envoya un gros détachement pour occuper le poste important de *Wasserbourg*.

Dans ces positions, les deux armées s'observaient, et cessant de combattre, laissaient entre elles (entre l'*Iser* et l'*Inn*) un vaste champ de bataille où ni l'un ni l'autre parti n'avait pour ce moment d'intérêt à tenter la fortune des armes.

Il n'y eut plus en Bavière, sur les deux lignes, que des escarmouches, des affaires de postes plus ou moins vives, entre lesquelles le coup de main du partisan autrichien comte de Mier, sur *Donauwert*, ne doit pas être oublié : avec un bataillon d'infanterie légère et deux divisions de hulans, il s'approcha de cette place dans la nuit du 5 au 6 juillet, et la surprit en plein jour. Il fit d'abord paraître sur les hauteurs opposées à celles du *Schellenberg* la moitié de sa cavalerie, garda l'autre en réserve, et lança l'infanterie avec tant de rapidité et de succès, qu'elle brisa les portes et pénétra dans la

ville. Trois compagnies de la 103e demi-brigade, et une compagnie de sapeurs, tentèrent vainement de se défendre : sabrés et poursuivis, les Français furent faits prisonniers avec leurs officiers et le commandant de la place ; les dépôts, les bagages, la boulangerie, tout fut détruit, et les redoutes du *Schellenberg* furent rasées par les deux mille paysans qui travaillaient à les élever. Sévère leçon pour les commandans de postes, qui, dans les guerres d'invasion, se croient en sûreté sur les derrières de l'armée, et négligent de s'éclairer au loin !

Pendant cette stagnation et les pourparlers d'armistice entre les cabinets de Paris et de Vienne, le général Moreau se hâta de profiter de ses avantages, et de s'ouvrir une communication avec l'armée d'Italie, en resserrant le prince de Reuss dans le *Tyrol*, et faisant évacuer le *Rheinthal*, le *Vorarlberg* et les vallées des *Grisons* : il y employa le général Lecourbe avec dix-huit bataillons auxquels se joignirent les corps de flanqueurs des généraux Molitor et Nansouty.

C'était une opération fort difficile à cause de la nature du pays, à cause du bon choix et de la force des postes retranchés qui ferment les seuls passages par lesquels on puisse pénétrer dans le Tyrol. La chaîne de montagnes qui séparent ce pays de la Bavière et de la Souabe, sur un espace d'environ quatre-vingts lieues, divise les eaux des nombreuses rivières qui, du côté du nord, affluent directement au *Danube*, d'avec le cours de l'*Inn*, qui, du côté du sud, coule intérieurement de l'ouest à l'est au pied de cet immense rempart; il ne force cette barrière au-dessous d'*Inspruck*, dans la gorge de *Kuffstein*, et ne porte vers le nord ses tributs au grand fleuve qu'après les avoir grossis des torrens des *Alpes rhétiennes* et de ceux du *Brenner*.

On a justement comparé le Tyrol à une vaste forteresse; et c'est aussi avec raison que la maison d'Autriche, puissance toute méditerranée, qui, par la nature de ses possessions, ne saurait avoir un bon système général de défense, et dont les lignes trop

étendues manquent de grands appuis, a toujours mis tant de prix à la conservation du Tyrol. Nous trouverons sans doute, en continuant ces recherches historiques, plus d'une occasion de faire ressortir l'importance de cette sorte de domination sur l'Allemagne et sur l'Italie; mais nous avons cru devoir présenter ici les considérations qui se lient à l'opération par laquelle le général Moreau termina sa campagne, que nous voudrions pouvoir expliquer à nos lecteurs avec autant de clarté et de rapidité qu'ils en remarqueront dans la conception et dans l'exécution de ce grand mouvement.

L'objet était d'enlever *Feldkirch*, qui formait la tête de la défensive du Tyrol, fermait les vallées du *Rhin* et les communications avec l'Italie, appuyait et masquait toutes les entreprises qu'on aurait voulu tenter sur les flancs et les derrières de l'armée française, et en cas de revers et de retraite, compromettait sa sûreté.

Pour faire évacuer le camp retranché de *Feldkirch*, devant lequel avaient échoué deux

ans auparavant tous les efforts du général Masséna, et qu'une élite de grenadiers, ayant à leur tête l'intrépide Oudinot, n'avait pu forcer, il fallait distraire l'attention de l'ennemi, isoler le petit corps du général Jellachich qui y commandait, et ne l'attaquer que lorsqu'on serait parvenu à menacer son point de retraite.

Dans cette vue, le général Moreau, sachant que le prince de Reuss, qui suivait ses mouvemens et cherchait à se lier avec l'aile gauche du baron de Kray et le corps intermédiaire de M. le prince de Condé, avait dégarni sa ligne dans la partie antérieure du Tyrol, s'attacha à le retenir loin du point sur lequel il dirigeait le général Lecourbe; il fit attaquer par divers détachemens sur la frontière méridionale de la Bavière, par *Schöngau*, *Weilheim*, *Wolfrathshausen* et *Holzkirchen*, les postes du corps du général Gruner, qui se replia sur la passe de *Luetasch*, et sur les retranchemens de *Scharnitz*.

Le mouvement de l'aile droite de l'armée

française étant ainsi dérobé, le général Lecourbe passa le *Lech* avec tout son corps à *Landsberg*, et se dirigea sur *Mindelheim* et *Memmingen*. Il forma trois colonnes : celle de gauche, forte de 6,000 hommes, commandée par le général Gudin, fut dirigée de *Mindelheim* par *Kaufbeuren* sur *Fuessen*; celle du centre, seulement de cinq bataillons, sous les ordres du général Laval, marcha par *Kempten* sur *Immenstadt*; enfin, celle de droite, de 7 à 8,000 hommes d'infanterie, conduite par le général Molitor, et que le général Lecourbe suivait avec sa réserve et sa cavalerie, partit de *Memmingen* le 11 juillet, et se dirigea, par *Leutkirch* et *Wangen*, sur *Bregentz* et *Feldkirch*.

Le général Gudin, après avoir repoussé les avant-postes du corps qui occupait *Fuessen*, sous les ordres du prince de Hohenlohe, éprouva, à la position en avant de cette ville entre le *Lech*, le petit lac d'*Hopfen* (*Hopfen-See*) et la *Vils*, une vive résistance. Malgré l'ardeur de ses troupes et la supériorité du nombre, il ne parvint à dé-

poster les Autrichiens et les chasseurs tyroliens, qui lui firent beaucoup de mal, qu'en manœuvrant sur la rive droite du *Lech*, pour tourner la position et menacer le point de retraite.

C'est au-dessus de *Fuessen*, en entrant dans la haute vallée du *Lech*, que commence le défilé appelé la Passe de *Reuti*, parce que le village de ce nom se trouve entre les deux passages les plus resserrés, dont on a profité pour élever des retranchemens qui barrent la vallée, et qui sont garnis d'artillerie. Le premier de ces retranchemens, qu'on appelle *Knie-Pass* (la Passe du Genou), est une ligne flanquée par des redoutes; le second, en remontant le *Lech*, est un fort nommé l'*Ehrenberg*, dont les feux enfilent la vallée; d'autres retranchemens se trouvent encore au-dessus.

Le prince de Reuss, qui se trouvait à *Reuti*, fit replier ses troupes derrière les forts; la ville de *Fuessen* fut abandonnée aux Français, et le général Gudin s'arrêta devant les obstacles que nous venons de dé-

crire; il avait atteint son but en retenant à *Reuti* le prince de Reuss et les renforts qu'une attaque si vive, et la menace de forcer la Passe, lui avait fait appeler sur ce point.

Le général Laval entra dans *Immenstadt* avec la seconde colonne, au moment où le général autrichien, qui peu de jours auparavant avait repoussé la double attaque des Français par *Missen* et *Stein*, contre les retranchemens de la montagne du Calvaire, venait d'évacuer ce poste, d'après les ordres du prince de Reuss, et s'était retiré par la haute vallée de l'*Iller*.

Conformément aux instructions qu'il avait reçues, le général Laval partit d'*Immenstadt* le 12 juillet, et suivant la route de *Staufen*, il entra par *Krumbach* dans la forêt de *Bregentz*, et suivit l'étroite vallée de l'*Ach*, qui la traverse et se précipite au-dessus de *Bregentz* dans le lac de *Constance*; il remonta ensuite ce torrent, en passant par *Schwarzenberg* et *Mellau*, jusqu'au pied des hautes montagnes du *Vorarlberg*; il

s'éleva par la petite vallée de l'*Argenbach* jusqu'à *Damils*, d'où il pouvait descendre dans la vallée de *Montafou* sur les derrières de *Feldkirch*, et couper la retraite au général Jellachich. Cette marche audacieuse, et que Lecourbe, reconnu dans les armées comme un grand capitaine, digne successeur du fameux duc de Rohan pour la guerre de montagnes, avait si bien combinée, ne pouvait manquer de réussir.

La principale attaque sur *Feldkirch* fut confiée au général Molitor ; il la conduisit habilement et de manière à séparer les généraux Auffenberg et Jellachich, et les forcer à évacuer en même temps le pays des *Grisons* et le *Vorarlberg;* il partagea ses troupes en trois colonnes : celle de droite, sous les ordres de l'adjudant-général Dormenan, d'environ 1,000 à 1,200 hommes, ayant suivi la rive gauche du *Rhin* et gravi le mont *Kunkel*, attaqua le château, força le passage de *Reichenau*, et poursuivit les Autrichiens, qui passèrent le pont, le défen-

dirent long-temps avec opiniâtreté, mais furent enfin obligés de céder. Ce passage, qui coûta beaucoup, eût été surpris et promptement enlevé, si le général Jardon, qui commandait la colonne du centre, au lieu d'attendre que celle de droite, qui agissait sur le point le plus élevé, eût passé le *Rhin*, ne s'était pressé, par une ardeur irréfléchie, de passer lui-même le *Rhin* au gué entre *Asmoos* et *Friesen*, bien avant l'heure convenue, et n'avait ainsi donné l'alarme à tous les postes de la rive droite. Cette colonne, après avoir passé le *Rhin*, devait se diviser; une partie remonter sur *Coire* par *Mayenfeld*, et l'autre descendre à *Feldkirch*, pour attirer par une fausse attaque l'attention de l'ennemi. La téméraire précipitation du général Jardon retarda sa marche; le passage de sa brigade fut difficile et vivement disputé; il parvint cependant à se maintenir sur la rive droite du Rhin, et repoussa ensuite, dans les deux directions de *Coire* et de *Feldkirch*, les détachemens qui l'avaient arrêté.

Le général Auffenberg, voyant ce déve-

loppement de forces, et se trouvant isolé, acheva d'évacuer la vallée des *Grisons*, et se retira par l'*Engadin* vers *Martinsbrück*. L'adjudant-général Dormenan grièvement blessé, s'empara de *Coire*.

Le même jour 13 juillet, le général Molitor, avec le reste de ses troupes formant la troisième colonne, soutenue par le général Lecourbe avec l'artillerie et la cavalerie, marcha directement sur *Feldkirch* par la chaussée de *Bregentz* : il déposta d'abord une avant-garde qui garnissait la première ligne de retranchemens entre *Hohenems* et le lit du *Rhin*, à peu près à trois lieues de *Feldkirch*, et la repoussa jusqu'à *Goetzis*, une lieue plus avant : il eut à vaincre ici un plus grand obstacle, une position plus forte et mieux retranchée sur des hauteurs qui barrent obliquement la vallée, et dont l'abord est très-pénible à cause du terrain marécageux qui les entoure. Cette position fut bien défendue, et les Autrichiens ne la quittèrent que lorsque les principales redoutes eurent été emportées : ils furent vivement

poursuivis jusque sous le canon de celles de *Feldkirch;* la nuit mit fin au combat. Les Français, épuisés de fatigue, bivouaquèrent presque au pied des retranchemens.

Le général Jellachich n'avait pour défendre *Feldkirch* que quelques bataillons de troupes autrichiennes et le régiment suisse de Bachmann. Cette garnison, à peu près de 4,000 hommes, ne pouvait suffire pour un développement d'ouvrages si considérable, et dont le système était tellement lié, qu'on n'en pouvait abandonner ou négliger aucune partie devant un ennemi aussi entreprenant. Le général Jellachich, déjà ébranlé dans sa position par l'approche de la colonne du général Laval, qui pouvait se trouver le lendemain au débouché du *Walser-Thal* et du *Montafou,* se décida à évacuer *Feldkirch* pendant la nuit, et se retira sur *Pludentz;* la place ou plutôt le camp retranché fut remis, le 14 au matin, au général Molitor. Le général Lecourbe se rendit le même jour à *Coire,* et fit dès le lendemain des dispositions pour pénétrer dans l'*Engadin;* mais la nou-

velle de l'armistice conclu entre le général Kray et le général Moreau suspendit ses opérations.

Ce fut le 15 juillet que cet armistice fut signé à *Parsdorf*: on mit en question si, dans la situation générale des affaires, cette transaction n'était pas plus avantageuse à l'Autriche qu'à la France, puisqu'elle donnait à la première le temps et les moyens de rétablir ses armées, en y employant les fonds du subside qu'elle venait d'obtenir par son dernier traité avec l'Angleterre. Nous ne nous arrêtons pas à discuter cette vaine question; mais nous mettons ici textuellement sous les yeux de nos lecteurs la convention de *Parsdorf*, par les mêmes motifs qui nous ont porté à rappeler celle d'*Alexandrie*, en terminant la relation de la campagne d'Italie, parce qu'en suivant sur la carte les lignes de démarcation de l'un et l'autre armistice, on se forme une idée précise de la situation respective des armées à cette époque remarquable, où tous les amis de l'humanité, toujours trop confians et trop souvent déçus

par les passions des hommes, plus puissantes que leur intérêt, crurent entrevoir l'aurore de la paix.

Convention d'armistice entre les généraux en chef de l'armée impériale et de l'armée française en Allemagne, conclue à Parsdorf le 15 *juillet* 1800, *par le général-major comte de Dietrichstein et le général de brigade Victor-Fannan Lahorie, délégués et munis de pouvoirs à cet effet.*

ARTICLE 1er. Il y aura armistice et suspension des hostilités entre l'armée de Sa Majesté Impériale et de ses alliés en Allemagne, dans la Suisse, le Tyrol et les Grisons, et l'armée française dans les mêmes pays. La reprise des hostilités devra être annoncée respectivement douze jours d'avance.

ART. 2. L'armée française occupera tout le pays qui est compris dans la ligne de démarcation suivante : cette ligne s'étend depuis Balzers dans les Grisons, sur la rive droite du Rhin, jusqu'aux sources de l'Inn, dont elle comprend toute la vallée; de là,

aux sources du Lech par le revers des montagnes du Vorarlberg jusqu'à Reuti, le long de la rive gauche du Lech. L'armée autrichienne reste en possession de tous les passages qui conduisent à la rive droite du Lech; elle forme une ligne qui comprend Reuti, s'étend au-delà du Seebach près de Breitenwang, le long de la rive septentrionale du lac dont sort le Seebach, s'élève sur la gauche dans le Lechthal jusqu'à la source de l'Ammer; de là, par les frontières du comté de Werdenfels jusqu'à la Loisach, elle s'étend sur la rive gauche de cette rivière jusqu'au Kochelsée, qu'elle traverse jusqu'au Walchensée, où elle coupe le lac de ce nom et se prolonge le long de la rive septentrionale de la Jachnai jusqu'à son embouchure dans l'Iser; et traversant cette rivière, elle se dirige vers Reitn sur le Tegernsée, au-delà de la Mangualdd, près Gmünd et sur la rive gauche de celle-ci au-delà de la Falley : de là elle prend sa direction par *Ob: Laus*, Reifing, Elkhofen, Gräfing, Ecking, Ebersberg, Malskirchen, Hohenlinden, Krain-

acker, Weting, Reting, Haidberg, Isen, Penzing, Zuphtenbach, le long de l'Iser jusqu'à Fürden et Sendorff, où elle se porte vers la source de la Vils qu'elle suit jusqu'à son embouchure dans le Danube, et ensuite sur la rive droite de la Vils jusqu'à Vilsbibourg, et au-delà de cette rivière jusqu'à Bina-Bibourg, où elle suit le cours de la Bina jusqu'à Dornaich; elle la coupe près de Selmshausen, s'étend vers la source du Kolbach, en suit la rive gauche jusqu'à son embouchure dans la Vils; et se portant sur la gauche vers la Vils, se prolonge jusqu'à son embouchure dans le Danube. La même ligne s'étend sur la rive droite du Danube jusqu'à Kehlheim, où elle passe le fleuve et se prolonge sur la rive droite de l'Altmühl jusqu'à Pappenheim. Elle se dirige ensuite par la ville de Weissenbourg vers la Rednitz, dont elle longe la rive gauche jusqu'au point où elle se jette dans le Mein; elle suit de là la rive gauche de cette dernière rivière jusqu'à son embouchure. La ligne de démarcation sur la rive droite du Mein, entre cette rivière

et Dusseldorf, ne s'étendra plus vers Mayence jusqu'à la Nidda ; dans le cas où les troupes françaises auraient fait, dans l'intervalle, des progrès de ce côté, elles conserveront ou reprendront la même ligne qu'elles occupent aujourd'hui 15 juillet.

Art. 3. L'armée impériale occupera de nouveau le *Haut* et *Bas-Engadin*, c'est-à-dire, la partie des *Grisons* dont les rivières se jettent dans l'*Inn*, et de la vallée de *Saint-Marie* dans l'*Adige*. La ligne de démarcation française s'étendra depuis *Balzers* sur le lac de *Como*, par *Coire*, *Tossana*, *Splugen*, *Chiavenna*, y compris le *Luciensteig* : la partie des *Grisons*, située entre cette ligne et l'*Engadin*, sera évacuée par les deux parties. Ce pays conservera sa forme de gouvernement actuelle.

Art. 4. Les places qui sont dans la ligne de démarcation, telles que *Ulm*, *Ingolstadt*, *Philipsbourg*, et lesquelles sont occupées par les Impériaux, resteront, sous tous les rapports, dans l'état où elles auront été trouvées par les commissaires nommés à cet

effet par les généraux en chef; la garnison n'en sera point augmentée, et elles ne troubleront point la navigation sur les rivières et le passage sur les grandes routes. Le territoire de ces places fortes s'étend jusqu'à deux mille toises des fortifications : elles s'approvisionneront tous les dix jours, et, pour ce qui regarde cet approvisionnement déterminé, elles ne seront pas censées comprises dans les pays occupés par l'armée française, laquelle, de son côté, ne pourra pas non plus empêcher le transport des munitions dans lesdites places.

Art. 5. Le général commandant l'armée impériale est autorisé à envoyer dans chacune de ces places une personne chargée d'informer les commandans de la conduite qu'ils auront à tenir.

Art. 6. Il n'y aura pas de pont sur les rivières qui séparent les deux armées, à moins que ces rivières ne soient coupées par la ligne de démarcation, et alors les ponts ne pourront être établis que derrière cette ligne, sans préjudice cependant des disposi-

tions qui pourront être faites à l'avenir pour l'utilité des armées ou du commerce. Les chefs respectifs s'entendront sur cet article.

Art. 7. Partout où des rivières navigables séparent les deux armées, la navigation sera libre pour elles et pour les habitans : la même chose aura lieu pour les grandes routes comprises dans la ligne de démarcation, et cela, pendant le temps de l'armistice.

Art. 8. Les territoires de l'empire et des États autrichiens qui se trouvent dans la ligne de démarcation de l'armée française, sont sous la sauvegarde de la loyauté et de la bonne foi; les propriétés et les gouvernemens actuels seront respectés, et aucun des habitans de ces contrées ne pourra être inquiété, soit pour services rendus à l'armée impériale, soit pour opinions politiques, soit pour avoir pris une part effective à la guerre.

Art. 9. La présente convention sera expédiée avec la plus grande célérité possible.

Art. 10. Les avant-postes des deux armées ne communiqueront point entre eux.

CHAPITRE VIII.

Première partie du précis de la campagne dans la Haute-Égypte, et des événemens qui précédèrent la bataille d'Héliopolis.

Si le choc et la destruction de masses entières de troupes dans les grandes batailles, encore que presque chaque page de l'histoire en reproduise le terrible spectacle, inspirent toujours un nouvel intérêt, celui que fait éprouver le récit des marches et des combats d'une petite armée, opérant sous un chef habile la conquête de toute la Haute-Égypte, ne doit pas être moins vif.

Le courage fougueux des Mamelucks, soutenu par l'exemple de leur intrépide chef, Mourad-Bey, et par la justice de la cause pour laquelle ils combattaient; leur adresse à manier leurs chevaux et leurs armes, la rapidité de leurs mouvemens, malgré leur inexpérience de l'art de la guerre, les rendaient très-redoutables.

Soit qu'ils multipliassent les obstacles dans

la vallée où le Nil offre tant de détours, soit que, pour les en éloigner, il fallût les atteindre dans les sables brûlans du désert, où ils s'enfonçaient et reparaissaient si subitement, les troupes de Desaix furent constamment exposées aux chances les plus périlleuses.

La conduite de ce genre de guerre, tout nouveau pour les chefs européens les plus habiles, comme pour les soldats les plus éprouvés, exigeait la prudence la plus circonspecte dans les entreprises, la hardiesse la plus déterminée dans l'exécution, et surtout la persévérance commandée par la nécessité de vaincre.

Après la bataille de *Sedyman*, gagnée sur Mourad-Bey, le 8 octobre 1798, Desaix, maître de la province du *Fayoum*, donna quelques jours de repos à ses troupes : il avait déjà quatre cents hommes attaqués de l'ophthalmie.

Il fit fortifier *Benissouef*, qui devint sa principale place d'armes, et le dépôt de toutes ses ressources. Il se rendit au Caire pour y chercher des renforts. Les revers

que Bonaparte avait éprouvés en Syrie faisaient pressentir le prochain retour de l'armée. Il était facile de prévoir que les Mamelucks encouragés ne négligeraient rien dans la Haute-Égypte pour achever d'anéantir leurs ennemis qu'ils croyaient déjà presque abattus.

Desaix ramena de la capitale mille à douze cents hommes de cavalerie, sous le commandement du général Davoust, trois cents d'infanterie, quelques pièces d'artillerie légère et un certain nombre de djermes armées.

Ayant rallié son corps, de quatre à cinq mille combattans, il partit de *Benissouef* le 16 décembre 1798, pour joindre Mourad-Bey qui, de son côté, s'était renforcé de quelques tribus arabes. Celui-ci comptait sur les bonnes dispositions des habitans, et attendait avec impatience les arabes d'Yambo et de la Mecque qui, provoqués par les firmans du Grand-Seigneur, traversaient la mer Rouge à Cosseïr pour venir le joindre sur le Nil.

Nous croyons devoir transcrire fidèlement le portrait de Mourad-Bey. « Ce n'était point

» un homme ordinaire. Il possédait éminem-
» ment les vertus et les défauts qui tiennent
» au degré de civilisation où les Mamelucks
» sont parvenus. Livré à toute l'impétuosité
» de ses passions, son premier mouvement
» était terrible, le second l'entraînait souvent
» dans un excès contraire. Doué, par la na-
» ture, de cet ascendant qui appelle certains
» hommes à déterminer les autres, il avait
» l'instinct du gouvernement sans en con-
» naître les ressorts. Également prodigue et
» rapace, il donnait tout à ses amis, et pres-
» surait ensuite le peuple pour subvenir à
» ses propres besoins. Joignez à ces traits
» généreux une force de corps extraordi-
» naire, une bravoure à toute épreuve, et
» une constance dans le malheur qui, au
» milieu des crises fréquentes de sa vie agi-
» tée, ne l'a jamais abandonné ».

Tel était l'adversaire que Desaix avait à combattre, et pour se faire une juste idée de la difficulté de l'expédition qui lui était confiée, il suffit de jeter un coup-d'œil sur le pays qu'il parcourait, sur les obsta-

cles que lui présentaient l'esprit des habitans, le climat et les privations de tout genre que ses troupes devaient endurer.

Mourad-Bey était campé sur la rive gauche du canal Joseph, lorsqu'il apprit l'arrivée des Français. Certain d'être attaqué, il se rapprocha du Nil pour agir suivant les circonstances, et pour être à portée de se procurer des vivres. Les avant-postes du général Desaix rencontrèrent ceux des Mamelucks au village de *Fahné*. Mourad-Bey se replia sans faire aucune résistance, et, repassant le canal Joseph, il se retira sur *Syout*, qu'il fut bientôt obligé d'abandonner pour gagner *Girgé*, où Desaix entra le 29 décembre. Il était impatient de combattre; il espérait dans une seule affaire terminer la guerre de la Haute-Égypte; mais il fallait suivre la marche plus lente de la flottille qui portait les munitions de guerre et de bouche. Les eaux du Nil étaient basses, et les vents du nord qui soufflent pendant les six derniers mois de l'année étaient déjà tombés; la chaleur était encore si forte,

quoique l'hiver fût déjà commencé, que le soldat ne pouvait se passer de chaussure sur le sable brûlant.

Au 1er janvier 1799, Desaix, n'ayant point de nouvelles de sa flottille, et instruit qu'il se formait des rassemblemens sur ses derrières, envoya le général Davoust avec sa cavalerie au-devant de ce convoi précieux, si ardemment attendu. Il le trouva à la hauteur de *Syout*, apres avoir dispersé dans sa marche quelques rassemblemens d'Arabes.

Enfin, le 19 janvier, la flottille arriva devant *Girgé*; mais ces lenteurs inévitables avaient rendu un peu de confiance à Mourad-Bey, qui, réuni par le malheur commun à ses anciens rivaux, Osman-Bey, Hassan, Hassan-Bey et Djeddaoui, avait pris position au village de *Hou*, dix lieues au-dessus de *Girgé*. Tous les habitans, ranimés par Mourad-Bey, avaient pris les armes depuis ce point jusqu'aux cataractes.

Mourad-Bey, se voyant soutenu, crut les Français intimidés, et marcha à leur rencontre le 23 janvier; mais à peine fut-il ar-

rivé à *Samhoud*, qu'il vit ses éclaireurs repoussés par l'avant-garde du général Desaix. Celui-ci plaça sa cavalerie, commandée par le général Davoust, entre deux bataillons carrés des 21e et 88e demi-brigades, sous les ordres des généraux Belliard et Friant.

Les Mamelucks, suivant leur coutume, enveloppèrent ces carrés, tandis qu'une colonne nombreuse de Mekains se jeta dans un canal sec et assez profond, où ils s'établirent comme dans un chemin couvert, en avant de *Samhoud*, pour en défendre l'approche. Desaix chargea son aide de camp de les attaquer de front avec les carabiniers de la 21e, tandis que Rapp et Savary leur coupaient la retraite sur le village. *Samhoud* fut enlevé, et les Mamelucks furent repoussés par un feu si vif et si meurtrier, que Mourad-Bey fut forcé de cesser le combat, et s'enfuit sur *Farshiout*, où Desaix le poursuivit.

Après cette affaire, il semblait que la conquête de la Haute-Égypte fût assurée; mais Mourad-Bey, constant dans les revers, ne renonça pas à les réparer. Réduit à la guerre

de partisans, il se retira d'abord vers les cataractes. Les Mekains qu'il avait rassemblés se dispersèrent et repassèrent le Nil, les uns pour retourner à *Cosseïr*, les autres pour se livrer au brigandage.

Desaix, profitant de ce succès, poursuivit sans relâche les Mamelucks, et arriva le 29 janvier à *Esneh*, où il laissa le général Friant avec sa brigade. Le 3 février, il entra à *Syenne*, dernière ville de l'Égypte avant les cataractes, par le 24ᵉ degré de latitude.

Mourad, effrayé d'un semblable acharnement, n'eut alors d'autre ressource que de se jeter dans le misérable pays de *Barabra*, autrement connu sous le nom de *Bribe*, d'où le manque de ressources devait incessamment le chasser.

Quelques lieues plus haut que *Syenne*, se trouve l'île de *Philœ*; c'est là que les Romains avaient posé la limite de leur empire; Desaix la fit reconnaître en la désignant aussi comme celle des conquêtes des Français.

Après s'être reposé deux jours à *Syenne*, il y laissa le général Belliard, chargé d'ob-

server Mourad-Bey, et redescendit vers *Esneh*, pour chasser un parti de Mamelucks commandé par Osman-Bey, qui n'avait pas voulu s'enfoncer avec Mourad dans le désert de *Barabra*. Il se tenait dans les environs de *Thèbes*. Le général Davoust fut détaché contre lui avec deux régimens de cavalerie.

Osman, dont le principal but était de sauver le convoi considérable qu'il protégeait, engagea d'autant plus volontiers le combat, qu'il ne voyait plus devant lui cette infanterie redoutable que les Mamelucks n'avaient jamais pu entamer. Le combat fut sanglant, on se mêla, et la cavalerie française eut peine à se maintenir corps à corps contre ces Mamelucks si vaillans, si bien armés, aussi vigoureux, aussi agiles, aussi souples que leurs chevaux. Osman, satisfait d'avoir sauvé ses chameaux, abandonna le champ de bataille, et se retira dans le désert aux puits de la *Kitahe*, sur la route de *Cosseïr*.

Une partie des Mekains, dispersés à la bataille de *Samhoud*, s'étant rassemblés dans

la vallée d'*Esneh*, cherchaient à s'emparer de la ville de ce nom. Le général Friant les prévint, leur tua trois cents hommes, et mit le reste en fuite.

Leur chérif Hassan parvint à ranimer leur courage ; ils se grossirent de quelques Arabes et de plusieurs Mamelucks isolés. Le général Friant marcha de nouveau sur ce rassemblement, et le battit encore à *Abou-Manah*.

L'infatigable Mourad, confiné dans le pays de *Bribe*, avait conservé des intelligences avec le *Saïd*, et surtout avec Mohammed-el-Elfy, qui, d'abord caché dans la petite Oasis d'*Akmin*, était venu s'établir à *Syout*, dont les habitans, soulevés après le départ des Français, fournissaient en abondance à tous ses besoins. Mourad, pressé de quitter le *Barabra*, où sa troupe pouvait à peine subsister, trompa la surveillance du général Belliard, et se dirigeant par le désert du côté de la rive droite, vint chercher à passer le Nil à *Erment*, pour se réunir à Mohammed. Mais tandis que Belliard, averti

de ce mouvement, le suivait avec ses tronpes, Desaix, qui depuis quelques jours se trouvait à *Kouss*, marcha de son côté en toute hâte pour empêcher cette réunion.

Cette opération, combinée avec le corps du général Friant, réussit complètement.

Mohammed-el-Elfy, fut contraint de se rejeter dans la petite Oasis d'*Akmin*, et Mourad-Bey, obligé d'aller chercher un asile dans la grande Oasis avec cent cinquante Mamelucks, les seuls qui lui restaient.

Cependant ces avantages décisifs furent chèrement payés; les marches forcées des différentes colonnes avaient laissé la flottille du Nil livrée à sa propre défense. Outre les munitions de guerre et de bouche, elle portait des blessés, des malades et des effets de toute espèce. Les vents l'arrêtèrent dans sa marche au village de *Benoutah*. C'est alors que le chérif Hassan, établi aux puits de la *Kitahe*, sur la route de *Cosseïr*, reçut d'*Yambo*, par la mer Rouge, un renfort de quinze cents Mekains. Devenu plus confiant

il se porta sur le Nil, et apprit la fatale situation de la flottille. Il en prévint Osman-Bey, qui se réunit à lui pour attaquer les djermes armées. Le brave Morandi, qui les commandait et montait le bateau *l'Italie*, arrêta, par sa première bordée, une ligne d'Arabes qui le fusillaient du rivage. Mais ceux-ci, plus irrités, se précipitèrent en si grand nombre sur les bateaux les plus rapprochés, qu'ils s'en emparèrent ; le feu de la mitraille les hachait. Maîtres de ces bâtimens, ils s'en servirent pour tenter l'abordage de *l'Italie*, qui, ne pouvant plus manœuvrer faute de bras, et ayant le vent contraire, échoua sur un banc de sable. Dans cet instant fatal, l'intrépide Morandi voyant sa position désespérée, mit lui-même le feu aux poudres, et se fit sauter. Il évita par cette mort glorieuse la honte de tomber au pouvoir de ces barbares, qui massacrèrent impitoyablement tout ce qui était embarqué sur la flottille.

Le général Belliard continuait son mouvement sur les traces de Mourad-Bey ; mais

il ne put arriver assez à temps pour empêcher ce fatal événement. Ce fut à *Kouss*, dont les habitans sont presque tous cophtes, et par conséquent chrétiens, qu'il en apprit les détails. Il marcha droit à Hassan, qui, lui-même enorgueilli de ses succès, se portait fièrement à la rencontre des Français. Le général Belliard, ayant formé sa troupe en bataillon carré, flanqué d'une seule pièce de 3, et soutenu seulement par un détachement de 15 hommes de cavalerie, marcha au pas de charge sur les Arabes d'*Yambo*, et les força de se replier sur le village de *Benoutah*, où ils s'enfermèrent. Ce village crénelé était défendu par quelques pièces d'artillerie. Le général Belliard fit d'abord enlever à la bayonnette quelques maisons du village, et réduisit les Arabes à un dernier point de résistance. C'était une grande maison de Mamelucks, de laquelle on ne put les déloger qu'en mettant le feu à une mosquée voisine. Cet incendie se communiqua bientôt à la maison des Mamelucks, et contraignit les Mekains à fuir ou à se rendre.

Après ce succès, acheté au prix du sang de tant de braves, Belliard recueillit les tristes débris de la flottille, et se réunit ensuite au général Desaix, le 30 mars.

Plus les Français faisaient d'efforts pour disperser ces rassemblemens, et plus Mourad-Bey et ses compagnons redoublaient de zèle, de fureur et de constance. Les différens partis dispersés se rallièrent à la *Kitahe*, sur la route de *Kouss* à *Cosseïr*. Desaix, les poursuivant ardemment, fit couper les deux principaux débouchés de ce point sur la vallée du Nil; mais faute de forces assez considérables, celui de *Redizy* ne fut point observé. Desaix, de sa personne, se porta à *Bir-el-Bar*, et envoya le général Belliard à *Nergadi*, d'où il devait marcher sur la *Kitahe*.

Hassan et Osman-Bey, informés de ces mouvemens, se portèrent sur *Bir-el-Bar*, où Desaix les rencontra le 2 avril. Sa cavalerie seule s'engagea avec les Mamelucks; et le colonel Duplessis, à la tête du 7e de hussards, emporté par son ardeur, périt dans

une charge brillante. Hassan et Osman-Bey furent obligés de revenir sur leurs pas, et de retourner à la *Kitahe*, où, pour éviter le général Belliard, qui s'avançait sur ce point, ils n'eurent d'autres ressources que de se jeter dans le défilé de *Redizi*, dont l'occupation avait été négligée. C'est ainsi qu'ils sortirent du désert, laissant leurs traces semées de Mekains, de Mamelucks, de chevaux et de chameaux exténués par la soif et la chaleur.

Pour empêcher désormais les nouvelles émigrations des habitans d'*Yambo*, et de la *Mekke*, et pour déjouer les projets des Anglais, dont une escadre avait paru dans la mer Rouge, Desaix résolut de s'emparer de *Cosseïr*. Il confia cette expédition au général Belliard, se réservant le soin de poursuivre Mourad-Bey qui luttait encore, et se enait dans la grande Oasis, sur la rive gauche du Nil. Mais tandis que le général Belliard, après une longue route à travers le désert qui sépare le Nil de la mer Rouge, faisait flotter le drapeau français à *Cosseïr*, et

rattachait à sa cause toutes les tribus d'Arabes errans dans ces arides plaines; les événemens qui se préparaient dans la Basse-Égypte, et dont la prétendue apparition de l'ange El-Mahdy n'était que le prélude, attirèrent Mourad-Bey vers les grandes pyramides, et Desaix resta maître de toute la Haute-Égypte.

Nous devons éviter ici de revenir sur nos pas, et de reproduire aux yeux de nos lecteurs des faits que nous avons déjà rapportés dans une autre partie de cet ouvrage, tels que l'insurrection soutenue par les rassemblemens d'Arabes, les nouveaux efforts des Mamelucks pour occuper les Français, et les éloigner du point de débarquement de l'armée turque à *Aboukir;* la défaite sanglante de cette armée, le retour et le triomphe de Bonaparte au Caire, son départ secret, et son arrivée en France.

Après ce dernier événement, qui fit éclore tant de nouvelles destinées, le général Kléber, l'un des plus habiles, des plus valeureux et des plus prudens capitaines qu'aient formés les guerres de la révolution, resta chargé du

fardeau du commandement en chef. Ses talens, qui n'étaient inférieurs à aucune élévation, avaient excité la jalousie de Bonaparte. La fermeté et l'indépendance de ses opinions avaient refroidi leurs communications, et bientôt éteint toute confiance entre eux. Aussi n'en trouve-t-on aucune trace, ni dans l'instruction de Bonaparte à Kléber, ni dans la lettre de celui-ci au directoire républicain, dont il ne croyait pas la chute si prochaine.

Ces deux pièces intéressantes, opposées l'une à l'autre, ont été récemment produites dans l'excellente histoire de l'expédition française en Égypte, par M. Martin, ingénieur des ponts-et-chaussées, et l'un des membres de la commission des sciences et des arts d'Égypte.

Malgré le soin scrupuleux que nous prenons d'élaguer les pièces qui se trouvent dans tous les recueils, celles-ci nous ont paru être du petit nombre de celles qui transportent véritablement le lecteur aux temps et aux lieux, et dans lesquelles on trouve ces

traits principaux et caractéristiques que nous recherchons avec avidité dans la lecture des anciens. Elles sont ici si bien à leur place, qu'ayant vainement essayé de les tronquer, nous croyons devoir, en imitant M. Martin, les donner textuellement, sans altérer ce miroir fidèle et trop rare de la vérité historique.

Lettre de Bonaparte au général Kléber.

Alexandrie, 5 fructidor an 8.

Vous trouverez ci-joint, citoyen général, un ordre pour prendre le commandement de l'armée. La crainte que la croisière anglaise ne paraisse d'un moment à l'autre me fait précipiter mon voyage de deux à trois jours. J'emmène avec moi les généraux Berthier, Lannes, Murat, Andréossy, Marmont, et les citoyens Monge et Berthollet.

Vous trouverez ci-joint tous les papiers anglais et de *Francfort* jusqu'au 10 juin. Vous y verrez que nous avons perdu l'Italie, que *Mantoue*, *Turin* et *Tortone* sont blo-

qués. J'ai lieu de croire que la première de ces places tiendra jusqu'au mois de novembre; j'ai l'espérance, si la fortune me sourit, d'arriver en Europe avant le commencement d'octobre.

Vous trouverez ci-joint un chiffre pour correspondre avec le gouvernement, et un autre pour correspondre avec moi.

Je vous prie de faire partir, dans le courant d'octobre, Junot, ainsi que les effets que j'ai laissés, et mes domestiques. Cependant, je ne trouverais pas mauvais que vous engageassiez à votre service tous ceux qui vous conviendront.

L'intention du gouvernement est que le général Desaix parte pour l'Europe dans le courant de novembre, à moins d'événemens majeurs.

La Commission des arts passera en France avec un parlementaire que vous demanderez à cet effet, conformément au cartel d'échange, dans le courant de novembre, immédiatement après qu'ils auront achevé leur mission; ils sont en ce moment-ci oc-

cupés à ce qui reste à faire pour visiter la *Haute-Égypte*. Cependant ceux que vous jugerez pouvoir vous être utiles, vous les mettrez en réquisition sans difficulté.

L'effendi fait prisonnier à *Aboukir* est parti pour se rendre à *Damiette*. Je vous ai écrit de l'envoyer en *Chypre*. Il est porteur, pour le grand visir, de la lettre dont vous trouverez copie ci-jointe.

L'arrivée de notre escadre à *Toulon*, venant de *Brest*, et de l'escadre espagnole à *Carthagène*, ne laisse aucune espèce de doute sur la possibilité de faire passer en Égypte les fusils, sabres et fers coulés dont vous aurez besoin, et dont j'ai l'état le plus exact, avec une quantité de recrues suffisante pour réparer la perte des deux campagnes. Le gouvernement vous fera alors connaître ses intentions, et moi, homme public ou particulier, je prendrai des mesures pour vous faire avoir fréquemment des nouvelles.

Si, par des événemens incalculables, toutes les tentatives étaient infructueuses, et qu'au mois de mai vous n'eussiez reçu aucun

secours ni nouvelles de France; si cette année, malgré toutes les précautions, la peste était en Égypte, et que vous perdiez plus de quinze cents soldats, perte considérable, puisqu'elle serait en sus de celle que les événemens de la guerre occasionneraient journellement; je dis que, dans ce cas, vous ne devez pas vous hasarder à soutenir la campagne prochaine, et vous êtes autorisé à conclure la paix avec la Porte Ottomane, quand même l'évacuation de l'Égypte devrait en être la condition principale. Il faudrait seulement éloigner l'exécution de cet ordre, si cela était possible, jusqu'à la paix générale.

Vous savez aussi bien que personne, citoyen général, combien la possession de l'Égypte est importante pour la France; l'empire turc, qui menace ruine de tous côtés, s'écroule aujourd'hui, et l'évacuation de l'Égypte par la France serait un malheur d'autant plus grand, que nous verrions de nos jours cette belle province passer en d'autres mains européennes.

Les nouvelles des revers ou des succès qu'aurait la république en Europe doivent influer puissamment dans vos calculs. Si la Porte répondait aux ouvertures de paix que je lui ai faites, avant que vous n'eussiez reçu des nouvelles de France, vous devez déclarer que vous avez tous les pouvoirs pour continuer la négociation que j'ai entamée. Persistez toujours dans la condition que j'ai avancée ; faites-lui connaître que l'intention de la France n'a jamais été d'enlever l'Égypte à la Porte. Demandez que la Porte sorte de la coalition et nous accorde le commerce de la mer Noire ; qu'elle mette en liberté les Français prisonniers, et enfin six mois de suspension d'hostilités : que, pendant cet intervalle, les échanges des ratifications peuvent avoir lieu.

Supposant que les circonstances soient telles, que vous croyez devoir conclure le traité avec la Porte, vous feriez sentir que vous ne le pouvez pas mettre à exécution qu'il ne soit ratifié suivant l'usage de toutes les nations. L'intervalle entre la signature

d'un traité et la ratification doit toujours être une suspension d'hostilités.

Vous connaissez, citoyen général, quelle est ma manière de voir la politique de l'Égypte. Quelque chose que vous fassiez, les Chrétiens seront toujours pour nous. Il faut les empêcher d'être trop insolens, afin que les Turcs n'aient pas contre nous le même fanatisme que contre les Chrétiens, ce qui nous les rendrait irréconciliables ennemis. Il faut endormir le fanatisme en attendant qu'on puisse le déraciner; en captivant l'opinion des grands cheiks du Caire, on a l'opinion de toute l'Égypte et de tous les chefs de ce peuple. Il n'y a rien de plus dangereux pour nous que ces cheiks peureux et pusillanimes, qui ne savent pas se battre, et qui, semblables à tous les prêtres, imposent le fanatisme sans être fanatiques.

Quant aux fortifications d'*Alexandrie* et d'*El-Arisch*, voilà les deux clefs de l'Égypte. J'avais le projet de faire établir cet hiver des redoutes de palmier; deux depuis *Salahieh* jusqu'à *Katieh*, et deux de *Katieh* à *El-*

Arisch. Une de ces dernières se serait trouvée dans l'endroit où le général Menou a trouvé l'eau potable.

Le général de brigade Samson commandant le génie, le général Songis commandant l'artillerie, vous mettront au fait, chacun en ce qui concerne son arme. Le citoyen Poussielgue a été exclusivement chargé des finances. Je l'ai reconnu travailleur et homme de mérite. Il commençait à avoir quelques renseignemens sur l'administration du pays. J'avais le projet, si aucun événement ne survenait, de chercher les moyens d'établir cet hiver un nouveau système d'impositions, qui aurait à peu près permis de se passer des Cophtes. Cependant, avant de l'entreprendre, je vous conseille de réfléchir long-temps; il vaut mieux entreprendre un jour plus tard qu'un jour trop tôt.

Des vaisseaux de guerre paraîtront indubitablement cet hiver à *Alexandrie*, ou à *Bourlos*, ou à *Damiette*. Faites construire une tour ou une batterie à *Bourlos*; tâchez de réunir cinq à six cents Mamelucks que,

lorsque ces vaisseaux français seront arrivés, vous ferez arrêter dans un jour au *Caire* ou dans d'autres provinces, et embarquer pour la France; à défaut de Mamelucks, des otages d'Arabes, des cheiks *El-Beled*, qui, pour une raison quelconque, seront arrêtés pour y suppléer. Ces individus, arrivés en France, y seront retenus un ou deux ans, verront la grandeur de la nation, prendront une idée de nos mœurs et de notre langue, et de retour en Égypte nous formeront autant de partisans.

J'avais déjà demandé plusieurs fois une troupe de comédiens; je prendrai un soin particulier d'en envoyer. Cet article est important pour l'armée, et pour commencer à changer les mœurs du pays.

La place importante que vous allez occuper va vous mettre à même de déployer les talens que la nature vous a donnés. L'intérêt de ce qui se passe ici est vif, et les résultats en seront immenses sur le commerce et la civilisation; ce sera l'époque d'où dateront de grandes révolutions.

Accoutumé à ne voir la récompense des peines et des travaux de la vie que dans l'opinion de la postérité, j'abandonne l'Égypte avec le plus grand regret. L'intérêt de la patrie, sa gloire, l'obéissance, les événemens extraordinaires qui viennent de se passer, me décident à traverser les escadres ennemies pour me rendre en Europe. Je serai d'esprit et de cœur avec vous : vos succès me seront aussi chers que ceux où je me trouverai moi-même, et je regarderai comme mal employés les jours de ma vie où je ne ferai pas quelque chose pour vous. Consolidez le magnifique établissement dont les fondemens viennent d'être jetés.

L'armée que je vous confie est toute composée de mes enfans. J'ai eu dans tous les temps, même au milieu de leurs plus grandes peines, des marques de leur attachement. Entretenez les dans les mêmes sentimens ; vous le devez pour l'amitié et l'estime toute particulière que j'ai pour vous, et l'attachement que je vous porte.

Signé, le général en chef Bonaparte.

Lettre du général Kléber au Directoire exécutif de France.

Au quartier-général du Caire, le 4 vendémiaire an 8. (26 septembre 1799.)

Citoyens Directeurs,

Le général en chef Bonaparte est parti pour France le 6 fructidor au matin, sans en avoir prévenu personne. Il m'avait donné rendez-vous à *Rosette* le 7; je n'y ai trouvé que ses dépêches. Dans l'incertitude si le général a eu le bonheur de passer, je crois devoir vous envoyer copie, et de la lettre par laquelle il me donna le commandement de l'armée, et de celle qu'il adressa au grand Visir, à Constantinople, quoiqu'il sût parfaitement que ce pacha était déjà arrivé à *Damas*.

Mon premier soin a été de prendre une connaissance exacte de la situation actuelle de l'armée.

Vous savez, citoyens Directeurs, et vous êtes à même de vous faire représenter l'état de sa force lors de son arrivée en Égypte :

elle est réduite de moitié, et nous occupons tous les points capitaux du triangle des cataractes à *El-Arisch*, d'*El-Arisch* à *Alexandrie*, et d'*Alexandrie* aux cataractes.

Cependant il ne s'agit plus aujourd'hui, comme autrefois, de lutter contre quelques hordes de Mamelucks découragés, mais de combattre et de résister aux efforts réunis de trois grandes puissances, la Porte, les Anglais et les Russes.

Le dénûment d'armes, de poudre de guerre, de fer coulé et de plomb, présente un tableau tout aussi alarmant que la grande et subite diminution d'hommes dont je viens de parler : les essais de fonderie faits n'ont point réussi ; la manufacture de poudre établie à *Raouda* n'a pas encore donné, et ne donnera probablement pas le résultat qu'on se flattait d'en obtenir ; enfin, la réparation des armes à feu est lente, et il faudrait, pour activer tous ces établissemens, des moyens et des fonds que nous n'avons pas.

Les troupes sont nues, et cette absence de vêtemens est d'autant plus fâcheuse, qu'il

est reconnu que, dans ce pays, elle est une des causes les plus actives des dyssenteries et des ophthalmies, qui sont les maladies constamment régnantes. La première surtout a agi cette année puissamment sur des corps affaiblis et épuisés par les fatigues. Les officiers de santé remarquent et rapportent constamment que, quoique l'armée soit si considérablement diminuée, il y a cette année un nombre beaucoup plus grand de malades qu'il n'y en avait l'année dernière à la même époque.

Le général Bonaparte, avant son départ, avait, à la vérité, donné des ordres pour habiller l'armée en draps; mais, pour cet objet, comme pour beaucoup d'autres, il s'en est tenu là, et la pénurie des finances qui est un nouvel obstacle à combattre, l'eût mis dans la nécessité, sans doute, d'ajourner l'exécution de cet utile projet. Il faut en parler de cette pénurie.

Le général Bonaparte a épuisé toutes les ressources extraordinaires dans les premiers mois de notre arrivée. Il a levé alors autant

de contributions de guerre que le pays pouvait en supporter. Revenir aujourd'hui à ces moyens, alors que nous sommes au-dehors entourés d'ennemis, serait préparer un soulèvement à la première occasion favorable. Cependant Bonaparte à son départ n'a pas laissé un sou en caisse, ni aucun objet équivalent. Il a laissé au contraire un arriéré de près de 12 millions : c'est plus que le revenu d'une année dans la circonstance actuelle. La solde arriérée pour toute l'armée se monte seulement à 4 millions.

L'inondation rend impossible en ce moment le recouvrement de ce qui reste dû sur l'année qui vient d'expirer, et qui suffirait à peine pour la dépense d'un mois : ce ne sera donc qu'au mois de frimaire qu'on pourra en recommencer la perception ; et alors, il n'en faut pas douter, on ne pourra pas s'y livrer, parce qu'il faudra combattre.

Enfin le Nil étant cette année très-mauvais, plusieurs provinces, faute d'inondation, offriront des non-valeurs, auxquelles on ne pourra se dispenser d'avoir égard.

Tout ce que j'avance ici, citoyens directeurs, je puis le prouver, et par des procès-verbaux, et par des états certifiés des différens services.

Quoique l'Égypte soit tranquille en apparence, elle n'est rien moins que soumise. Le peuple est inquiet et ne voit en nous, quelque chose que l'on puisse faire, que des ennemis de sa propriété; son cœur est sans cesse ouvert à l'espoir d'un changement favorable.

Les Mamelucks sont dispersés, mais ils ne sont pas détruits. Mourad-Bey est toujours dans la Haute-Épypte, avec assez de monde pour occuper sans cesse une partie de nos forces. Si on l'abandonnait un moment, sa troupe se grossirait bien vite, et il viendrait nous inquiéter sans doute jusque dans la capitale, qui, malgré la plus grande surveillance, n'a cessé jusqu'à ce jour de lui procurer des secours en argent et en armes.

Ibrahim-Bey est à *Gazah* avec environ deux mille Mamelucks, et je suis informé que trente mille hommes de l'armée du

grand-visir et de Djezzar-Pacha y sont déjà arrivés.

Le grand-visir est parti de Damas il y a environ vingt jours ; il est actuellement campé auprès d'*Acre*.

Telle est, citoyens directeurs, la situation dans laquelle le général Bonaparte m'a laissé l'énorme fardeau de l'armée d'Orient. Il voyait la crise fatale s'approcher : vos ordres, sans doute, ne lui ont pas permis de la surmonter. Que cette crise existe, ses lettres, ses instructions, sa négociation entamée en font foi. Elle est de notoriété publique, et nos ennemis semblent aussi peu l'ignorer que les Français qui se trouvent en Égypte.

« Si cette année, me dit le général Bona-
» parte, malgré toutes les précautions, la
» peste était en Egypte, et que vous perdiez
» plus de quinze cents soldats, perte consi-
» dérable, puisqu'elle serait en sus de celle
» que les événemens de la guerre occasion-
» neraient journellement ; je dis que, dans
» ce cas, vous ne devez pas vous hasarder

» à soutenir la campagne prochaine, et vous
» êtes autorisé à conclure la paix avec la
» Porte Ottomane, quand même l'évacua-
» tion de l'Égypte en serait la condition
» principale ».

Je vous fais remarquer ce passage, citoyens directeurs, parce qu'il est caractéristique sous plus d'un rapport, et qu'il indique surtout la situation critique dans laquelle je me trouve.

Que peuvent être quinze cents hommes de plus ou de moins dans l'immensité de terrain que j'ai à défendre, et aussi journellement à combattre?

Le général dit ailleurs : « *Alexandrie*
» et *El-Arisch*, voilà les deux clefs de
» l'Égypte ».

El-Arisch est un méchant fort à quatre journées dans le désert. La grande difficulté de l'approvisionner ne permet pas d'y jeter une garnison de plus de deux cent cinquante hommes; six cents Mamelucks et Arabes pourront, quand ils le voudront, intercepter sa communication avec *Katieh*; et

comme, lors du départ de Bonaparte, cette garnison n'avait pas pour quinze jours de vivres en avance, il ne faudrait pas plus de temps pour l'obliger à se rendre sans coup férir. Les Arabes seuls étaient dans le cas de faire des convois soutenus dans les brûlans déserts; mais d'un côté ils ont tant de fois été trompés, que, loin de nous offrir leurs services, ils s'éloignent et se cachent. D'un autre côté, l'arrivée du grand-visir, qui enflamme leur fanatisme et leur prodigue des dons, contribue tout autant à nous en faire abandonner.

Alexandrie n'est point une place, c'est un vaste camp retranché; il était à la vérité assez bien défendu par une nombreuse artillerie de siége; mais depuis que nous l'avons perdue cette artillerie, dans la désastreuse campagne de *Syrie;* depuis que le général Bonaparte a retiré toutes les pièces de marine pour armer au complet les deux frégates avec lesquelles il est parti, ce camp ne peut plus offrir qu'une faible résistance.

Le général Bonaparte, enfin, s'était fait

illusion sur l'effet que devait produire le succès qu'il a obtenu au poste d'*Aboukir*. Il a en effet détruit la presque totalité des Turcs qui avaient débarqué. Mais, qu'est-ce qu'une perte pareille pour une grande nation à laquelle on a ravi la plus belle portion de son empire, et à qui la religion, l'honneur et l'intérêt prescrivent également de se venger, et de reconquérir ce qu'on avait pu lui enlever? Aussi cette victoire n'a-t-elle pas retardé d'un instant ni les préparatifs, ni la marche du grand-visir.

Dans cet état de choses, que puis-je, que dois-je faire? Je pense, citoyens directeurs, que c'est de continuer les négociations entamées par Bonaparte; quand elles ne donneraient d'autre résultat que celui de gagner du temps, j'aurais déjà lieu d'être satisfait. Vous trouverez ci-joint la lettre que j'écris en conséquence au grand-visir, en lui envoyant *duplicata* de celle de Bonaparte. Si ce ministre répond à ces avances, je lui proposerai la restitution de l'Égypte aux conditions suivantes :

Le Grand-Seigneur y établira un pacha comme par le passé.

On lui abandonnerait le *miri*, que la Porte a toujours perçu de droit et jamais de fait.

Le commerce sera ouvert réciproquement entre l'Égypte et la Syrie.

Les Français demeureraient dans le pays, occuperaient les places et les forts, et percevraient tous les autres droits avec ceux des douanes, jusqu'à ce que le Gouvernement eût conclu la paix avec l'Angleterre.

Si ces conditions préliminaires et sommaires étaient acceptées, je croirais avoir fait plus pour la patrie qu'en obtenant la plus éclatante victoire ; mais je doute que l'on veuille prêter l'oreille à ces dispositions. Si l'orgueil des Turcs ne s'y opposait point, j'aurais à combattre l'influence des Anglais. Dans tous les cas, je me guiderai d'après les circonstances.

Je connais toute l'importance de la possession de l'Égypte : je disais en Europe qu'elle était pour la France le point d'appui par lequel elle pourrait remuer le système du

commerce des quatre parties du monde ; mais pour cela il faut un puissant levier ; ce levier, c'est la marine ; la nôtre a existé ; depuis lors tout a changé, et la paix avec la Porte peut seule, ce me semble, nous offrir une voie honorable pour nous tirer d'une entreprise qui ne peut plus atteindre l'objet qu'on avait pu s'en proposer.

Je n'entrerai point, citoyens directeurs, dans le détail de toutes les combinaisons diplomatiques que la situation actuelle de l'Europe peut offrir, ils ne sont point de mon ressort.

Dans la détresse où je me trouve, et trop éloigné du centre des mouvemens, je ne puis guère m'occuper que du salut et de l'honneur de l'armée que je commande ; heureux si, dans mes sollicitudes, je réussis à remplir vos vœux ! plus rapproché de vous, je mettrais toute ma gloire à vous obéir !

Je joins ici, citoyens directeurs, un état exact de ce qui nous manque en matériel pour l'artillerie, et un tableau sommaire de

la dette contractée et laissée par Bonaparte.

Salut et respect,

Signé KLÉBER.

P. S. Au moment, citoyens directeurs, où je vous expédie cette lettre, quatorze ou quinze voiles turques sont mouillées devant *Damiette*, attendant la flotte du capitan-pacha mouillée à *Jafa*, et portant, dit-on, 15 à 20 mille hommes de débarquement. 15 mille hommes sont toujours réunis à *Gazah*, et le grand-visir s'achemine de *Damas*. Il nous a renvoyé, ces jours derniers, un soldat de la 25e demi-brigade fait prisonnier du côté d'*El-Arisch*. Après lui avoir fait voir tout le camp, il lui a intimé de dire à ses compagnons ce qu'il avait vu, et à leur général de trembler. Ceci paraît annoncer, ou la confiance que le grand-visir met dans ses forces, ou un désir de rapprochement. Quant à moi, il me serait de toute impossibilité de réunir plus de 5 mille hommes en état d'entrer en campagne.

Nonobstant ce, je tenterai la fortune, si je ne puis parvenir à gagner du temps par des négociations. Djezzar a retiré ses troupes de *Gazah*, et les a fait revenir à *Acre*.

Signé KLÉBER.

Ne voit-on pas dans le testament militaire et politique du conquérant de l'Égypte la conviction secrète, et même l'aveu d'une vérité que sans doute il ne s'était jamais dissimulée, et que le général Kléber se hâta de dévoiler pour l'intérêt de sa propre gloire; c'est que, sans l'appui mutuel des forces de terre et de mer, aucune expédition lointaine ne peut avoir un succès durable, un véritable résultat; aucun établissement colonial ne peut être soutenu, et bien moins encore au milieu d'une population immense et toute armée, et d'une nation dont l'éternelle inimitié est un sentiment inséparable de la croyance religieuse, et chez laquelle, au sein même de la paix et de la possession la moins contestée, ne pouvant changer la religion, ni faire

concevoir à ces peuples d'autres lois que celles qu'elle a consacrées, ne pouvant adopter leurs mœurs et leurs coutumes, on ne parviendrait jamais à associer les vainqueurs aux vaincus.

La perte irréparable de la flotte française avait décidé du sort d'une armée qui ne pouvait plus être recrutée ni secourue par la métropole. Elle devait périr par ses propres succès; ainsi donc, dès son entrée dans le *Delta*, Bonaparte dut, comme à la porte de l'enfer du *Dante*, laisser toute espérance. Après ce désastre qui rallia tous les Musulmans, releva leur courage et doubla les difficultés, il ne put douter un instant du dénoûment funeste qui l'attendait, inévitable écueil de sa fortune et de sa gloire. Mais aussi quelle force et quelle habileté ne mit-il pas à soutenir le dévouement de ses soldats! quelle activité dans ses opérations! et faut-il s'étonner si, ne pouvant partager l'espoir et les illusions qu'il prodiguait, après avoir usé la moitié de ses moyens, il ait saisi, après ses revers de

Syrie et sa victoire d'*Aboukir*, le seul instant propice pour fuir sa perte certaine, et tenter d'autres hasards et de plus hautes destinées?

Le départ de Bonaparte fut un coup de foudre, et jeta l'inquiétude dans tous les esprits. Il fut d'abord vivement regretté; mais la réputation de Kléber, digne en tout de la confiance générale, ses ménagemens pour la vie du soldat, dissipèrent cette espèce de terreur, calmèrent bientôt les agitations et rallièrent toutes les opinions. Les Égyptiens, frappés d'étonnement par les résultats de la bataille d'*Aboukir*, se regardaient comme destinés à vivre désormais sous la domination française. Ils n'osaient plus croire qu'il fût jamais possible de les chasser du bord du Nil. Les Mamelucks, toujours errans dans la haute Égypte, n'étaient point détruits. Mourad-Bey, qui venait de voir anéantir en un seul jour toutes les espérances qu'il caressait depuis long-temps, avait repris tristement le chemin de *Girgé*. *Ibrahim-Bey* était à *Gazah* avec envi-

ron 2,000 des siens. Il attendait impatiemment le grand-visir, dont 30,000 hommes de sa grande armée étaient déjà arrivés devant *Saint-Jean d'Acre*. Mais ces masses nombreuses, entravées par une immense quantité de bagages, s'avançaient lentement.

Kléber trouva l'administration de l'armée, son habillement, ses hôpitaux dans une situation fâcheuse à laquelle il s'efforça de remédier. Le compte qu'il rendit au Directoire et que nous avons rapporté ci-dessus, tomba entre les mains des Anglais, et dévoilant le secret de la situation des Français en Égypte, en accéléra la perte.

L'armée établie dans ses cantonnemens occupait, par des détachemens sur la rive orientale du *Nil*, le fort d'*El-Arisch*, les puits de *Katieh*, *Salahieh*, dernier poste de l'Égypte avant de traverser le désert qui la sépare de la *Syrie*, et *Belbeis*, point intermédiaire entre le *Caire* et *Salahieh* : sur la mer Rouge, elle occupait *Suez* et *Cosseïr* que les Anglais menaçaient. Deux frégates tentèrent, à plusieurs reprises, un débar-

quement pour s'emparer de *Cosseïr;* mais toutes ces tentatives furent vivement repoussées.

Kléber, privé de toutes nouvelles de France et des secours sur lesquels il avait compté, voyait avec calme l'orage qui se formait autour de lui. Malgré ses dispositions pacifiques et les négociations qu'il avait ouvertes pour amener un arrangement honorable, il sentit qu'il était temps de porter, du côté de la *Syrie,* toutes les forces dont il pouvait disposer, et il rappela le général Desaix de la haute Égypte.

Le grand-visir, que les revers d'*Aboukir* devaient rendre très-circonspect, était arrivé à *Gazah.* Il voulut préparer sans doute son entrée en Égypte, en attirant sur un autre point les forces de l'ennemi. Huit mille janissaires embarqués sur cinquante-trois bâtimens de toutes grandeurs, et conduits par Sidney-Smith effectuèrent un débarquement sur la côte de *Damiette* à la tour du *Bougase,* dont ils s'emparèrent le 29 octobre. Le général Verdier, qui n'avait que 1,000

hommes sous ses ordres, marcha à leur rencontre, les attaqua avec impétuosité, leur tua 2,000 hommes, fit 800 prisonniers, et leur enleva 32 drapeaux, plusieurs pièces d'artillerie et leurs approvisionnemens.

Si ce nouveau succès n'améliorait pas beaucoup la position de l'armée, il devait du moins influer sur les dispositions du grand-visir, et rendre plus faciles les moyens de rapprochement. En effet, ce fut après cette affaire que Sidney-Smith entra en correspondance avec Kléber, et lui fit connaître, en réponse à l'ouverture faite le 17 août au grand-visir par Bonaparte, que ces négociations ne pourraient avoir lieu sans le concert de l'Angleterre et de la Russie, liées entre elles et avec la sublime Porte par le traité du 5 janvier 1799.

Kléber s'empressa de répondre qu'il était disposé à traiter avec les plénipotentiaires réunis des trois puissances coalisées, et qu'il désignait, pour ceux de l'armée française, le général Desaix et M. Poussielgue, administrateur général des finances. Ils se ren-

dirent à bord du Tigre que montait le commodore Sidney-Smith.

Cependant, Kléber voulant soutenir par des dispositions imposantes ces ouvertures de paix, fit marcher son armée sur *Salahieh*.

Les négociations étant arrêtées par la lenteur des relations avec le grand-visir, les plénipotentiaires se rendirent à son camp. C'est là que fut signée la convention d'*El-Arisch*, d'après laquelle l'armée française s'engageait à évacuer l'Égypte dans un temps prescrit. Cette pièce est assez connue.

Kléber, satisfait d'avoir obtenu des conditions honorables pour l'armée, quoiqu'elles ne fussent pas telles que sa politique l'eût désiré, ne songea plus qu'à exécuter fidèlement le traité qu'il venait de ratifier. Ses troupes évacuèrent successivement *Katieh*, *Salahieh*, et même *Belbeis*, qui n'est qu'à deux journées et demie du *Caire*.

C'est au moment où l'armée allait évacuer le *Caire* et repasser le *Nil* que Kléber

vit arriver le secrétaire du commodore Sidney-Smith, porteur d'une lettre écrite de *Chypre* et datée du 22 février. Smith s'empressait de le prévenir que le commandant en chef des forces anglaises dans la Méditerranée avait reçu des ordres positifs de ne point consentir à l'exécution du traité d'*El-Arisch*.

Toute l'Europe a retenti des justes plaintes, non pas seulement des Français, mais encore de tous les hommes généreux, de tous les amis de l'humanité à la tête desquels se rangea le loyal commodore, contre ce premier et funeste exemple de la violation de la foi promise entre les nations civilisées.

Kléber indigné se contenta de mettre à l'ordre de l'armée la lettre que lui avait écrite l'amiral Keith, et il terminait par ces mots :

« Soldats ! on ne répond à de telles inso-
» lences que par la victoire ! préparez-vous
» à combattre ! »

Plein de confiance en ses troupes animées d'un même sentiment, il voulut ce-

pendant faire encore quelque effort auprès de Yousef-Pacha. Il lui fit donc savoir qu'il eût à se retirer, parce qu'il était impossible que les deux armées, dont les avant-postes se touchaient presque, restassent long-temps dans la même position ; mais les Turcs, qui avaient déjà des intelligences dans la basse Égypte, et dont les nombreux émissaires excitaient les habitans du *Caire* à la révolte, crurent l'armée française perdue sans ressource. Leur nombre était si considérable, que le grand-visir, sans trop de présomption, put supposer qu'il lui serait facile d'exterminer une poignée de Français.

Kléber, n'ayant pu éclairer Yousef sur ses véritables intérêts, se détermina à combattre, et ce fut devant les ruines d'*Héliopolis* qu'il conquit une troisième fois l'Égypte.

L'armée rangée dans les plaines de la *Coubée*, aux portes du *Caire*, s'avança dans le silence de la nuit.

Les deux divisions d'infanterie étaient formées en quatre bataillons carrés, chacun

d'une brigade. L'artillerie légère était placée dans les intervalles des bataillons. La réserve avec le parc suivaient de près.

C'est dans cet ordre que Kléber, à la tête de 10,000 hommes environ, marchait à l'attaque des Ottomans forts de près de 80,000 hommes. Mourad-Bey avait amené tous ses Mamelucks, et, comme une neutralité armée, faisant cette fois des vœux pour les infidèles, dont il préférait la domination à celle de ses vieux et irréconciliables ennemis, il attendit la décision de la bataille sans y prendre part.

L'affaire fut promptement décidée. Les Français s'élancèrent avec une ardeur égale au danger, car c'était bien là qu'il fallait *vaincre ou mourir*. Pendant qu'ils renversaient devant eux tout ce qui s'opposait à leur marche, une immense cavalerie, composée d'Osmanlis et des Mamelucks d'Ibrahim-Bey, sans trop s'inquiéter de ce qui se passait, se jeta sur les derrières de l'armée française, et faisant un détour dans les terres vint s'emparer du *Caire*.

L'avant-garde de l'armée turque s'était retranchée au village de *Matarieh* que Nassif-Pacha défendait avec une élite de cinq à six mille janissaires. Ceux-ci, au moment où les Français, les rangs serrés et au pas de charge, s'approchaient du village, sortirent avec fureur de leurs retranchemens, vinrent braver et trouver la mort sous le feu et les baïonnettes; tout le reste de cette nombreuse avant-garde fut chassé de ses positions, et le visir, étonné d'un désordre si subit et qui lui présageait une déroute complète, demanda à parlementer. Kléber lui envoya le général Baudot son aide de camp; mais celui-ci, maltraité, attaché à la queue d'un cheval, et conduit au grand-visir, se trouva dans un tel embarras, qu'il lui fut impossible d'entamer la moindre négociation. Kléber, poursuivant ses succès avec acharnement, força le grand-visir à prendre la fuite. Yousef-pacha ne put parvenir une seule fois à rallier ses troupes éparses et dans une confusion inexprimable. Nassif-pacha, instruit du mouvement d'Ibrahim-bey sur

le *Caire*, et voyant le grand-visir dans une position désespérée, prit également le parti de se jeter dans cette ville.

Les deux mille hommes, restés à la garde des forts et du quartier-général, sous les ordres des généraux Verdier et Zayoucheck, crurent, en voyant arriver ces masses tumultueuses, que l'armée française était détruite. Ces faibles garnisons, au milieu d'une insurrection générale et de ce déluge de barbares, ne pouvant préserver plus long-temps le quartier des négocians européens de leur férocité, se renfermèrent dans la citadelle, dans le fort *Camin* et les autres ouvrages : ils s'y maintinrent avec vigueur, défendant les approches par un feu soutenu, jusqu'à l'arrivée des secours que le général Kléber, averti par la canonnade, se hâta de diriger successivement sur le *Caire*, à mesure qu'il dispersait devant lui les dernières masses des Ottomans.

C'est surtout au sein des cités, livrées par le sort des combats à toutes les fureurs de la guerre; c'est au milieu de ces longues scènes

de carnage et de destruction que les grands exemples de résolution et du mépris des dangers si multipliés et si pressans, semblent être les plus remarquables. Des sénateurs de *Sagonte* se précipitant dans les flammes auxquelles ils venaient de livrer leurs richesses, pour ne point se livrer avec elles à Annibal; Mahoni, défendant avec quelques Irlandais, dans la ville de *Crémone* déjà surprise, la porte du *Pô* contre tous les efforts du prince Eugène, et sauvant ainsi la place et l'armée, commandent également notre admiration. L'insurrection du *Caire* offre aussi des traits de courage et de dévouement non moins dignes de mémoire.

Un poste de huit soldats de la 13e demi-brigade, commandé par le sergent Klane, de garde chez le chef de la police, Mustapha-Aga, ne purent l'arracher aux Osmanlis de Nassif-Pacha et le virent empâler. Attaqués, entourés, ils se font jour à coups de sabre, ils attaquent à leur tour, s'emparent d'une pièce de canon, et ne l'abandonnent que pour enlever trois des leurs grièvement

blessés; ils traversent cette immense ville, toujours combattant, et parviennent jusqu'à la citadelle.

Le brave colonel Duranteau, ancien officier du régiment de Médoc, se couvrit aussi de gloire par sa belle défense de la maison qui servait de quartier-général, sur la place *Esbekieh*. Il la gardait avec deux cents hommes, lorsque, surpris par l'insurrection, il se trouva isolé des forts, assailli par une populace effrénée, et vivement attaqué par les troupes de Nassif-Pacha, qui, excitées au carnage par le massacre et le pillage du quartier des Francs, accouraient dévorer, comme une facile proie, cette poignée de grenadiers français. Duranteau les forma à découvert hors de la maison, attendit de pied ferme cette horde, l'accueillit par un feu bien nourri, et fondant dessus à la bayonnette, il en fit une horrible exécution. La place resta déserte : il y éleva un retranchement, établit une batterie; et presque certain de la destruction de l'armée française, il combattit et contint pendant deux

jours cette armée d'assassins, jusqu'au moment où il fut secouru et délivré par l'arrivée du général Friant.

Kléber ne laissa aucun repos aux Ottomans, et ne renonça à les poursuivre que, lorsqu'au-delà de *Salahieh*, il les vit engagés dans le désert pour retourner en *Syrie*. Il revint sur-le-champ au *Caire :* tout y était dans une affreuse confusion. Kléber, cherchant toujours à épargner le sang si précieux des soldats, entama des négociations; mais les habitans les plus compromis parvinrent à les faire rompre.

Il fallut se décider à attaquer de vive force les ouvrages que l'ennemi avait élevés à la hâte. Le général en chef pensa que la prise de la ville de *Boulak*, où la révolte avait commencé, ferait une impression salutaire sur les habitans de la capitale; il la fit forcer à la bayonnette, et livrer à la fureur du soldat. Le massacre, l'incendie, le pillage furent affreux, et produisirent l'effet qu'on en attendait. Une convention qu'avait précédée une vive attaque, fit rentrer cette

ville immense sous l'autorité française, et régla le retour des Osmanlis en *Syrie*. La division Reynier fut chargée de les accompagner jusqu'à *Salahieh*.

C'est pendant ces opérations difficiles que Kléber eut une entrevue avec Mourad-Bey, et que, se trouvant dignes de leur mutuelle estime, ils se jurèrent une alliance que Mourad maintint religieusement jusqu'à sa mort.

Kléber lui confia le gouvernement de la Haute-Egypte, qu'il occupa comme tributaire, et au nom de l'armée française.

CHAPITRE IX.

*Événemens arrivés en Égypte, depuis la bataille d'*Héliopolis *jusqu'à l'entière évacuation de ce pays par les Français.*

Les Égyptiens, qui, pleins de confiance dans le succès de l'armée ottomane, s'étaient soulevés pour achever le massacre des infidèles, furent frappés de terreur en apprenant la défaite du visir; ils se hâtèrent d'offrir leur soumission, et s'humilièrent devant les vainqueurs. Malgré la forte contribution imposée aux habitans du *Caire*, à cause de leur rébellion, tout le pays resta dans une passive tranquillité. La nouvelle de l'élévation de Bonaparte et de l'établissement du nouveau gouvernement affermit momentanément la domination des Français en Égypte, remonta les ressorts et améliora l'esprit de l'armée. Le succès justifia la défection reprochée au général Bonaparte : ceux qui

l'avaient blâmé le plus hautement, semblaient être convaincus de l'urgence des motifs qui l'avaient déterminé à retourner en France; et ils oubliaient leurs souffrances, dans l'espoir que le chef du gouvernement actuel s'empresserait de leur envoyer des secours.

Kléber, après avoir affecté aux besoins les plus pressans du soldat les sommes qu'il avait imposées, ne songea plus qu'à rétablir l'ordre dans toutes les parties du service; il renforça les régimens par des recrutemens de Cophtes et de Grecs dont il forma plusieurs nouveaux bataillons : il enrôla même des esclaves amenés d'Éthiopie. Ces hommes naturellement braves se montrèrent dignes de la liberté qui leur fut accordée : leurs mœurs s'adoucirent par l'exemple des Français : ils devinrent d'excellens soldats : expérience remarquable pour les Européens, qui refusèrent si long-temps à cette race la dignité de l'espèce humaine, bien que le Créateur lui eût imprimé les mêmes traits et départi les mêmes priviléges :

Cœlumque tueri
Jussit et erectos ad sidera tollere vultus.

Dans le mois de mai, le capitan-pacha se présenta devant *Alexandrie*, pour entamer des négociations que Kléber repoussa dans l'espoir de traiter directement à *Constantinople*, et d'amener les Turcs à rester neutres jusqu'à la conclusion de la paix générale.

C'est au moment où le général Kléber commençait à recueillir les fruits d'une sage politique, au moment où l'ordre se rétablissait dans l'armée et dans l'administration, que le poignard d'un fanatique, en arrêtant le cours d'une carrière toute glorieuse, trancha du même coup les destinées de la nouvelle colonie égyptienne.

Cet horrible attentat n'est pas moins remarquable par le héros qui en fut la victime que par les circonstances qui accompagnèrent le crime et les motifs qui dirigèrent la main de l'assassin. Le grand-visir, en se retirant d'Égypte, avait, par des proclamations virulentes, excité tous les Musulmans à venger leur religion en frap-

pant le chef des infidèles. Un ancien aga des janissaires exilé conçut le projet d'obtenir son rappel en servant la haine de son maître. Il fit choix d'un jeune Syrien nommé Souleyman-el-Api, qui, dans la ville de *Jérusalem* où il était venu en pélerinage, s'était fait remarquer par son exaltation religieuse. Ce fanatique avait été élevé dans la ferme croyance que l'assassinat d'un Chrétien, l'attentat à la vie d'un infidèle, appelé par les dévots les plus fervens, *le combat sacré*, était un sûr moyen d'obtenir les faveurs du Prophète; il ne fut pas difficile de le déterminer à commettre ce crime. Sa résolution fut fortifiée par la promesse d'une somme d'argent qui devait rendre la liberté à son père détenu pour dettes. Animé par le double sentiment de la religion et de l'amour filial, il partit de Gazah le 8 mai, traversa le désert, et arriva au Caire, où il resta dans une mosquée. Après s'être préparé durant un mois entier, par des prières et des invocations, au barbare sacrifice qu'il allait consommer, il s'introduisit dans les jardins du palais

qu'occupait le général en chef; il s'y cacha dans une citerne, et saisissant le moment où ce général, accompagné de l'architecte Protain, traversait une terrasse attenante à la maison, il s'élança sur lui, le frappa d'un coup mortel, et blessa dangereusement M. Protain, qui voulut défendre son général. Souleyman, saisi et jugé par une commission militaire, fut condamné à être empalé. Sa fermeté ne se démentit point pendant ses interrogatoires et son supplice. Toutes ses réponses, pleines de calme et de naïveté, portent le caractère du fanatisme et du plus monstrueux mélange de l'atrocité du crime et de l'amour filial. Les quatre cheiks de la mosquée d'*El-Hazar*, convaincus de complicité avec le Syrien, furent condamnés à être décapités.

Ainsi périt, hors du champ de bataille, le général Kléber, vrai modèle des guerriers, auquel la nature n'avait refusé aucune des grandes qualités du général d'armée : elles étaient relevées par tous les avantages physiques, une haute stature, une belle figure,

un regard fier, doux et pénétrant. Dans la vigueur de l'âge, il avait une expérience consommée de toutes les choses de la guerre, un tact sûr, un discernement admirable; et son courage ardent ne s'égarait jamais jusqu'à la témérité. Il emporta dans la tombe les regrets de toute l'armée, ceux mêmes que le respect peut inspirer à des peuples conquis, et l'estime des ennemis. Ceux-ci honorèrent sa mémoire par de justes éloges; et quand sa dépouille mortelle fut transportée en France, le canon des Anglais et des Turcs répondit au canon des Français, aux mêmes lieux où César donna des larmes à la mémoire de Pompée.

Au moment de l'assassinat de Kléber, le général Menou se trouvait au *Caire*, où il avait été appelé : il était le plus ancien général de division; le commandement lui fut donc dévolu, toutefois provisoirement, jusqu'à ce que le premier Consul eût prononcé. Les premières dispositions du nouveau général en chef furent autant de fautes; il blâma hautement tout ce qu'avait fait son

prédécesseur, et s'appuyant sur la jalouse haine que Bonaparte avait laissé éclater contre Kléber, il caressa la chimère du dictateur, il le flatta que cette belle colonie pourrait être conservée. Entraîné lui-même par son imagination, il fit au gouvernement des rapports exagérés sur la situation de l'Égypte, et proposa comme faciles des plans dont l'exécution présentait des difficultés insurmontables. Inquiet et méfiant, il s'aliéna l'esprit de la plus grande partie des officiers de l'armée. Au lieu de traiter de la paix avec la Porte, sous la condition d'évacuer l'Égypte à la paix générale, il rejeta les propositions du capitan-pacha et du grand-visir, et refusa l'intervention du commodore Sidney-Smith.

Menou s'était persuadé que, s'étant fait Musulman, il pouvait à son gré diriger les esprits et la politique, terminer la guerre et ne faire qu'un seul peuple des Français et des Égyptiens. Il croyait que son nom seul d'*Abd'-halla* (esclave de Dieu) suffirait pour opérer ces miracles; il en voyait

l'augure dans la tranquillité apparente du pays, et sa déplorable folie ne lui permettait pas d'en apercevoir la véritable cause. Il avait suffi de la destruction de la grande armée ottomane par quelques bataillons français pour confirmer les Égyptiens dans l'opinion qu'aucune force ne pouvait les affranchir du joug de leurs vainqueurs ; Kléber était pour eux tout à la fois ce que Fernand-Cortez et Las-Casas avaient été pour les Indiens dans la conquête du Mexique ; mais il y avait ici d'autres élémens, d'autres lumières, d'autres intérêts européens.

Les nouveaux impôts firent murmurer les habitans des campagnes. Il fallut employer la force militaire pour le recouvrement de contributions qui étaient loin de couvrir les dépenses. Celles-ci s'étaient accrues de 3 à 400,000 francs par mois depuis la mort de Kléber, par l'abandon de son système d'administration.

Loin d'avoir renoncé à toute tentative sur l'Égypte, les Anglais et les Turcs faisaient de nouveaux apprêts ; l'orage grossissait et me-

naçait de fondre sur les Français endormis dans une funeste sécurité. Le fidèle Mourad-bey, mieux informé des projets et des forces de l'ennemi, ne put parvenir à éclairer le général en chef sur un danger si éminent. Les partis, que la mort de Kléber et la conduite de Menou avaient formés dans l'armée, détruisaient de jour en jour sa force morale par d'éclatantes dissensions. Tous les esprits étaient agités et en suspens dans l'attente de la décision du premier Consul : il avait à choisir entre le général Menou, vieil et brave officier, mais tout neuf au commandement, et le général Reynier, dont les talens éprouvés à l'armée du Rhin, dont il avait été chef de l'état-major, inspiraient plus de confiance. La passion dicta le choix de Bonaparte ; le secret orgueil, la vaine satisfaction de faire prédominer ce qu'il appelait son parti, l'emportèrent sur le salut de l'armée, sur l'intérêt même de sa gloire.

Menou reçut le 6 novembre la nouvelle de sa confirmation et la promesse de secours prochains ; ils furent vainement attendus

jusqu'au 3 février 1801, que deux frégates françaises arrivèrent à *Alexandrie,* et débarquèrent chacune 300 hommes avec de l'artillerie et des munitions. Elles annoncèrent l'arrivée prochaine de l'escadre de l'amiral Gantheaume, qui portait 4 à 5,000 hommes; mais cet amiral, poursuivi par les croisières anglaises, n'avait pu s'approcher de l'Égypte, et il avait été forcé de rentrer dans le port de *Toulon.* Cependant la frégate *la Régénérée* se détacha de l'escadre et parvint à gagner *Alexandrie,* où elle débarqua 200 hommes le 1er mars 1801.

Les nouvelles informations sur les préparatifs des Anglais et des Turcs, que ces frégates apportèrent au général Menou, ne l'alarmèrent point; il montra toujours la plus grande sécurité.

Le grand-visir, qui, après la défaite de son armée à *Héliopolis*, s'était retiré à *Jaffa,* où il n'avait pu rassembler que 10 à 12,000 hommes, ne pouvait seul reprendre l'offensive. Une mortalité effrayante ravageait la *Palestine :* la plus grande mésintelligence

régnait entre lui et Djezzar-pacha, qui refusa de lui donner aucun secours : il était forcé de tirer de l'Europe les subsistances que les habitans des villages lui refusaient : 10,000 hommes, qui avaient été réunis à *Alep* pour renforcer son armée, reçurent une autre destination par la rébellion de Passwan-Oglou, contre lequel ils furent dirigés ; enfin, l'impossibilité où il était de payer la solde de ses troupes occasionna une révolte qu'il ne réprima que très-difficilement.

Les Anglais, résolus de tout tenter pour expulser les Français de l'Égypte, cherchèrent à relever la confiance des Ottomans, et offrirent d'agir offensivement. Ils amenèrent dans l'île de *Rhodes* une armée transportée à grands frais, et proposèrent de tenter un débarquement dans la rade d'*Aboukyr*, tandis qu'une escadre agirait dans la mer Rouge, et que le grand-visir se porterait de nouveau sur le *Caire* par la rive droite du *Nil*.

Toutes les opérations qui avaient eu lieu jusqu'alors en Égypte devaient servir de

règle au général Menou pour assurer sa défense et diriger ses mouvemens; mais il s'écarta d'un système jusque-là justifié par des succès. La côte était presque totalement dégarnie : le général Friant n'avait que 2,000 hommes d'infanterie et 200 chevaux pour garder les postes importans d'*Alexandrie*, d'*Aboukyr* et de *Rosette* : la concentration de l'armée autour du *Caire* pouvait du moins servir à porter rapidement des forces sur le point menacé; mais il eût été préférable de former, comme Kléber en avait eu l'idée, un camp retranché dans le *Delta*.

La tranquillité dont on jouissait au *Caire* fut troublée par la nouvelle de l'apparition de la flotte anglaise, qu'un courrier du général Friant apporta au général en chef le 4 mars 1801.

Le général Menou se contenta de faire marcher le général Reynier sur *Belbeis*, le général Morand sur *Damiette*, et de diriger le général Lanusse vers *Alexandrie*, après lui avoir retiré la 88e demi-brigade, qui

formait la majeure partie de sa division.

Sept jours se passèrent sans que l'on vît de débarquement : le général Menou restait immobile et perdait un temps précieux : l'orage allait éclater.

Dans la nuit du 7 au 8 mars, les Anglais débarquèrent : à trois heures du matin, le signal fut donné : 150 chaloupes reçurent 6,000 hommes, et formèrent au point du jour une ligne de deux lieues d'étendue menaçant la côte sur divers points. A dix heures, la flottille s'avança vers le rivage sous le feu des batteries françaises ; les troupes du général Friant s'élancèrent sur les Anglais, au moment où ils touchaient la terre, et les renversèrent en se précipitant jusque dans leurs chaloupes. Après un combat très-vif, le général Friant, ne pouvant empêcher l'ennemi de s'étendre avec des forces supérieures, se retira devant *Alexandrie* : les Français firent éprouver aux Anglais une perte de 1,200 hommes.

L'armée anglaise, commandée par sir Ralph Abercrombie, qui n'était que de 17,000

hommes, reçut des renforts qui la portèrent à 23,000 hommes. Le capitan-pacha coopérait à cette expédition, mais il n'avait encore sur son escadre que 600 Albanais ou Janissaires.

Menou, revenu de son erreur, se mit en marche le 12 mars pour secourir *Alexandrie :* le général Reynier fut rappelé de *Belbeis ;* le général Rampon, qui était à *Damiette,* eut ordre de se porter a *Rahmanyeh ;* le général Belliard resta au *Caire* avec 850 hommes ; le général Donzelot, avec 600 hommes, occupait la *Haute-Égypte ;* 100 hommes formaient la garnison de chacune des places de *Bourlos*, *Lesbech*, *Belbeis*, *Salahieh* et *Suez.*

Le 13 mars, les Anglais tentèrent d'enlever *Alexandrie*, qui probablement serait tombée en leur pouvoir, si le général Lanusse ne se fût porté rapidement au secours du général Friant. Les Anglais, voyant combien peu de forces leur étaient opposées, étendirent leur position, et formèrent une double ligne de retranchemens défendus par

de fortes batteries : ils attaquèrent le fort d'*Aboukyr,* qui fut forcé de se rendre le 18 mars.

Les troupes du général Menou, réunies aux divisions Reynier et Rampon, n'arrivèrent à *Alexandrie* que le 19. Le général en chef fit aussitôt son plan d'attaque, qui, n'ayant pas apparemment été tenu secret, fut apporté au général Abercrombie; et ce fut peut-être à cette circonstance que les Anglais dûrent leurs succès dans cette journée.

L'armée anglaise, ayant pris position à environ deux lieues et à l'est d'*Alexandrie,* appuyait sa droite à la mer et sa gauche au canal. Ses flancs étaient couverts par des redoutes garnies d'artillerie et par des chaloupes canonnières; une plaine de sable la séparait de l'armée française, qui s'étendait également de la mer au canal. Le général Menou avait composé son aile gauche de la division Lanusse et d'une grande partie de la cavalerie sous les ordres du général Roise; les divisions Friant et Rampon étaient au centre; la division Reynier formait l'aile

droite; le général Destaing commandait une faible avant-garde.

Le 21 mars, à trois heures du matin, le général Menou ordonna une fausse attaque sur la gauche des Anglais, tandis que le général Lanusse, suivi du régiment des Dromadaires, marcha par le bord de la mer, pour attaquer leur droite et la tourner. Cette dernière colonne obtenait quelque avantage, quand le général Lanusse eut la cuisse emportée par un boulet parti des chaloupes canonnières. Le désordre que cet événement causa dans sa division l'obligea de rétrograder avec une perte considérable. Le général Roize chargea aussitôt pour la soutenir, mais ses braves, emportés par leur ardeur jusque dans le camp ennemi, tombèrent dans des puits que les Anglais avaient creusés et qu'ils avaient parsemés de chausses-trapes; presque tous y périrent avec leur brave général. Ce fut dans cette mêlée que le général Abercrombie, combattant corps à corps avec un Français, fut blessé mortellement.

Le général Rampon fit de vains efforts

pour opérer une diversion en attaquant le centre des Anglais. Vers les dix heures, le général en chef ordonna la retraite, et l'armée se retira en bon ordre devant *Alexandrie,* où elle prit position.

Cette affaire, dans laquelle la division Reynier ne fut presque point engagée, et contint seulement la gauche des Anglais, fut extrêmement meurtrière; les Français souffrirent beaucoup du feu des redoutes et des chaloupes de l'ennemi.

Le général Menou fit fortifier la ligne qu'il avait prise, et résolut de rester sur la défensive pour tomber sur les Anglais au moment où ils voudraient quitter leur position. Il donna au général Douzelot l'ordre d'évacuer la *Haute-Égypte,* et au général Robin, celui de se porter à *Rahmanyeh* avec 1,500 hommes.

Vers la fin de mars, le capitan-pacha débarqua 6,000 hommes près de la *Maison carrée*, dont il s'empara, et se joignit ensuite à un petit corps d'Anglais, qui s'était porté à *Edko,* pour marcher sur *Rosette*,

dont le commandant, avec quelques troupes, se retira sur *Rahmanyeh*. La garnison du fort *Saint-Julien*, composée d'invalides et de malades, capitula honorablement, le 19 avril, après avoir soutenu pendant dix jours le feu d'une artillerie nombreuse.

Le général Lagrange partit d'*Alexandrie* avec un corps de troupes, et vint prendre position à *El-Alft* pour couvrir *Rahmanyeh*, que les Anglais menaçaient. La présence de cette division en imposa à l'ennemi, qui, n'osant pas s'avancer avant d'avoir reçu des renforts d'*Aboukyr*, se fortifia à *Dairout*.

La situation de l'armée française devenait chaque jour plus difficile. Le général Hutchinson, qui avait pris le commandement en chef des troupes anglaises, après la mort du général Abercrombie, avait fait passer les eaux du lac *Mahaddieh* dans le bassin du lac *Maréotis*, en coupant la digue qui les séparait. Par l'effet de cette inondation, le général Menou, enfermé dans *Alexandrie*, se trouvait séparé du reste de l'Égypte, et devait être bientôt livré à toutes les horreurs

de la famine, si les Arabes *Oudalis* n'avaient consenti, à prix d'or, à aller chercher dans l'intérieur de l'Égypte des vivres qu'ils transportaient sur des chameaux à travers le désert. Trois armées, dont les forces réunies s'élevaient à plus de 50,000 hommes, marchaient sur le *Caire*. Les généraux Belliard et Lagrange ne pouvaient leur opposer que 7,000 combattans, encore fallait-il contenir la population du *Caire* qui menaçait de s'insurger.

Le général Hutchinson, en laissant devant *Alexandrie* des forces suffisantes pour le blocus, s'était mis à la tête de son armée, et s'était réuni à l'armée turque qui remontait le *Nil*. Il avait divisé ses troupes en trois colonnes, dont l'une se dirigea sur *Damanhour*, par l'espace qui sépare le lac *Mahaddieh* du lac d'*Edko*; une autre suivait la rive gauche du *Nil*; la troisième, composée uniquement de Turcs, sous les ordres du capitan-pacha, marchait par la rive droite : une flotille considérable suivait tous ses mouvemens. Le général Lagrange, jugeant qu'il

ne pouvait résister aux forces supérieures qui allaient l'envelopper, abandonna *Rahmanyeh* le 10 mai, et fit sa retraite sur le *Caire*.

Le général Hutchinson ne s'avança que lentement vers le *Caire*. Il voulait combiner sa marche avec celle du grand-visir, afin d'entourer le général Belliard, et de l'écraser par le déploiement simultané des masses des deux armées. Ce général ne vit d'autre moyen d'échapper au péril qui le menaçait que de marcher rapidement au visir, de le combattre et de le défaire pour venir ensuite arrêter la marche du général Hutchinson. Ce projet audacieux, mais le seul qui offrît quelque chance de succès, fut prévu par les Anglais, qui envoyèrent auprès du visir plusieurs officiers sous les ordres du major Holloway.

Sur la nouvelle que le général Belliard était sorti du *Caire* le 15 mai, avec 4,600 hommes d'infanterie, 900 cavaliers et 24 pièces de canon, Tahier-pacha, et Mahomed-pacha reçurent l'ordre de se porter avec

9,000 hommes à sa rencontre. Ces généraux, par le conseil des officiers anglais, divisèrent leurs troupes en plusieurs petits corps, et escarmouchèrent avec les Français, en se repliant et en s'éparpillant, sans vouloir engager de combat sérieux. Le général Belliard, trompé dans l'espoir d'atteindre et de renverser les Turcs, se détermina à revenir au *Caire*, que des partis de cavalerie menaçaient déjà. En s'obstinant à poursuivre les Turcs, il eût donné le temps au général Hutchinson d'arriver devant cette ville et de s'en emparer, et il se fût trouvé alors en rase campagne, au milieu de deux armées dont les forces réunies étaient presque décuples des siennes.

Les Français, rentrés dans leurs retranchemens, laissèrent le passage libre au grand-visir, qui vint établir son camp auprès du *Caire*, sans oser cependant faire la moindre tentative sur cette place.

A cette époque, un détachement de 6,000 Turcs entra dans *Damiette*, et un petit corps d'Anglais prit possession de *Lesbeh*.

Le général Hutchinson, retardé dans sa marche par la difficulté de transporter sur le *Nil*, dont les eaux étaient basses, sa grosse artillerie et ses munitions, n'arriva devant le *Caire* que le 20 juin, et s'établit sur la rive gauche du fleuve entre *Gizeh* et *Embabeh :* le visir investissait la ville par la rive droite. C'est alors que le général Belliard, dépourvu de subsistances, entouré d'une population prête à se révolter, privé des instructions du général en chef, et obligé de défendre avec 6,000 hommes une ligne de retranchement fort étendue, contre 45,000 ennemis, signa une convention qui, en garantissant l'honneur des armes, conservait de braves soldats qui eussent été sacrifiés sans utilité pour une cause déjà perdue.

En vertu de cette convention, qui était établie sur les mêmes bases que celles d'*El-Arisch*, le corps d'armée du général Belliard s'embarqua à *Aboukyr* pour retourner en France le 9 août 1801.

La convention du *Caire* était à peine signée, qu'un corps d'armée venu de l'Inde,

sous les ordres du brigadier-général Baird, et du colonel Murray, arriva sur les bords du *Nil.* Ce corps, composé de 5,000 Anglais et de 2,000 Cipayes, avait débarqué à *Cosseir* vers le 15 avril; mais la peste qui s'y était répandue avait ralenti sa marche, et lui avait fait éprouver de grandes pertes. Après avoir séjourné pendant quelques semaines au *Grand-Caire*, pour se reposer et se refaire, ces troupes furent envoyées à *Rosette,* où elles établirent un camp.

Les Anglais ne songeaient point encore à attaquer sérieusement *Alexandrie.* Ils laissaient agir un puissant auxiliaire, la disette, qui chaque jour devenait plus grande dans cette ville. Le chef de brigade Cavalier avait été pris avec son régiment de dromadaires, en allant chercher des vivres dans la province de *Bahyreh.* Le général Menou, dans cette position désespérée, montra une grande détermination; il soutenait le courage de ses compagnons par l'espoir d'être secouru prochainement par l'amiral Gantheaume, dont il ignorait la mauvaise

réussite. Il ne voulut pas donner son approbation à la convention du général Belliard, et déclara qu'il était résolu de défendre *Alexandrie* jusqu'à la dernière extrémité. Pour écarter toutes les bouches inutiles, il avait fait embarquer pour France, dès le mois de mai, les membres de l'Institut et de la Commission des arts, qui, sur le refus que leur firent les Anglais de leur livrer passage, furent contraints de rentrer dans le port d'*Alexandrie*.

Enfin, vers le milieu du mois d'août, les Anglais commencèrent leurs opérations pour la réduction d'*Alexandrie*. En investissant de plus près, et en cernant entièrement la place, ils coupèrent la communication des Arabes avec les Français, et privèrent ainsi ces derniers du peu de vivres qu'ils recevaient. Le 17 août, le major Coote, avec un corps de troupes soutenu par les frégates turques sous les ordres du capitaine Cochrane, débarqua sur la langue de terre à l'*ouest* de la ville, et mit le siége devant le fort de *Marabou*, qui, après une vigoureuse

résistance et presque réduit en cendres, fut forcé de capituler dans la nuit du 21 au 22.

L'occupation de ce point important ayant permis aux assiégeans de faire entrer leurs vaisseaux dans le port, plusieurs frégates et bricks s'avancèrent sur les frégates françaises, qui furent obligées de se retirer sous le canon du fort *Leturcq*. Dans une attaque sur toute la ligne, ordonnée le même jour par le général Hutchinson, les troupes françaises furent rejetées au pied de ce fort, que depuis quelques jours les Anglais écrasaient de bombes. Le 25 août, lorsque la nuit fut venue, ils s'avancèrent dans le plus grand silence, sur un des points que les Français n'avaient pu garnir de forces suffisantes. Après avoir surpris et enlevé les postes avancés, ils cernèrent un bataillon de la 18ᵉ demi-brigade, qui se défendit avec la dernière opiniâtreté et fut presque entièrement détruit. Le général Menou fit aussitôt marcher ses réserves, et parvint à contenir les efforts de l'ennemi, qui s'arrêta et cessa le feu.

Ce combat très-vif ne valut aux assaillans que l'occupation de quelques hauteurs peu importantes, mais il jeta le découragement dans l'armée française. Persuadés qu'une plus longue résistance devenait inutile, les généraux proposèrent au général en chef d'ouvrir des négociations avec les Anglais. Ce ne fut qu'avec peine, et après la décision d'un conseil de guerre, que le général Menou consentit à l'évacuation de l'Égypte. La convention fut signée le 2 septembre 1801. Les Anglais fournirent des bâtimens de transport pour la garnison d'*Alexandrie*, qui se composait de 8,000 soldats et de 1,300 marins.

Une difficulté survenue au sujet d'un article de la capitulation qui concernait la Commission des arts, donna aux savans qui la composaient l'occasion de montrer une noble fierté. Sur le refus du général Hutchinson, de consentir à la suppression de cet article, qui portait que les manuscrits arabes, les cartes, les dessins, les mémoires et les collections, propriété particulière de la Commission lui seraient remis, les membres de

cette Commission déclarèrent que plutôt d'y souscrire, ils jeteraient à la mer leurs manuscrits et tous les objets d'arts qu'ils avaient recueillis. Les Anglais voyant leur ferme détermination, se désistèrent de leurs prétentions, pour éviter la perte de ces richesses littéraires.

Nous ne terminerons pas le récit des événemens de la guerre d'Égypte sans faire connaître le sort de ce digne chef de mamelucks qui garda si bien la foi jurée. Mourad-bey, dont l'attachement aux Français, malgré leurs revers, fut inébranlable, allait, à l'époque où le général Belliard était menacé, se mettre en marche pour le joindre et combattre à ses côtés, lorsque la peste qui exerçait ses ravages au *Caire* l'atteignit à *Benisouef*, où il mourut le 22 avril. Les Français, justes admirateurs de son courage et de son généreux caractère, ne le regrettèrent pas moins que ses mamelucks, qui, inconsolables de sa perte, brisèrent ses armes sur sa tombe, déclarant qu'après lui aucun d'eux n'était digne de les porter.

Ainsi finit cette mémorable expédition, dont l'issue, plus favorable aux Français, aurait changé de grandes destinées, et influé sur la situation politique et commerciale des puissances de l'Europe. Quels qu'aient été les motifs qui déterminèrent Bonaparte à l'entreprendre, il se mêla de grandes vues à l'esprit aventureux qui l'entraîna toujours hors des routes ordinaires et au-delà des bornes de la raison. Ni la situation dans laquelle il laissait l'intérieur de la France, ni l'état de la marine, ne pouvaient lui permettre d'espérer les secours sans lesquels et la colonie et le fondateur devaient nécessairement périr : ils eussent été, comme au temps des croisades, tôt ou tard dévorés par le climat ou par des peuples à-demi barbares, que le fer ne pouvait soumettre, et qu'aucun lien religieux ni politique ne pouvait unir au vainqueur.

Mais frapper au cœur le commerce de l'Angleterre en attirant en Égypte celui de l'Orient ; rouvrir la route des trésors de l'ancien monde; dédommager la France de

la perte de ses colonies occidentales par de nouveaux et nombreux établissemens sur les côtes d'Afrique; rendre au berceau des sciences et des arts sa première splendeur; explorer un pays si riche de grands souvenirs, aller marquer sa place entre les plus illustres conquérans; quels plus brillans prestiges séduisirent jamais les favoris de la fortune?

Le cabinet de Saint-James, en violant le traité d'*El-Arisch*, avait commis une grande faute politique, puisqu'il est vraisemblable que, si le poignard d'un fanatique ne l'eût délivré d'un ennemi aussi redoutable que l'était Kléber par ses talens et sa dernière victoire, l'expédition du général Abercrombie n'eût fait qu'affermir et prolonger la domination des Français en Égypte. Après l'entière évacuation par suite de la capitulation d'*Alexandrie* et de la convention du *Caire*, les Anglais ne laissèrent en Égypte que 5,000 hommes, qui, joints à l'armée venue de l'Inde sous les ordres du général Baird, formèrent un corps d'environ 12,000 hommes.

Quoique la Porte eût formé depuis longtemps la résolution de changer le gouvernement de l'Égypte, le grand-visir et le capitan-pacha n'avaient cessé, pendant tout le temps que dura la guerre, d'assurer les beys et les mamelucks que leur autorité serait rétablie aussitôt que les infidèles seraient détruits. Mais après le départ des Français, le capitan-pacha invita sept beys à venir à *Alexandrie* pour y conférer sur cet important objet : sous le prétexte spécieux de les accompagner pour rendre une visite au général Hutchinson, le capitan-pacha les fit entrer dans une chaloupe, dans l'intention de les faire monter sur un vaisseau de guerre qui devait les conduire prisonniers à *Constantinople*. Les beys s'apercevant du danger qu'ils couraient, et se rappelant trop tard les avis que leur avait fait parvenir le loyal général Hutchinson, saisirent leurs armes et combattirent à outrance pour éviter le sort qui les attendait. Quatre d'entre eux furent tués, et les trois autres blessés ne purent s'échapper. Dans le même temps, le

grand-visir donnait des ordres pour qu'on s'emparât, par ruse ou par violence, de tous les autres beys qu'on pourrait atteindre. Plusieurs furent assez heureux pour se sauver dans la *Haute-Égypte*.

La liberté des beys qui avaient été retenus prisonniers fut réclamée par le général Hutchinson avec tant de fermeté, que le grand-visir et le capitan-pacha n'osèrent la refuser. Ils furent contraints de relâcher ces anciens maîtres de l'Egypte, qui, maintenant humiliés, restaient sans appui. La plus grande partie de leurs mamelucks avait péri pendant la guerre contre les Français; et, pour prix de leur généreuse résistance, ils devaient s'attendre à être tous impitoyablement sacrifiés aussitôt que les Anglais quitteraient l'Égypte. Ils acceptèrent donc l'offre qui leur fut faite, ou plutôt la condition qui leur fut imposée, pour racheter leurs têtes, et se soumirent au sultan en abandonnant toutes leurs prétentions.

Ce malheureux pays ne fut pas pour cela délivré des calamités de la guerre : le grand-

visir et le capitan-pacha, d'abord rivaux, et bientôt ennemis, s'en disputèrent la domination, s'en arrachèrent les dépouilles, comme s'ils l'eussent conquis; et pendant leurs sanglantes querelles, le reste de la brave milice des mamelucks ne cessa de combattre pour secouer le joug de ses oppresseurs.

CHAPITRE X.

Diverses expéditions maritimes des Anglais.
— Blocus de Malte. *— Descente au* Ferrol.
— Entreprise sur Cadix.

Nous nous attachons, dans ces essais historiques, à mettre autant qu'il nous est possible à leur véritable place, et dans l'ordre des temps, les divers événemens de chaque campagne; mais nous rencontrons quelquefois dans l'exécution de ce plan des difficultés insurmontables, et nous sommes forcés de dévier momentanément de cette ligne chronologique. Ainsi nous avons repris les opérations de la guerre d'Égypte à une époque un peu antérieure à celle des opérations des armées françaises en Italie et en Allemagne, pendant le printemps et l'été de l'an 1800; et par les mêmes raisons, nous avons pensé qu'il valait mieux en poursuivre le récit, en anticipant de quelques mois, que de l'interrompre précisément au moment du dé-

noûment. Nous avons suivi le précepte d'Horace, qui convient aussi bien à l'historien qu'à l'auteur dramatique, *ad eventum festina.*

Nous espérons prévenir par cette courte apologie, le reproche qu'on serait en droit de nous faire, d'avoir jusqu'à présent négligé de rappeler des événemens qui, bien qu'ils n'eussent eu que des rapports indirects avec ce qui se passait sur le continent à-peu-près aux mêmes époques, n'en doivent pas moins entrer dans la composition du tableau général. Tels furent le long blocus et la reddition de l'île de *Malte* par les Anglais; leur descente au *Ferrol*, et quelques autres expéditions maritimes.

Bonaparte n'avait retiré de la conquête de l'île de *Malte* aucun des avantages qu'il s'en était promis. Ce brillant début de la guerre d'Orient, qui frappa d'étonnement toutes les puissances maritimes, fut pour l'Angleterre un nouveau motif d'augmenter ses forces navales dans la Méditerranée; d'y poursuivre jusqu'à leur entière destruction les faibles

restes de la marine française encore redoutable dans ces parages, et de s'emparer de cette clef des mers et du commerce du Levant.

Si le général républicain n'avait osé traiter l'ordre de *Malte* en souverain, et selon le droit des gens et les lois de la guerre; si les principes, et sans doute les instructions de son gouvernement ne lui avaient pas permis de le laisser subsister, et de suivre les conseils d'une sage politique, il pouvait du moins prévoir que ce point intermédiaire ne pourrait être conservé en présence des escadres anglaises, et que privée des secours d'Europe, cette nouvelle possession tomberait tôt ou tard au pouvoir des maîtres de la mer. Pressé d'atteindre les rivages du *Nil*, et craignant d'y être devancé par les Anglais, Bonaparte, après avoir détruit l'ordre et le gouvernement de *Malte*, dispersé les chevaliers, bouleversé les institutions, ne put laisser qu'une garnison de 4,000 hommes dans cette île célèbre par tant de glorieux souvenirs, et désormais effacée du rang des puis-

sances et précipitée dans le même gouffre où périt la superbe *Venise*.

Le général Vaubois chargé de ce commandement, ne pouvait avec cette faible garnison que défendre la place ; et si les habitans de l'île se joignaient aux assiégeans, les Français n'avaient plus qu'à se renfermer dans le fort *Lavalette*. Il fallait renoncer à contenir une population de 100,000 âmes, et désespérer de vaincre la répugnance des Maltais à passer sous la domination française.

La noblesse et le clergé qui voyaient leur ruine certaine, la perte de leurs droits et de leurs priviléges, la honte et la misère dans l'établissement du gouvernement républicain, fomentèrent la sédition, et fournirent des chefs fort habiles, du moins à tramer des complots. Le premier qui éclata peu de temps après la nouvelle de la défaite de l'escadre française, échoua faute d'ensemble, mais il donna le signal de l'insurrection ; elle fut générale. Menacés par-tout où ils n'avaient pas de postes retranchés, les Français furent obligés de se resserrer autour de la place.

Les contre-amiraux Villeneuve et Decrès, ramenant deux vaisseaux et trois frégates, tristes débris du désastre d'*Aboukyr* venaient d'entrer dans le port de *Malte*, lorsqu'une escadre portugaise, commandée par le marquis de Nizza, se présenta pour en former le blocus. Le général Vaubois déclara en état de siége la place aussi mal approvisionnée en subsistances qu'en munitions de guerre, tandis que le gouvernement Napolitain qui avait fermé ses ports aux Français, faisait passer continuellement de la côte de *Sicile*, aux insurgés, des armes, des munitions et des vivres. Ceux-ci avaient établi leur quartier-général à la *Cité Vieille*, où ils avaient arboré le drapeau napolitain.

L'escadre anglaise ne tarda pas à se joindre à la division du marquis de Nizza, et deux frégates napolitaines vinrent aussi prendre poste dans la ligne de blocus. Le général Vaubois craignant de compromettre la place, s'il s'étendait trop pour défendre les dehors, fit rentrer dans les murs toutes les troupes de sa garnison : il n'avait guère plus de 2,200

hommes en état de combattre. Il prit quelques mesures de sûreté intérieure et renvoya d'abord les mendians, et successivement toutes les bouches inutiles. Depuis le commencement du blocus, jusqu'au 16 novembre 1798, plus de 10,000 habitans sortirent de la ville.

L'amiral Nelson et le marquis de Nizza avaient déjà plusieurs fois, et vainement sommé le général Vaubois de leur rendre la place. Ce dernier fut à cette époque tout près d'être surpris, malgré son active vigilance; les habitans de la ville étaient parvenus à se concerter avec les insurgés : les premiers devaient surprendre un poste français sur le rempart du fort *Manuel*, faciliter l'escalade à ceux du dehors, et tous ensemble égorger la garnison. Ce complot, quoique découvert, et dénoncé par un Grec, fut sur le point d'être exécuté le 19 janvier 1799, et le succès de ces nouvelles Vêpres Siciliennes ne fut prévenu que par un hasard. Le Grec n'ayant pu indiquer le lieu du rassemblement, on redoublait de précautions, on

multipliait les rondes et les patrouilles. Vers neuf heures du soir, un officier qui n'avait avec lui que sept ou huit soldats, rentrant au fort *Manuel*, aperçut au pied du rempart, au près de la porte de *Marsamucet*, un groupe assez nombreux de gens armés; il y courut et se vit tout à coup entouré : mais sans balancer un seul instant, il les chargea si vivement, qu'il les mit en fuite et fit dix prisonniers.

Dans ce moment une salve d'artillerie que le général Vaubois avait ordonnée, en réjouissance de l'arrivée d'un bâtiment gênois qui apportait quelques approvisionnemens, et des nouvelles de France, ayant fait croire aux insurgés du dehors que les conjurés se rendaient maîtres de la ville, et leur donnaient le signal convenu, ceux-là s'avancèrent en masse et à découvert jusqu'au pied des remparts, et furent écrasés par un feu de canon à mitraille, et par la mousqueterie à bout portant. Les Maltais furent consternés; la garnison ranimée par ce succès, fut encore encouragée par l'arrivée de la frégate *la Bou-*

deuse, partie de France, et d'une goëlette venant d'*Ancône*, qui ravitaillèrent la place.

Peu de temps après, le 16 février, ces mêmes insurgés, excités de nouveau, et soutenus par des détachemens anglais et napolitains, entreprirent d'attaquer du côté de la mer; ils s'approchèrent avec des barques très-audacieusement, et tentèrent d'escalader le mur d'enceinte du côté de *Bourmola :* ils furent repoussés et renversés dans la mer où la plupart se noyèrent.

Après chaque tentative infructueuse, les amiraux renouvelaient leurs sommations avec aussi peu de succès.

Bientôt les grandes chaleurs, et l'usage des viandes salées multiplièrent les maladies. La garnison ne perdait pas moins de 120 hommes par mois, et se trouva réduite d'un quart au commencement de juillet. Les hôpitaux étaient remplis de soldats, et les médicamens manquaient.

Rien n'ébranlait la fermeté de Vaubois, on essaya de le séduire. Le marquis de Nizza lui fit demander une entrevue; le général

français consentit à le recevoir au fort *Manuel* le 5 septembre ; mais quand l'amiral Portugais s'y présenta, les soldats de la garnison poussèrent de tels cris de guerre, qu'il fut impossible de les faire cesser. Le parlementaire obligé de se retirer sans avoir pu s'expliquer, emporta l'entière conviction que la place ne serait rendue qu'à la dernière extrémité.

L'hiver arrêta la mortalité, et quoique les approvisionnemens s'épuisassent, la garnison espérant d'être bientôt secourue, supportait patiemment toutes les privations.

La constance de ces braves soldats fut mise à une terrible épreuve par la nouvelle de la prise des secours si impatiemment attendus. Le contre-amiral Pérée, parti de *Toulon* avec une escadre composée du vaisseau de guerre *le Généreux* de 74 canons, et de plusieurs bâtimens de transport, portant 3,000 hommes, et une quantité considérable de munitions de guerre et de bouche, était parvenu heureusement jusques à la hauteur de *Malte* le 18 février 1800, lorsque rencontrant la

frégate *le Succès*, de la division anglaise qui formait le blocus, il manœuvra pour la capturer. Un cutter qui accompagnait la frégate, s'échappa et prévint l'amiral Nelson qui croisait au vent de l'île. L'amiral anglais montait *le Foudroyant*, l'un des plus beaux vaisseaux de l'ancienne marine royale de France : il se rapprocha et laissa arriver sur la petite escadre avec des forces supérieures. Le combat s'engagea au milieu du canal à la vue de *Malte*. Le contre-amiral Pérée se défendit avec le plus grand courage, et fut blessé mortellement. L'heureux et vaillant Nelson parvint à s'emparer *du Généreux* qui lui avait échappé à *Aboukyr;* un bâtiment de transport tomba dans l'escadre de l'amiral Keith, et de toute cette division française, trois corvettes seulement revinrent en France.

Après ce désastre, le général Vaubois prit la résolution de faire partir un vaisseau pour annoncer à son gouvernement que la place ne pouvait tenir au-delà du mois de juin. Le contre-amiral Decrès, montant *le Guil-*

laume-Tell, hasarda de traverser la croisière du blocus; il n'y put réussir, et son vaisseau, le dernier qui restât de la flotte d'*Aboukyr*, eut le même sort que tous les autres. Les Anglais s'empressèrent de faire connaître à la garnison ce nouveau revers.

Le général Vaubois ne cessait, pour ménager ses faibles ressources, de faire sortir les habitans que l'approche de la famine effrayait le plus. La population, dans les premiers jours de juin, était réduite à 9,000 âmes. Il ordonna que 2,700 habitans fussent encore mis hors des postes. Le général anglais Graham, pour hâter la reddition de la place, défendit à ses avant-postes de les laisser passer. Ils implorèrent vainement l'intercession de leurs concitoyens les habitans des campagnes : les Anglais inflexibles ne purent les forcer à rétrograder vers la place qu'en faisant feu sur eux. Ces malheureux passèrent presque deux jours dans cette affreuse situation, envisageant une mort certaine de quelque côté qu'ils voulussent marcher, plus certaine par la faim, s'ils restaient immo-

biles entre les lignes. Enfin le commandant leur fit rouvrir les portes, et les soldats français partagèrent avec eux leurs faibles portions d'alimens.

En réduisant encore les rations, qui, depuis le commencement du blocus, avaient été fixées au tiers de la ration ordinaire, le général Vaubois atteignit le mois d'août. La misère fut alors à son comble. La garnison et les habitans souffraient également des approches de la famine : toutes les bêtes de somme avaient été tuées ou consommées, le bois manquait, l'eau des citernes était épuisée; il n'y avait plus de pain que jusqu'au 2 septembre. Le commandant voyant approcher le moment où il serait forcé de capituler, fit partir les frégates la *Diane* et la *Justice*, dans l'espoir qu'elles pourraient échapper à la croisière; la première fut prise; la seconde, plus heureuse, dut son salut à l'obscurité de la nuit.

Enfin, le 5 septembre, le général Vaubois, n'ayant plus de vivres, envoya un parlementaire au général anglais Pigot, pour lui

proposer une capitulation qui fut signée le même jour. La garnison sortit de la place avec les honneurs de la guerre, et fut conduite à *Marseille* sur des bâtimens anglais.

La capitulation de *Malte* fut pour la France le fruit le plus amer de la défaite de sa flotte à *Aboukyr.* Elle ne perdit pas seulement les avantages d'un beau port protégé par une forteresse inexpugnable au centre de la Méditerranée, d'un appui pour ses croisières sur le passage le plus fréquenté, d'un refuge pour sa marine militaire et marchande; mais elle dut gémir, elle devra regretter long-temps que cette funeste conquête, passant sous la domination des Anglais, ait détruit sa prépondérance, la sécurité de son commerce, et par conséquent les élémens de sa puissance maritime dans les mers du Levant.

Si les Français, maîtres de l'île de *Malte*, sans pouvoir l'être de la mer, avaient su s'attacher la population, ils s'y seraient peut-être maintenus; mais au lieu de ménager l'esprit des habitans, de les consoler de la

perte d'un gouvernement paternel, ils abusèrent du droit de la guerre, choquèrent les préjugés, renversèrent les institutions religieuses, et se rendirent odieux à ceux dont la soumission ne pouvait être sincère, et dont les secours volontaires étaient pour eux le seul moyen de conserver cette importante possession. Tel est l'aveuglement des conquérans modernes et celui de presque tous les gouvernemens, qu'ils ne voyent dans les progrès de la civilisation, que des moyens plus sûrs et plus prompts d'abuser de la force et de courber les peuples sous le joug de leurs propres institutions, sans tenir compte des résistances qui s'accroissent et se multiplient en raison de la plus grande masse des lumières. Les Romains, quoique plus perfectionnés, plus éclairés relativement aux peuples qu'ils soumettaient à leur puissance, qu'aucune nation, aucun gouvernement de l'Europe moderne, et bientôt de l'Amérique, ne peut présumer de l'être par rapport à une autre nation; les Romains, justement cités et mal imités, ne trouvaient

pas si facile de braver l'opinion, de changer les lois, les pratiques religieuses et les mœurs des vaincus. Nous n'aurons que trop d'applications à faire de cette vérité; mais nulle faute ne fut plus sévèrement punie, et n'eut de plus graves conséquences, que la conduite inconsidérée du gouvernement français, par rapport à l'île de *Malte.*

On voit que les Anglais ne s'étaient pas bornés à nourrir la guerre continentale par des subsides, et que depuis la coalition ils n'avaient cessé d'employer leurs forces navales dans la Méditerranée et sur l'Océan à opérer des diversions, pour retenir à l'ouest et au midi les renforts destinés à grossir la masse des armées françaises en Allemagne et en Italie. Après avoir fait sur *Quiberon* une tentative infructueuse, ils croisèrent sur les côtes de France et de Hollande, montrèrent des flotilles, menacèrent de débarquer sur plusieurs points, attaquèrent les bâtimens français dans les rades, et firent une espèce de petite guerre maritime extrêmement vive, mais sans effet. Le véritable objet de l'expé-

dition préparée à *Portsmouth* et *Plimouth* était la formation de l'armée de sir Ralph Abercrombie, dont nous avons rapporté les succès et la fin glorieuse en Egypte à la bataille d'*Alexandrie.*

Cette armée, qui fut rassemblée à *Minorque*, et successivement portée à 20,000 hommes de débarquement, avait été d'abord destinée à agir sur le continent, soit en Italie, pour coopérer à la réduction de *Gênes*; soit dans le midi de la France, et particulièrement au siége de *Toulon*, aussitôt que l'armée autrichienne aurait pénétré en Provence. Les lenteurs qu'éprouva son organisation, la rendirent inutile dans cette partie; le plan général était avorté, et la bataille de *Marengo* avait changé la face des affaires avant que l'armée anglaise fût en état d'être transportée sur le continent; les mêmes troupes, qui furent depuis employées à l'expédition d'Egypte, restèrent long-temps à *Minorque* dans l'inaction.

Cependant il fallait rendre utiles à la cause commune, non-seulement l'armée

d'Abercrombie, mais encore d'autres armemens préparés à grands frais dans les ports de la *Manche*. Le ministère anglais, voulant éviter de justes reproches de la nation et des alliés, se détermina à entreprendre diverses expéditions; il essaya d'abord de surprendre le *Ferrol*, pour détruire ce bel arsenal et s'emparer d'une escadre de six vaisseaux prête à mettre en mer. L'amiral sir John Warren mit à la voile avec une escadre composée de dix vaisseaux, sept frégates, sept bélandres et un grand nombre de bâtimens de transport, ayant à bord 15,000 hommes commandés par le général Pultney. L'escadre arriva devant le *Ferrol* le 25 août, et dans la soirée du même jour, un corps de troupes avec quelques pièces de canon fut jeté sur la plage de *Doninos*, et marcha pour s'emparer des hauteurs de *Brion* et de *Balon*.

Le lieutenant-général don Joachim Moreno, commandant l'escadre espagnole qui était dans le port, fit promptement mettre à terre 500 hommes qui, se portant avec

rapidité à la rencontre des Anglais, parvinrent, malgré la disproportion des forces, à retarder leur marche, et donnèrent ainsi le temps aux troupes de terre et de mer, de s'établir sur la position de *Brion*.

Le 26 au matin, les Anglais, au nombre de 8,000 hommes, attaquèrent ces hauteurs qui commandent l'entrée de la ville et du port. Les Espagnols n'avaient point de pièces de campagne; mais, soutenus par le feu des chaloupes canonnières et d'une batterie flottante construite à la hâte, ils conservèrent leur position et firent beaucoup de mal aux Anglais, malgré la supériorité de ceux-ci et leur artillerie très-bien servie.

Pendant ce temps, le général Pulteney avait dirigé une seconde colonne sur le fort *Philippe*, dont il ne put s'emparer. Étonné de trouver une résistance à laquelle il ne s'était point attendu, et ayant appris que la garnison du *Ferrol* venait d'être renforcée de deux nouveaux bataillons, et se trouvait portée à 3,000 hommes, il donna le signal

de la retraite. Les Anglais incendièrent tous les bois de construction, ruinèrent les batteries de la côte, et se rembarquèrent la nuit suivante.

Ce coup de main sur le *Ferrol* n'était que le prélude d'une expédition plus considérable : la malheureuse ville de *Cadix* était alors désolée par la nouvelle peste d'Amérique ; la fièvre jaune y causait depuis quelques mois une effrayante mortalité ; le peuple et la garnison en étaient également atteints ; l'activité du commerce, le mouvement et les travaux du port étaient suspendus, les communications interrompues. Le cabinet de Saint-James, poursuivant son plan de domination universelle par sa prépondérance maritime et le monopole du commerce, avec la même ardeur dont la fureur des conquêtes chez les Français donnait l'exemple et le prétexte, résolut de s'emparer de *Cadix*. Maîtres de cette place importante, les Anglais pouvaient en faire un second *Gibraltar*, couper l'isthme et ouvrir ou fermer à leur gré les portes de l'Océan et de la

Méditerranée; ils crurent trouver dans la calamité dont cette métropole du commerce des Deux-Indes était alors accablée, une occasion favorable d'exécuter ce grand dessein. L'espoir de s'emparer de la flotte et de détruire les arsenaux de cette place la plus importante de l'Espagne, l'emporta sur la crainte de la contagion.

La flotte de l'amiral Keith, composée de 143 voiles, ayant à bord 20,000 hommes sous les ordres du général Abercrombie, partit de *Minorque* au commencement de septembre, et arriva à *Gibraltar* le 13 du même mois. L'amiral Warren, avec son escadre et l'armée du général Pulteney, après avoir échoué à l'attaque du *Ferrol,* fit voile pour *Gibraltar* conformément à ses instructions secrètes; il se trouvait le 18 septembre à la hauteur de *Cadix,* lorsque l'amiral Bickerton, qui croisait devant ce port avec six vaisseaux de ligne, vint à sa rencontre. Il lui rendit compte des préparatifs que faisaient les Espagnols, avec d'autant plus d'activité, qu'ils avaient jusque là négligé la

défense de la côte, et n'avaient pas même soupçonné l'objet de cette réunion de forces de terre et de mer. Cependant, malgré les précautions qu'avait prises l'amiral Keith, les avis parvenus de *Minorque* et de la baie d'*Algésiras* avaient subitement répandu l'alarme dans les provinces méridionales de l'Espagne ; un corps de troupes marchait pour occuper le camp de *Saint-Roch*, un autre pour renforcer la garnison de *Cadix* : cette place ne pouvait plus être surprise ; six vaisseaux de guerre espagnols et une frégate qui mouillaient dans le port extérieur, s'étaient toués dans le *Pontal*, et couvraient par leur embossage la caraque et les chantiers.

Bickerton, qui avait suivi tous ces mouvemens, tenta vainement de retenir le général Pulteney jusqu'à ce qu'il eût informé le lord Keith et le général Abercrombie des difficultés qu'ils rencontreraient, et qu'ils jugeaient être insurmontables ; mais le général Pulteney et l'amiral Warren avaient reçu des ordres si positifs, qu'ils continuè-

rent leur route et arrivèrent à *Gibraltar* le 19 septembre.

Outre l'inconvénient de mettre à découvert le but de l'expédition, le point de réunion à *Gibraltar* était mal choisi. On ne pouvait y faire de l'eau pour une flotte si considérable et pour une armée de 25,000 hommes; il fallut envoyer soixante-dix bâtimens de transport à la baie de *Tétouan*, sur la côte d'Afrique, s'emparer de *Ceuta*, qui fut rendu à la première sommation, débarquer et rembarquer les troupes, lutter contre les vents et les courans.

Enfin, le 6 octobre cet immense armement se présenta devant *Cadix*. Le projet du général Abercrombie était de débarquer ses troupes entre *Rota* et *San-Lucar*, et après avoir enlevé ces postes, de s'emparer du fort Sainte-Catherine, afin de faciliter le passage de la flotte au nord-ouest de la baie, et la mettre ainsi à portée de soutenir ses attaques.

Dès que le gouverneur espagnol, don Thomas de Morla, eut connaissance de la flotte et des premières dispositions des Anglais, il

écrivit à l'amiral Keith : « qu'il avait une
» trop haute opinion de l'humanité de la
» nation anglaise, pour croire qu'il voulût
» ajouter le fléau de la guerre au fléau de la
» peste, et tirer avantage de la désolation
» des habitans si dignes de pitié; qu'il attendait
» une explication pour savoir s'il devait
» porter à ces malheureux des paroles de
» consolation, ou les exciter à se défendre
» avec la colère d'une juste indignation et la
» fureur de la vengeance ».

L'amiral anglais répondit qu'il n'exigerait point la reddition de la place, pourvu qu'on lui livrât tous les bâtimens de guerre qui se trouvaient dans le port de *Cadix*, et qui, destinés à se réunir aux escadres françaises, ne pouvaient servir qu'à prolonger les troubles de l'Europe en soutenant les ennemis de son repos.

Le commandant répliqua en refusant de livrer les vaisseaux, et priant l'amiral de ne lui faire que des propositions qu'il pût accepter avec honneur, au lieu de le blesser par des suppositions outrageantes.

D'après ce refus, le signal pour le débarquement fut donné, et déjà 3,000 hommes embarqués dans des chaloupes allaient être jetés sur la plage, entre la pointe de *Regla* et *Candor*, lorsque les généraux anglais donnèrent contre-ordre. Certains que les Espagnols se défendraient avec le courage du désespoir, ne pouvant mettre à terre plus de 3,000 hommes à la fois, et l'éloignement des vaisseaux et l'état de la mer ne permettant pas de les soutenir à temps par des retours fréquens, ils renoncèrent à cette entreprise. Peut-être aussi que quelques symptômes de contagion, qui parurent sur la flotte anglaise, achevèrent-ils de déterminer la retraite de l'amiral Keith; il ramena la flotte et l'armée à la rade de *Tétouan*. Ainsi fut sauvée la malheureuse ville de *Cadix*, où, sur une population de 74,000 âmes, 28,000 habitans avaient quitté leurs foyers pour échapper à cette horrible maladie; 8,000 avaient péri, 6,000 seulement n'avaient point été attaqués.

Le brave commandant de *Cadix* préserva

son pays de grands malheurs, et conserva à son souverain la ville la plus florissante de ses vastes états, une place dont la perte, sans doute aussi irréparable que celle de *Gibraltar*, aurait changé le sort des Espagnes; et l'on peut dire aussi, que la noble fermeté de cet officier sauva l'armée et la flotte anglaise, en les forçant de s'éloigner du foyer de la contagion.

Lord Keith quitta les côtes d'Afrique et fit voile pour *Livourne*, dans le dessein d'y seconder le général Sommariva et de soutenir les Toscans et les Napolitains qu'on excitait à renouveler les hostilités. Nous ne suivrons pas plus loin les mouvemens des escadres anglaises et des corps d'armée sous leur convoi dans la Méditerranée; il ne se fit rien de remarquable depuis ces grandes entreprises manquées jusqu'au succès de celles d'*Égypte* et de *Malte*, qui furent mieux concertées, et dont nous avons, par une anticipation nécessaire, rapporté les principaux événemens avant de terminer ici cette troisième partie de nos essais.

RECUEIL
DE PIÈCES INÉDITES,

COPIÉES ET COLLATIONNÉES SUR LES ORIGINAUX.

Instruction du Ministre de la guerre au Général en chef Moreau.

Paris, le 4 germinal an 8 de la république française. (25 mars 1800.)

LES Consuls de la république ont arrêté, citoyen général, après avoir considéré la position de nos troupes en Suisse, sur le Rhin, en Italie, et la formation de l'armée de réserve à Dijon, le plan d'opérations suivant :

1°. Qu'il est nécessaire d'ouvrir la campagne au plus tard du 25 au 30 germinal (15 au 20 avril);

2°. Que l'armée actuelle du Rhin sera partagée en corps d'armée et en corps de réserve. Ce corps de réserve aux ordres du général Lecourbe sera composé du quart de l'infanterie et de l'artillerie de l'armée, et du cinquième de la cavalerie ;

3°. Du 20 au 30 germinal (10 au 20 avril), vous passerez le Rhin avec votre corps d'armée, en profitant des avantages que nous offre l'occupation de la Suisse, pour tourner la forêt Noire et rendre nuls les préparatifs que l'ennemi pourrait avoir faits pour en disputer les gorges;

4°. Le corps de réserve sera spécialement chargé de garder la Suisse. Son avant-garde de 5 à 6,000 hommes occupera le *Saint-Gothard;* elle aura six pièces de 4 sur ses affûts-traîneaux. Vous ferez préparer de simples traîneaux pour pouvoir traîner le reste de l'artillerie de votre corps de réserve.

Vous ferez réunir à *Lucerne* cent mille boisseaux d'avoine, cinq cent mille rations de biscuit, un million de cartouches.

Le premier objet de votre corps de réserve sera, pendant votre mouvement de *Souabe*, de protéger la Suisse contre les attaques que pourrait avoir faites l'ennemi, pour l'envahir par *Feldkirch*, le *Gothard* et le *Simplon*.

Il est à la connaissance du gouvernement que l'ennemi a fait des approvisionnemens considérables sur les lacs d'Italie.

5°. Le but de votre mouvement en Allemagne avec votre corps d'armée, doit être de pousser l'en-

nemi en *Bavière*, de manière à lui intercepter la communication directe avec *Milan* par le lac de *Constance* et les *Grisons* ;

6°. Dès l'instant que ce but sera rempli, et que l'on sera sûr qu'à tout événement la grande armée ennemie, même en supposant qu'elle vous obligeât à vous reployer, ne pourra reconquérir l'espace qu'elle aura perdu qu'en dix ou douze jours de temps, l'intention des Consuls est de faire garder la Suisse par les dernières divisions de l'armée de réserve, composées de troupes moins aguerries que les corps qui composeront votre réserve, et de détacher votre réserve avec l'élite de l'armée de réserve de Dijon, pour entrer en Italie par le *Saint-Gothard* et le *Simplon*, et opérer la jonction avec l'armée d'Italie dans les plaines de la Lombardie. Cette dernière opération sera confiée au général en chef de l'armée de réserve de Dijon, qui se concertera avec vous, et dont les Consuls vont faire choix.

Signé BERTHIER.

Pour copie conforme, le ministre de la guerre,

Signé CARNOT.

Lettre du lieutenant-général Lecourbe, commandant l'aile droite de l'armée du Rhin, au général en chef Berthier, commandant l'armée de réserve.

Au quartier-général à Zurich, le 2 floréal an 8 de la république. (22 avril 1800).

Conformément à vos intentions, je vous adresse quelques notes sur l'Helvétie.

Vous y verrez les troupes que j'y laisse, et mes réflexions sur les projets et les progrès de l'ennemi.

Je ne m'étends pas sur la description topographique de l'Helvétie. Je me borne à indiquer les principaux débouchés : toutes les montagnes sont praticables pendant deux ou trois mois, mais il faut cependant être entreprenant.

N'étant point chargé de faire les préparatifs du passage et de la subsistance de vos colonnes, je ne m'en occupe pas.

Mais pensez qu'il vous faut bien des choses pour faire passer par le *Saint-Gothard* une armée nombreuse. Songez qu'il vous faut de l'argent, des subsistances, des bêtes de somme, des traîneaux et des barques. Je n'ai rien ou peu de tout cela ; vous devez vous le procurer ou le demander au général Moreau.

Je ferai tout pour vous seconder.

Signé. Lecourbe.

NOTES SUR L'HELVÉTIE.

Pendant le mouvement de l'armée en Souabe, vu la position actuelle des armées belligérantes en Italie, il est nécessaire de laisser en Helvétie un corps de troupes.

Si l'on considère la situation topographique de la Suisse, les défilés par lesquels l'ennemi devrait passer pour y pénétrer, les difficultés qu'il y éprouverait pour des subsistances, et les chicanes que l'on peut lui opposer à chaque pas, chicanes qui sont telles, que, dans certaines positions, peu de troupes peuvent en arrêter beaucoup;

J'estime qu'avec 7 à 8,000 hommes on peut garder les débouchés des Alpes méridionales et la partie du *Rheinthal* qui avoisine les Grisons, jusqu'à ce que l'armée du Rhin ait débordé le lac de *Constance*, non compris ce qu'on doit laisser au camp de *Bâle* et dans le *Frickthal* pour escorter les convois.

Le Vallais.

Ce canton est difficile à garder. Les différens débouchés qui y arrivent du *Milanais*, du *Piémont*, feraient penser, au premier aspect, qu'il faut beaucoup de troupes pour conserver ce pays.

Cinq ou six bataillons suffisent pour la défense de

la vallée du *Rhône*, mais il ne faut pas les disséminer. Il faut les tenir dans la vallée, et avoir seulement des postes sur le sommet des montagnes où sont les passages.

Les principaux sont le *Griess*, le *Simplon*, ceux du *Vispac*, d'*Hérens*, de *Bagnes*, du *Saint-Bernard*. Il y en a encore beaucoup d'autres qui ne sont praticables que pendant deux ou trois mois. Si l'on peut se procurer des moyens de transport, il importe de tenir dans la vallée de *Gums*, ou *Haut-Vallais*, deux bataillons que l'on placerait aux environs de *Lax* et *Munster*. Ce corps de troupes aurait le double avantage de défendre les passages de *Griess* et d'*Erner*, et de menacer le *Gothard* et la vallée de la *Reuss*, si l'ennemi entreprenait sur ces points. J'estime que le *Gothard* doit se garder par le *Vallais*, mais il faut des troupes dans la vallée de *Gums*, qui seront toujours dans le cas de traverser le *Furca* pour venir dans la vallée d'*Urseren*.

Si l'ennemi, pendant le mouvement que feraient les troupes campées à *Munster* en se portant à *Urseren*, forçait les débouchés de *Griess*, etc., et s'emparait du *Haut-Vallais* et du *Gothard*, ainsi qu'il l'a fait l'an dernier ; il faudrait, dans ce cas, qu'un bataillon ou deux se jetassent dans la vallée de l'*Aar*,

ou celle d'*Urseren* par le *Furca*, ou encore dans le *Haut-Vallais* sur *Oberghestelen*.

Le *Grimsel* est essentiel à garder.

Si l'ennemi est maître du *Haut-Vallais*, il faut donc jeter un ou deux bataillons dans la vallée de l'*Aar*, qui auront leur poste au *Grimsel*.

Le restant des troupes du *Vallais* doit couvrir le *Simplon* et garder *Brieg* ; la position est assez bonne.

Le restant des troupes doit être placé à *Sierres*, *Leuk*, *Martinac*, au *Saint-Bernard*.

Si l'ennemi faisait des efforts sur tous les débouchés du *Vallais ;* qu'il forçât le *Simplon*, les débouchés de la *Visp*, etc., le *Saint-Bernard* même, les résultats de ces entreprises ne seraient pas aussi malheureux qu'ils peuvent le paraître au premier aspect. Dans tous les cas, les troupes qui seraient forcées à évacuer le *Vallais*, se retireraient en partie, comme je l'ai déjà dit, dans la vallée de l'*Aar*. (Si cependant d'autres troupes pouvaient se porter dans cette vallée, elles éviteraient des marches pénibles à celles du *Vallais*, qui seraient forcées de remonter jusqu'au *Grimsel*.)

Une autre partie couvrirait le passage de la *Gemmi*, et occuperait *Kandersteg* et en avant : ce passage

est difficile, et aisé à garder par les tournans et escaliers pratiqués dans les rochers.

L'autre partie, forcée d'abandonner la position de *Martinac* sur la *Dranse* et le *Saint-Bernard*, se retirerait à *Saint-Maurice*. Cette position, belle et aisée à défendre, serait le *nec plus ultrà* de l'ennemi.

Les chances de ce dernier dans l'invasion du *Vallais*, et même de la vallée de la *Reuss*, sont toutes à son désavantage ; car s'il y a un corps considérable de troupes, il y mourra de faim. Le pays ne lui offrant aucune ressource, il sera obligé de faire traverser toutes les montagnes à ses convois, soit par des bêtes de somme, soit à dos d'homme. On sent les inconvéniens de cette circonstance.

Si au contraire il ne tient dans les endroits cités plus haut que peu de troupes, le moindre renfort qui arriverait de notre part nous mettrait bientôt à même de reprendre tous ces postes ; car toutes ces montagnes, le *Saint-Bernard*, le *Gothard*, etc., n'offrent point de belles défenses : celui qui les attaque est presque toujours sûr de réussir.

C'est dans les vallées qu'il faut défendre les montagnes. Cette réflexion paraîtra peut-être surprenante à ceux qui n'ont pas fait la guerre de montagnes;

mais si au débouché d'une montagne vous avez de bonnes réserves, faites-les donner à propos au moment où l'ennemi, harassé de fatigue, vient de parcourir souvent sept à huit lieues de montée et de descente : il est presque sûr, dans ce cas, qu'il ne remontera pas, et qu'on le prendra. J'en pourrais citer bien des exemples. Voilà pour le *Vallais*.

Gothard et Vallée de la Reuss.

Tant que nous ne sommes pas maîtres des *Grisons* et de la vallée *Levantine*, il est presque impossible de se maintenir dans ces lieux, si l'ennemi veut réellement y faire des efforts, et réunir pour ses attaques plus de monde qu'il n'y en a pour les défendre. J'ai donné à cet égard une instruction au général Chabert, dont je joins ici copie. Elle renferme tout ce que l'on peut employer en cas d'attaque et de retraite; je l'ai éprouvé. 7 à 800 hommes suffisent sur ces points. Cependant il serait à propos d'avoir un bataillon de plus pour jeter d'avance dans la vallée de l'*Aar* sur *Meyringen*, *Guttannen* et *Im-Grund* : il est vrai qu'en ce moment le *Grimsel* et le *Furca* ne sont pas praticables.

Glaris ou Vallée de la Linth.

Ces points offrent aussi des débouchés venant des *Grisons*. Les principaux sont le *Linthal* par le *Pantenbruck*, qui n'est praticable que deux ou trois mois pour des piétons seulement, et la vallée d'*Engi*, dite *Kleinthal*, la même par où s'est retiré Souvarow. Cette vallée n'est point encore praticable; elle est d'ailleurs facile à garder en occupant *Schwenden*. Trois ou quatre compagnies restant à *Glaris*, suffiront pour observer cette vallée. Dans le cas cependant où les Autrichiens feraient des tentatives sur ce point, et qu'ils réussiraient à s'emparer de *Schwenden* et de *Glaris*, il faut que le commandant de ces troupes fasse prévenir, dans le premier cas, le commandant des troupes qui sont à *Altorf*, de veiller sur le *Schachenthal;* et dans le second cas, il faut qu'une partie des troupes qui étaient à *Glaris* se retire par le *Clonthal* et le *Muttenthal*, et ait soin de garder le premier de ces passages, afin de couvrir *Schweiz*. L'autre partie prendrait position à *Næfels*, en attendant quelques renforts envoyés de *Zurich*. Mon projet est de laisser un bataillon dans ce dernier lieu et à *Glaris*.

Haut et Bas-Rheinthal.

Pendant le mouvement de l'armée il est nécessaire de laisser au moins une demi-brigade dans ces lieux. Cette demi-brigade doit continuer à garder tous les postes qu'elle occupe en ce moment, depuis le mont *Kunkels* jusqu'à *Rheineck;* seulement elle devra un peu s'étendre sur sa gauche, et doubler son service pendant le mouvement que je ferai de droite à gauche.

Si l'ennemi faisait des tentatives sur le *Haut-Rheinthal,* du côté de *Mels* et *Sarganz*, soit en passant le Rhin, soit en venant de *Kunkels;* les troupes qui défendent ces points, si elles étaient forcées, devraient d'abord couvrir *Wallenstadt*, le passage du lac, et le chemin praticable pour les chevaux sur la rive gauche du lac. Ces troupes forcées à *Wallenstadt,* devront avoir soin, en se portant à *Wesen,* d'enlever avec elles toutes les embarcations, et défendre la tête du défilé.

Les autres troupes auront à couvrir les débouchés de *Wildehausen,* qui arrivent sur la *Thur,* et les montagnes du *Toggenbourg.*

Si l'ennemi venait en force dans le *Rheinthal*, qu'il effectuât plusieurs passages, et que les troupes qui seraient forcées à évacuer la vallée, vinssent

prendre de bonnes positions sur *Wildehausen* et sur les autres montagnes d'*Appenzell*, pour couvrir les passages de *Griess* et ceux de *Rheineck*, il serait alors impossible à l'ennemi de faire de grandes entreprises. Quelques renforts que l'on pourrait jeter sur *Roschach* ou sur la *Sitter*, et que l'on ferait passer promptement par les ponts du Rhin, que nous aurions le plus près du lac de *Constance*, suffiraient pour arrêter l'ennemi, voulût-il même venir avec un corps considérable.

Si les progrès de l'armée du Rhin allaient en croissant, et que nous fussions maîtres du lac de *Constance*, un corps de troupes, se portant du côté de *Lindau* et de *Brégentz*, l'aurait bientôt forcé à la retraite : alors, la demi-brigade laissée dans le *Rheinthal* pourrait passer le Rhin, et venir à *Brégentz* se joindre à la droite de l'armée du Rhin qui nécessairement doit s'y appuyer.

L'armée de réserve qui, d'ailleurs, arrive ou va arriver en Helvétie, devra envoyer une réserve à *Lucerne* et à *Zurich*.

Voilà mes idées sur la défense de l'*Helvétie* pendant les opérations de l'armée du Rhin, que je dois appuyer avec plus des deux tiers de mon corps de troupes.

Les mesures que je prends pour garder en ce moment l'*Helvétie*, où tout doit s'ébranler, devraient changer dans une autre hypothèse, c'est-à-dire, si les armées du *Rhin* et d'*Helvétie* restaient sur la défensive ; alors il n'y aurait pas assez de dix à onze bataillons pour la défendre.

Il faut laisser dans le *Vallais* cinq bataillons : un de la 9e légère, un de la 44e, trois de la 28e.

Vallée de la Reuss.

Un bataillon de la 1re légère.

Zurich, vallée de Lintz.

Deux bataillons de la 44e, dont un serait disponible pour le porter au *Rheinthal*, soit par *Saint-Gall*, soit par *Wallenstadt.*

Rheinthal.

Trois bataillons de la 102e. Si un bataillon de la 101e se portait au *Vallais*, l'autre bataillon de la 44e devrait revenir ou à *Lucerne* ou à *Zurich*. D'ailleurs l'armée de réserve, en arrivant à *Genève*, doit envoyer une réserve à *Vevay.*

Il y aurait encore quelque chose à ajouter à la présente ; mais les instructions particulières que je lais-

serai aux généraux ou commandans, seront calquées sur celle-ci. Plusieurs autres débouchés partent encore du *Vallais* sur *Berne* par l'*Oberland;* mais, en couvrant le *Gemmi*, on n'omettra pas les autres.

Signé LECOURBE.

Instruction du lieutenant-général Lecourbe, commandant l'aile droite de l'armée du Rhin, au général de brigade Chabert.

Au quartier-général à *Zurich*, le 17 germinal an 8 de la république. (7 avril 1800.)

JE vous préviens, général, que vous allez rester momentanément chargé de garder la vallée de la *Reuss* et le *Saint-Gothard.*

Vous n'aurez, jusqu'à nouvel ordre, sous votre commandement, qu'un bataillon de la 1re demi-brigade légère.

Ce bataillon pourra vous suffire jusqu'au moment où nous pourrons opérer dans cette partie.

Je vous conseille et vous invite de vous établir à *Altorf.* Vous avez trois et même quatre débouchés à garder.

Les principaux sont dans la vallée d'*Urseren*, le passage du *Gothard*, celui d'*Unter-Alp*, et celui d'*Ober-Alp.*

Pour garder ces débouchés, il faut que vous ayez quatre compagnies dans la vallée d'*Urseren*.

La connaissance que vous prendrez du pays vous indiquera la manière de le garder. Mais comme vous seriez attaqué par le *Saint-Gothard* et par *Ober-Alp*, dans le cas où l'ennemi voudrait réellement entreprendre sur vous, vous devez être très-circonspect à cet égard, de crainte que les troupes que vous avez à l'Hospice ne soient coupées.

Vous devez donc vous borner à vous garder, plutôt par des patrouilles continuelles, quand les passages sont praticables, que par des postes. Vous ne pouvez cependant vous dispenser d'en avoir sur les sommités, lorsque la saison vous le permettra.

Si vous étiez attaqué par des forces supérieures, vous devriez vous retirer derrière le trou d'*Ury* et le *Pont du Diable*, pour en disputer le passage.

Dans ce cas, il se présente un autre inconvénient. L'ennemi, maître des hauteurs de *Crispalta*, viendra vous attaquer sur *Steig* par le *Maderanesthal*. Si vous n'êtes pas sûr de pouvoir repousser ces attaques, vous devriez alors vous retirer sur *Steig*, en faisant garder les hauteurs jusqu'au pont de pierre.

Vous avez encore le *Schachenthal;* mais tant que nous aurons des troupes à *Glaris* et dans le *Linthal*,

vous n'avez rien à craindre de ce côté. Si enfin vous étiez forcé dans toute la vallée de la *Reuss*, vous devriez alors camper sur la rive gauche de la *Reuss*, au pont de *Seerdorff*. Vous auriez soin de détruire les ponts d'*Erstfeld* et d'*Altighausen*, et garderiez, si vous le pouviez, celui de *Seerdorff*.

Vous feriez évacuer sur *Seerdorff* toutes les barques qui se trouveraient à *Fluelen*.

Vous vous serviriez alors de vos chaloupes canonnières, pour croiser sur le lac et vous protéger.

Dans ce dernier cas encore, vous devriez placer quelques compagnies sur les hauteurs de *Surenneck*, pour couvrir la vallée d'*Engelberg*, tandis que le reste de vos troupes couvrirait le passage de *Bauen*, que j'ai rendu praticable, même pour les chevaux.

Vous aurez une partie de vos troupes en réserve à *Steig*.

Dès que la *Furca* sera praticable, vous communiquerez avec les troupes du *Haut-Vallais*, afin d'être instruit de ce qui se passera sur ce point.

Si le nombre de vos troupes vous permettait, dans le cas d'une forte attaque sur vous, de détacher quelques pelotons dans la vallée de l'*Aar*, soit par le *Megenthal* à *Wassen*, soit par le *Grimsel*, vous leur donneriez ordre, en cas qu'ils fussent suivis par des

forces supérieures dans la vallée de l'*Aar*, de se retirer sur le *Brunig*, afin de couvrir les débouchés de la vallée de *Sarnen*.

Toutes ces hypothèses sont pour les cas les plus malheureux, et certes, vous auriez bientôt des renforts, sans ceux qui marcheraient par le *Vallais*.

Il reste aussi des troupes à *Glaris* et à *Zurich*.

Vous veillerez à ce qui dépassera *Schwetz-Schweiss*.

Je vous invite à ne point faire part à personne des instructions que je vous donne, à continuer de faire beaucoup de préparatifs à *Lucerne* pour un rassemblement considérable de troupes, et à me tenir informé de ce que vous apprendrez.

Signé LECOURBE.

Lettre du géneral Moreau, commandant en chef l'armée du Rhin, au général Berthier, commandant en chef l'armée de réserve.

Au quartier-général à Colmar, le 4 floréal an 8 de la république. (24 avril 1800.)

J'APPRENDS avec plaisir, général, la reprise du *Mont-Cénis* par le général Thureau, que vous m'annoncez dans votre lettre du 30 germinal (20 avril).

Cette tentative des Autrichiens ne m'a jamais inquiété, et je ne la regarde que comme une diversion à des attaques plus importantes.

Les troupes que vous avez envoyées dans le *Vallais* ne sauraient y arriver trop promptement; l'*Helvétie* va se trouver abandonnée à ses propres forces, et c'est sur ce point que l'ennemi pourrait peut-être tenter une diversion, et chercher à soulever les habitans contre nous. Nous avons bien réparé quelques maux, mais non effacé tous les souvenirs.

Je désirerais que vous missiez les troupes que vous envoyez dans le *Vallais*, momentanément sous les ordres du général Moncey, ou que du moins, en cas d'attaque, il pût leur envoyer des ordres directs, puisqu'il est le premier prévenu, et qu'il est important de lier toutes les parties d'une défensive aussi étendue. Il serait bien intéressant aussi que vous vous approchassiez le plus près possible de l'*Helvétie*, pour être à même d'y marcher promptement, si l'ennemi tentait sur elle une forte diversion, et si l'armée du Rhin avait dépassé le lac de *Constance* sans avoir pu livrer bataille à l'ennemi, et par conséqnent entamer son armée.

Les Autrichiens se sont beaucoup renforcés; ils sont dans ce moment aussi nombreux que nous : en

reculant, ils recevront des renforts, comme en avançant nous devons nécessairement nous affaiblir.

Vous sentez mieux que moi toutes ces raisons, général ; l'armée de réserve en *Helvétie* peut décider, ou du moins assurer les premiers succès de celle du Rhin.

Je crois, général, qu'il est d'autant plus important de mettre les troupes que vous avez envoyées dans le *Vallais*, sous les ordres du général Moncey, que la défense du *Gothard* et de la vallée de *Reuss* tient particulièrement au débouché de la *Furca*, qui vient du *Vallais ;* et que, si l'ennemi voulait pénétrer sur le lac de *Lucerne*, ce serait par ce point qu'on devrait agir pour l'obliger à la retraite. Vous jugerez de la nécessité de renforcer cette partie par la copie ci-jointe de la lettre du général Lecourbe.

Le signal est donné, et j'espère que les ennemis de la république se repentiront d'avoir refusé la paix. Comptez sur nos efforts ; l'armée est dans les meilleures dispositions, et tout nous promet un heureux début.

Signé MOREAU.

Instruction donnée au lieutenant-général Moncey, commandant les troupes françaises en Helvétie, par le général en chef de l'armée du Rhin.

Au quartier-général à Colmar, le 4 floréal an 8 de la république. (24 avril 1800.)

Le général Moncey, lieutenant-général commandant d'*Helvétie*, est chargé d'une mission infiniment importante, et c'est avec sécurité que le général Moreau la lui confie.

Ses premiers soins doivent être d'entretenir la meilleure intelligence avec le gouvernement helvétique et les diverses autorités constituées.

Il correspondra fréquemment pour cet objet avec l'ambassadeur de la république française Reinhard.

Les petits cantons, toujours un peu agités, doivent exciter le plus de surveillance.

Le général Moncey ne doit point s'inquiéter des tentatives que l'ennemi peut faire ; ou elles ne seront que de faibles diversions, et alors il sera à même de les repousser, ou l'ennemi s'y portera avec force, et alors l'armée française le fera suivre par des détachemens.

Il espère d'ailleurs assez occuper l'armée du Rhin pour qu'elle ne puisse pas diviser ses forces.

Dans tous les cas, si le général Moncey était attaqué par des forces majeures entre *Brégentz* et *Coire*, il se retirerait, autant que possible, sans se compromettre, et en instruirait et le général Moreau et le général Berthier. Celui-ci, en faisant avancer une partie de l'armée de réserve, pourra combiner des moyens de défense. Il prendra la même voie, si des mouvemens insurrectionnels se manifestaient en Suisse.

Si l'armée d'Italie veut faire une diversion à l'attaque des Français sur le Rhin, elle enverra des détachemens sur le *Gothard* et en même temps sur le *Simplon*. Ce sont ces deux positions qu'il faut particulièrement surveiller. Le général en chef croit que, vu la difficulté des débouchés et les forces qui les défendent, ces points sont hors d'insulte. S'il en arrivait cependant autrement, le général Moncey s'entendrait avec le général Watrin, commandant la réserve du *Vallais*, pour les attaquer simultanément.

L'ennemi, s'il attaque le *Gothard*, n'osera pas se hasarder dans la vallée de la *Reuss*, puisque, par la *Furca*, les troupes du *Vallais* pourraient lui couper la retraite. Dans tous les cas, en gardant d'un côté, avec soin et à tout prix, le pont d'*Altorf;* et l'empêchant

ainsi de se porter sur le lac de *Lucerne*, et de l'autre, en conservant le *Vallais*, on dérangera tous ses projets ultérieurs.

Le général Moncey prendra tous les renseignemens qu'il croira nécessaires du général Lecourbe, et entretiendra une correspondance très-active avec les généraux Moreau et Berthier, les instruisant régulièrement de tout ce qui viendra à sa connaissance des projets de l'ennemi.

Pour copie,

Signé DESSOLLES.

Lettres du Premier Consul Bonaparte au général Berthier, commandant en chef l'armée de réserve.

Paris, le 4 floréal an 8 de la république.
(24 avril 1800.)

LE ministre de la guerre vous a envoyé hier, citoyen général, la copie d'une lettre sur l'armée d'Italie.

Je n'ai point encore de nouvelles officielles, mais voici ce qui résulte de tout ce qui est venu à ma connaissance.

Le 16 germinal (6 avril), le général Mélas avait son quartier-général à *Cairo* : il avait avec lui une vingtaine de mille hommes. Il a forcé les redoutes

de *Montelesimo*, et s'est emparé de *Savone*, et le 17 (7), de *Saint-Jacques*.

La division française qui était sous *Montenotte* a fait sa retraite sur *Gênes*, après avoir renforcé la garnison de *Savone*.

Les deux divisions françaises qui étaient aux ordres de Suchet ont fait leur retraite sur la ligne de *Borghetto*.

Cependant le 17 (7), une division de 15,000 Autrichiens a attaqué la *Bochetta*; Masséna s'y est porté en personne, les a battus, et leur a fait 2,500 prisonniers.

Une lettre de *Nice*, datée du 23 (13), porte :

Que le général Suchet venait de faire 1,200 prisonniers : l'on ignore les manœuvres qu'a faites le général Masséna ; mais il paraît que le 23 (13), l'ennemi était encore maître de *Savone*.

Le jour où Masséna aura r'ouvert sa communication, nous recevrons nécessairement un courrier; et comme je n'ai point de nouvelles aujourd'hui, je suis fondé à penser que le 26 (16), les communications n'étaient pas rétablies.

Que fera donc Masséna ? S'il échoue dans l'entreprise de rétablir ses communications, il restera à *Gênes* tant qu'il aura des vivres (il en a pour

trente jours), ou il se portera rapidement sur *Acqui*, pour de là gagner les Alpes; ou il ira chercher du pain dans le *Parmesan*, ou tout autre point de l'Italie.

Dans cet état de choses, vous sentez combien il est nécessaire que l'armée de réserve donne à plein collier en Italie, indépendamment de l'armée du Rhin.

Pour cela faire, vous avez deux débouchés, le *Saint-Bernard* et le *Simplon*. Vous pourrez, dans ce cas, vous renforcer des troupes que Moreau a laissées dans le *Vallais*.

Par le *Saint-Bernard*, vous vous trouverez agir beaucoup plus près du lac de *Genève*, et dès-lors vos subsistances seront beaucoup plus assurées; mais il faut que vous vous assuriez bien de la nature des chemins depuis *Aoste* au *Pô*. Vous pourrez, dans le corps italien, avoir tous les renseignemens nécessaires.

Par le *Simplon*, vous arriveriez tout de suite dans un plus beau pays.

Rien en Italie ne pourra résister aux 40,000 hommes que vous avez; que l'armée autrichienne sorte victorieuse ou vaincue, elle ne pourra, dans aucun cas, soutenir le choc d'une armée fraîche.

Avant que votre armée soit arrivée à *Genève* et à *Villeneuve*, j'aurai des nouvelles positives de la situation de l'armée d'Italie, qui me mettront à même de vous donner des instructions plus précises.

Votre plus grand travail dans tout ceci sera d'assurer vos subsistances.

Mes guides seront à *Dijon* le 6. Vous pouvez disposer de l'artillerie comme vous voudrez, et employer à atteler les pièces les attelages destinés au double approvisionnement.

La 30e est partie depuis trois jours ; mais il y a dans cette demi-brigade beaucoup de conscrits.

La 72e, bonne et excellente demi-brigade, est partie de *Caen*, et se dirige à grandes marches sur *Dijon*. Vous pouvez regarder cette troupe comme une espèce de réserve.

Laissez à *Dijon* Vignolles, ainsi que les dépôts de chaque corps, pour réorganiser les conscrits à mesure qu'ils arrivent, et vous les faire passer.

Faites-moi connaître, par le retour de mon aide-de-camp, la situation de votre armée.

Signé BONAPARTE.

P. S. Il serait peut-être essentiel, par mesure de précaution, que vous envoyassiez un officier ou

commissaire des guerres à *Chambéry*, afin de préparer dans cette place la manutention et des approvisionnemens pour pouvoir nourrir votre armée, si, lorsqu'elle sera à *Genève*, les événemens de l'armée d'Italie obligeaient à la faire filer par le *Mont-Cénis*.

Signé BONAPARTE.

Paris, le 5 floréal an 8 de la république.
(25 avril 1800.)

JE reçois, citoyen général, votre lettre du 3 floréal (23 avril). Vous devez avoir reçu par Murat 1,500,000 francs.

Vous trouverez ci-joint ce que j'ai accordé à l'armée de réserve dans les deux derniers conseils d'administration. Je vais tenir la main à ce qu'on vous envoie sur le champ ce qui ne vous serait pas encore parvenu.

Écrivez à Lambert et à Bonnold qu'ils activent autant que possible toutes les fournitures, et que l'argent ne manquera pas.

A l'heure qu'il est, six pièces d'artillerie de la garde, avec 500 chevaux d'artillerie, doivent être arrivés.

Je reçois en ce moment une dépêche télégraphique, qui m'annonce que, depuis ce matin, la canonnade est très-forte sur le Rhin; ainsi Moreau est en pleine campagne.

Je désire bien avoir un état de situation de votre armée, et de la manière dont vous l'avez organisée.

Aujourd'hui, demain et après-demain partiront successivement 600 chevaux avec des munitions qui vous sont nécessaires pour votre armée.

Par un état que me remet Andréossi, il paraît que tout est en mouvement.

Employez une partie des mulets qui existent à *Bourg* pour le service de votre artillerie.

Les nouvelles de *Nice*, de l'armée d'Italie, sont du 23 (13).

Faites-moi passer par des courriers extraordinaires toutes les lettres, même particulières, que l'on recevrait à *Dijon* sur cette armée.

Tout va parfaitement ici, et le jour où, soit à cause des événemens d'Italie, soit à cause de ceux du Rhin, vous penseriez ma présence nécessaire, je partirai une heure après la réception de votre lettre.

Je vois avec peine que le séjour de Dijon vous donne de la mélancolie; soyez gai (*).

Signé Bonaparte.

Le compte que vous m'avez envoyé de Lambert n'est pas clair; j'aurais désiré qu'il vous eût dit positivement la quantité de *biscuit, avoine* et *eau-de-vie* qui sera à *Genève* au 20 floréal (10 mai).

Armée de réserve.

Distribution du 23 germinal (13 *avril*).

Solde	800,000 fr.	1,200,000 fr.
Subsistances	400,000	

Du 3 floréal (23 *avril*).

Solde	500,000 fr.	1,500,000 fr.
Dépenses pour approvisionnem. extraordinaires et achat de mulets	300,000	
Organisation des attelages pour activer les transports	400,000	
Subsistances	300,000	

(*) Ces dernières lignes sont de la propre main de Bonaparte, et très-lisiblement écrites.

Paris, le 6 floréal an 8.
(26 avril 1800.)

Je reçois, citoyen général, votre lettre du 5 floréal (25 avril).

Puisque la 19e légère n'arrive que le 26 floréal (16 mai), je pense que vous feriez bien de mettre en place, dans la division Loison, la 13e légère, qui arrive le 10 floréal (30 avril). Vous mettriez la 19e légère avec la 70e et la 72e, qui pourront partir de *Dijon* à la fin de floréal.

Ainsi, voici comment je vois votre armée :

La division Loison, composée des

13e légère.		6 à 7,000 h.
58e, 60^{e}	ligne.	

La div. Chambarlhac, composée des

24e légère.		9,000 hom.
43e, 96^{e}	ligne.	

La div. Boudet, composée des

9e légère.		7 à 8,000 h.
30e, 59^{e}	ligne.	

La div. Watrin, composée des

6e légère.
22e
40e } ligne. } 6 à 7,000 h.

Les quatre divisions disponibles et prêtes à marcher au 10 floréal (30 avril).

La 5e division du général Chabran, composée de neuf bataillons des quinze de l'armée d'Orient, que vous formerez en brigades comme je l'avais projeté. Cela vous formerait une division de 6,000 hommes, qui pourrait marcher après les quatre premières divisions.

La 6e division, qui pourrait partir de Dijon du 25 au 30 floréal (15 au 20 mai), serait composée des

19e légère.
70e
72e } ligne. } 6 à 7,000 h.

La 7e division serait composée de la 17e légère, et des 6 bataillons restant des 15 de l'armée d'Orient.

Et enfin vos 4,000 Italiens, en laissant un dépôt qui puisse former les 3 ou 4,000 Italiens qui sont encore dans les différentes parties de la France, et qui se rendront à *Dijon*, lorsque le mouvement sera démasqué.

Ainsi il me semble que le 15 floréal (5 mai),

vous pourrez avoir à *Genève*, prêtes à se porter partout où il sera nécessaire :

1°. Les 4 premières divisions.	28 à 30,000	40,000 h.
2°. La 5e division Chabran..	5 à 6,000	
3°. Quelques jours après, les Italiens.............	4,000	

Au 30 floréal (20 mai) vous pourriez avoir à Genève :

La 6e division.................. 6 à 7,000 h.

Et vers le 15 prairial (4 juin), la 7e division...................... 6,000 h.

Le général Turreau pourrait vous seconder avec...................... 3,000 h.

Les troupes de l'armée du Rhin qui sont dans le *Vallais*.......... 5,000 h.

Ainsi vous pouvez être arrivé à *Aoste* et à *Suze* du 20 au 30 floréal (10 au 20 mai) avec 44,000 hommes d'infanterie, et vous seriez suivi à dix jours de distance par une division complète de 8,000 hommes, et à vingt jours, de six autres mille hommes, indépendamment du détachement de l'armée du Rhin, proportionné aux circonstances où elle se trouvera, et qui pourra aller depuis 30 jusqu'à 10,000 hommes, selon les événemens. Mais je vous vois

assuré, appartenant à vous, de 50 à 60,000 hommes d'infanterie.

Quant à la cavalerie, vous avez :

Les 11e, 12e	de hussards....	800	4,000 hommes.
2e, 7e, 15e, 21e	de chasseurs...	1,500	
8e, 9e	de dragons.....	800	
2e, 3e, 20e	de cavalerie...	1,000	

C'est une cavalerie suffisante pour vos dix ou quinze premiers jours d'opérations.

Les 11e de hussards,
15e de chasseurs,
9e de dragons,
3e de cavalerie,

vont faire partir au commencement de la décade, à eux quatre, un millier d'hommes qui vous arriveront à temps.

Le 1er de hussards,

Les 1er }
5e } de cavalerie,

5e de dragons,

partiront dans le courant du mois; ils auront avec eux six pièces d'artillerie légère, et feront à eux quatre 1,000 hommes bien montés et bien harnachés.

Ainsi vous vous trouverez avoir de suite 4,000 hommes, et 3,000 hommes qui seront à vous à temps.

Ne mettez avec les divisions que des chasseurs et des hussards, et tenez tous vos dragons réunis.

J'ai fait donner l'ordre

aux 19e }
70e } demi-brigades,
72e }

et au 20e de cavalerie de brûler les étapes.

Résumé.

Infanterie disponible tout de suite.	44,000	hom. 50,000
Cavalerie	4,000	
Artillerie	2,000	

Derrière vous,

Infanterie	8,000	11,000
Cavalerie.	3,000	

7e division pour mémoire.

Total. 61,000

Voilà 60,000 hommes qui, d'après les sottises que viennent de faire les Autrichiens en s'enfournant dans la rivière de Gênes, vous mettent à même d'agir sans avoir besoin de personne.

Quant à l'artillerie, vous avez quarante-huit bouches à feu; cela fait huit bouches à feu pour chacune de vos cinq premières divisions, et un petit parc.

Diminuez le nombre de vos obusiers, et augmentez le nombre de vos pièces de quatre, puisque vous en avez à *Auxonne;* cela vous sera d'un très-bon service, et beaucoup plus facile pour le transport.

La colonne du général Turreau pourra amener cinq ou six pièces de *Briançon.*

On aura le temps de préparer à *Auxonne* les pièces nécessaires pour votre sixième division.

600 chevaux sont partis hier, partent aujourd'hui et demain de *Versailles.*

Les six pièces de la garde sont très-bien attelées. Vous pouvez les laisser à la cavalerie, et disposer de son double approvisionnement pour les autres divisions.

Quant aux cartouches, *Briançon* pourra vous en fournir. Faites filer sur *Genève* toutes celles qui se trouvent à *Grenoble* et à *Besançon.* Faites établir un atelier à *Genève :* en se donnant un peu de mouve-

ment et avec un peu d'argent, on doit trouver dans une ville comme *Genève*, du plomb pour un million de cartouches.

Laissez tous les dépôts à *Dijon* et sur la *Saône*, afin que les conscrits, à mesure qu'ils arrivent, aient une première formation, et de là puissent alimenter l'armée.

Laissez les cadres des six bataillons de l'armée de réserve; ils seront complettés par les conscrits qui arriveront, afin que, dans le courant de prairial, la 17ᵉ légère et les deux demi-brigades formées de ces six bataillons, puissent vous former une 7ᵉ division. Je me trouverai à *Genève*, où je ferai toutes les substitutions de troupes selon les événemens qui auront lieu à l'armée du Rhin, en laissant la division Chabran sur la défensive dans la Suisse, et faisant marcher des demi-brigades mieux organisées.

Les divisions sont assez fortes à trois demi-brigades; il faut que vous ayez dans la main au moins cinq ou six divisions;

Deux pièces de quatre,

Trois pièces de huit,

Un obusier,

Me paraissent à la rigueur pouvoir former l'artillerie d'une division, et si vous n'avez pas assez d'at-

telage dans une division, mettez trois pièces de quatre et deux de huit.

Que le général Marmont envoie un officier supérieur à *Briançon* et à *Grenoble* pour faire filer tout ce qui est possible. Que ces officiers soient munis d'un ordre de vous, en mettant la responsabilité sur les officiers d'artilllerie et sur les commandans des cantonnemens. Il est nécessaire que le général Marmont ait l'état des cartouches et approvisionnemens d'artillerie qui se trouvent à *Briançon* et dans les places du Dauphiné.

Je fais demain partir 200 hommes de ma garde.

Envoyez le général Marescot au *Saint-Bernard*, afin qu'il soit de retour à *Genève* le 15 floréal (5 mai) avec des croquis exacts de la route. S'il a des pionniers, qu'il les mène avec lui.

J'espère être le 10 *ou le* 11 *à Dijon, si rien ne s'y oppose.* (*)

Signé BONAPARTE.

Paris, le 7 floréal an 8.
(27 avril 1800.)

VOTRE aide de camp arrive à l'instant, citoyen général. Je désire que vous réunissiez toute l'armée à

(*) Ces dernières lignes sont de la main de Bonaparte.

Genève, et que vous donniez des ordres pour que l'on transporte à *Villeneuve*, par le lac, du biscuit, du blé et de l'eau-de-vie.

Sur les 2,000,000 francs que vous a remis le général Murat, vous verrez qu'il y a 300,000 francs pour Lambert. Faites-les lui passer sur le champ.

Il est parti hier 200 chevaux avec un convoi pour *Dijon*. J'ai envoyé des aides-de-camp à Châlons-sur-Marne, à Tours, etc., pour faire passer le plus promptement possible des cartouches à *Genève* et à *Dijon*.

Il part demain un million pour votre armée.

Il part aujourd'hui 100 millions de plomb pour *Auxonne*.

Je vais prendre des mesures pour faire partir dans la décade, et sans séjour, tous les chevaux qui se trouvent à *Versailles*.

Mon projet ne serait plus de passer par le *Gothard*; je ne regarde cette opération possible et dans les règles ordinaires de la prudence, que lorsque le général Moreau aurait obtenu un grand avantage sur l'ennemi.

D'ailleurs il est possible que ce ne soit plus à *Milan* où il faille aller, mais que nous soyons obligés de nous porter en toute diligence sur *Tortone*, pour dégager Masséna qui, s'il a été battu, se sera en-

fermé dans *Gênes* où il a pour trente jours de vivres. C'est donc par le *Saint-Bernard*, que je désire que l'on passe. Arrivé à *Aoste*, on sera à même de se porter sur le lac *Majeur* et sur *Milan*, en peu de marches et dans un pays abondant et tel qu'il nous le faut, s'il devenait inutile de se porter tout de suite sur la rivière de *Gênes*. D'ailleurs, l'opération de passer par le *Saint-Bernard* me paraît beaucoup plus proportionnée à vos moyens actuels, puisque vous n'aurez à vous nourrir que depuis *Villeneuve* à *Aoste* : pouvant transporter vos vivres par le lac à *Villeneuve*, vous n'aurez que quatre jours de *Villeneuve* à *Aoste*.

Vous voyez que, dans l'une ou l'autre de ces opérations, vous avez toujours, ou les débouchés du Dauphiné par votre flanc droit, ou les débouchés de la Suisse occupés par l'armée du *Rhin*, par votre flanc gauche. Ainsi, dans tous les cas, vous avez une ligne d'opérations assurée, et vous restez en contact avec la république.

Si vous vous portez sur *Milan*, tout ce qui sera sur le *Saint-Gothard* ou le *Simplon* vous joindra successivement.

Je partirai d'ici le 10 pour *Genève*; je passerai par *Dijon*.

Signé BONAPARTE.

P. S. Que de *Lyon*, de *Chumbéry* et de *Grenoble*, tout le biscuit, etc., etc. soit mis sans délai en marche pour *Genève.*

Paris, le 27 floréal an 8, à minuit. (27 avril 1800.).

Je vous envoie, citoyen général, par un courrier extraordinaire, deux moules à balles.

Faites établir un atelier de cartouches à *Genève.*

1°. Vous devez avoir reçu 100,000 livres de plomb, de *Lyon* à *Genève;*

2°. Il en est parti 100,000 livres depuis pour *Dijon;*

3°. Il en est parti 250,000 de *Tours;*

4°. Vous devez en trouver à *Dijon*, à *Genève*, assez pour commencer la fabrication;

5°. Il est parti hier 200 chevaux attelés et traînant des munitions de guerre; ils seront rendus le 12 (2) à *Auxonne;*

6°. Il part demain un million pour votre armée;

7°. Il part demain 4,000 fusils;

8°. Il arrive demain ici 5 millions de cartouches qui fileront sur *Auxonne;*

9°. J'ai envoyé un aide-de-camp à *Châlons-sur-Marne*, pour faire accélérer le départ des 6,000 fusils qui y sont;

10°. Trois compagnies de pontonniers vont recevoir l'ordre de partir de *Constance* pour *Genève ;*

11°. *Besançon, Grenoble* ont ordre de fournir à votre armée ;

12°. D'ici au 10 il partira 200 chevaux par jour, jusqu'à concurrence de 800, attelés de toute espèce de munitions d'artillerie ;

13°. Le 9, il partira d'ici six pièces avec un détachement de la garde.

Signé BONAPARTE.

Paris, 8 floréal an 8 (28 avril 1800.)

JE reçois, citoyen général, votre lettre du 7.

La 30e demi-brigade doit, à l'heure qu'il est, être arrivée, ainsi que la 13e légère.

Ce qui vous embarrasse sont les attelages d'artillerie et les munitions de guerre.

1°. 400 chevaux sont partis avec la division Chambarlhac;

2°. 460 chevaux sont partis avec la garde ;

3°. 200 chevaux sont partis avec les différens corps arrivés de l'ouest ;

4°. 60 chevaux sont partis avec les affûts-traîneaux ;

5°. 250 chevaux sont partis le 6 floréal, et doivent arriver le 13 ;

6°. 150 chevaux partent aujourd'hui de *Versailles ;*

7°. 400 chevaux partiront *decadi ;*

8°. 300 chevaux partiront le 11 ;

9°. 400 chevaux partiront le 11 avec le second détachement de la garde ;

10°. 420 mulets de Boniad que vous devez avoir.

3,000

Total, trois mille chevaux.

Les attelages numérotés 5, 6, 7, 8, vous portent des cartouches, des fusils et autres munitions de guerre.

Appelez auprès de vous un nommé Colombini qui est à *Vienne* en Dauphiné, entrepreneur de routes, et qui connaît parfaitement le *Grand* et le *Petit Saint-Bernard* et tous leurs débouchés.

Appelez également le citoyen Pavetti, chef des bureaux de la légion italique, qui se trouve au dépôt, qui connaît parfaitement toute cette partie,

J'attends avec impatience des nouvelles du Rhin et d'Italie.

Donnez des ordres pour qu'à mesure que les chevaux arriveront à *Auxonne*, on les fasse filer pour renforcer vos attelages, et traîner le complément d'approvisionnemens dont vous auriez besoin.

Il ne sera fait aucun changement à l'organisation de la légion italique.

Établissez à *Genève* un atelier pour les réparations d'artillerie, un atelier de bourelier pour vous faire des harnois d'artillerie dont on a toujours besoin. Prenez des mesures pour avoir en réserve à *Genève* un millier de harnois et des fers. Faites également établir à *Genève* une bonne salle d'artifice.

Je désire ne partir de *Paris* que lorsque tout sera prêt, et lorsque vous me l'aurez annoncé.

Par l'état que vous m'avez envoyé, je vois que vous n'aurez un corps respectable à *Genève* que vers le 15 du mois.

Signé BONAPARTE.

A 5 heures du soir.

P. S. Le télégraphe m'apprend à l'instant que le général Sainte-Suzanne, qui a débouché sur la *Kintzig* le 5, est toujours dans les positions de *Willstett* et *Urloffen*.

Paris, le 11 floréal an 8. (1 mai 1800.)

Vous trouverez ci-joint copie de la lettre que je reçois à l'instant de Suchet; vous y verrez, citoyen général, notre véritable situation en Italie.

Donnez l'ordre à la division Loison de se diriger par le plus court chemin sur *Lausanne* ou *Genève*.

La division Watrin doit être, à l'heure qu'il est,

arrivée à *Genève*. Faites-la filer de suite sur *Villeneuve* et *Saint-Maurice*.

La division Boudet doit être arrivée à *Genève* et *Nyon ;* faites-la également filer sur *Villeneuve*.

Faites partir de *Bourg* un détachement de 1,500 Italiens, et en général, de tout ce qui est armé et dans le cas de se battre. Dirigez-les en toute diligence sur *Genève ;* le reste attendra, pour se mettre en route, l'arrivée des armes.

Le général Chabran doit, si j'ai bonne mémoire, être à *Genève* avec 1,500 hommes de sa division; dirigez-le sur le petit *Saint-Bernard*. Avec ce corps de troupes et les 5 ou 600 hommes qu'il y trouvera, il attirera de ce côté-là l'attention de l'ennemi.

Faites partir de *Châlons* et de *Mâcon* les bataillons de l'armée d'Orient, qui sont armés et que vous comptez employer. Qu'ils se rendent, à marches forcées, sur le petit *Saint-Bernard*, où ils trouveront le général Chabran.

Je ne sais pas s'il y a des pièces de canon sur le petit *Saint-Bernard*. Ecrivez au général Boyer qui est à *Chambéry*, pour qu'il envoie sur-le-champ deux pièces sur le petit *Saint-Bernard*, qui seront aux ordres du général Chabran.

Mon calcul serait que le 17 ou 18 le général Cha-

bran pourrait être au petit *Saint-Bernard*, avec une division de 5,000 hommes. Elle se réunirait à *Aoste* avec le corps du général Victor, qui peut également se trouver ce jour sur le grand *Saint-Bernard*.

Je crois que la 28e de ligne est destinée par le général Moreau à défendre le grand *Saint-Bernard*. Vous pouvez la prendre pour faire l'avant-garde du général Watrin, puisqu'elle connaît mieux les chemins et est plus reposée.

J'imagine que toute votre armée a un mouvement sur *Genève*.

Envoyez, je vous prie, un courrier au général qui commande à *Briançon*, afin qu'il expédie un aide-de-camp à *Genève* où je serai le 15. Vous le préviendrez qu'il se tienne prêt à marcher avec toute l'artillerie et les munitions qu'on pourra atteler, et tous les hommes qu'il aura de disponibles.

J'arriverai sans faute à *Genève* le 16. J'aurai alors des nouvelles du général Moreau, et nous prendrons des mesures pour la diversion qu'il est indispensable de faire par le *Simplon*.

Mettez-vous en correspondance avec le général qui commande dans la Suisse, pour connaître l'état de ses forces.

J'estime votre présence très-nécessaire à *Genève*, spécialement pour la formation des magasins de *Villeneuve*. Il faut que les troupes puissent prendre pour six jours de biscuit; mettez en marche pour *Villeneuve* le plus de bœufs que vous pourrez.

Faites partir toute la garde des Consuls pour *Genève*. Laissez cependant 25 hommes de cavalerie à *Dijon* pour mon logement.

Signé BONAPARTE.

Paris, le 14 floréal an 8. (4 mai 1800.)

JE reçois à l'instant, citoyen général, votre courrier du 12 floréal (2 mai).

Voici les dernières nouvelles d'Italie : Masséna était le 3 au pont de *Cornigliano*; ainsi il paraissait décidément bloqué dans *Gênes*.

Il avait fait l'échange des prisonniers avec le général Mélas, mais il se trouvait en avoir 6,000 de plus que l'ennemi. Il pourrait être arrivé :

1°. Que Masséna capitulât et évacuât *Gênes*, s'entend sans être prisonnier, et vînt rejoindre son armée et prendre la ligne de *Borghetto* ou toute autre;

2°. Que Masséna fût forcé dans *Gênes*.

Dans l'un et l'autre cas, vous sentez que, du 5 au 20, voilà quinze jours de différence, et que le

général Mélas n'a besoin que de huit jours pour se porter de *Gênes* à *Aoste ;* et, s'il parvenait là avant que vous eussiez débouché seulement avec 20,000 hommes, cela lui donnerait des avantages immenses pour vous disputer l''entrée en Italie.

Ainsi tâchez que le 20, le général Chabran, vos six premières demi-brigades, leur train d'artillerie, la demi-brigade de l'armée du Rhin, qui garde le *Saint-Bernard* et le *Vallais,* un millier d'hommes de cavalerie, soient à *Aoste,* et que le reste y arrive le 22 et le 23.

Je mets en marche encore quelques escadrons de cavalerie, entre autres le 7e de dragons, qui a été échangé, et je pars demain dans la nuit. Je serai le 18 à *Genève.*

Faites connaître par un courrier, au général Moreau, la situation où est l'armée d'Italie : faites-lui sentir que quelques demi-brigades de plus ne sont rien pour lui, mais que quelques demi-brigades de moins compromettraient non-seulement l'armée de réserve d'Italie, mais encore le comté de *Nice.*

Ecrivez au général Moncey pour qu'il fasse filer sur le *Simplon* le plus de forces qu'il pourra, afin que vous ayez là 5 ou 6,000 hommes qui seraient à

portée de vous rejoindre et de vous faire une puissante diversion.

Au reste, je vous expédierai ce soir un courrier par lequel je vous ferai connaître toutes les dispositions que je vais prendre pour que l'armée du Rhin vous seconde autant que possible.

Je ne sais pas si vous avez donné l'ordre à mes bagages de partir pour *Genève* : je donne cet ordre par ce courrier, pour qu'ils soient à *Genève* le 18, où je me trouverai aussi.

Un million part demain pour *Genève*.

Signé BONAPARTE.

Paris, le 15 floréal an 8. (5 mai 1800.)

J'APPRENDS à l'instant par le télégraphe, citoyen général, que Moreau a eu à *Stokach* une affaire avec l'ennemi; qu'il a fait 7,000 prisonniers, pris neuf pièces de canon et des magasins considérables.

Le ministre de la guerre part dans une demi-heure.

Je pars à minuit : vous pouvez calculer quand je serai à *Genève*; je ne m'arrêterai que quelques heures à *Dijon*.

Tout va ici au parfait.

L'aide-de-camp de Masséna arrive : il m'assure

qu'il a des vivres pour vingt-cinq jours à partir depuis le 5 du mois de floréal (25 avril) : ainsi vous voyez qu'il faut qu'il soit dégagé dans la dernière décade du mois. Faites marcher à force.

Signé BONAPARTE.

Paris, le 15 floréal an 8. (5 mai 1800.)

JE pars, citoyen général, demain matin : j'arriverai le 17 à *Dijon*, et le 18 au soir à *Genève*.

J'espère ne m'arrêter qu'un jour à *Genève*, et me rendre de suite à *Villeneuve*.

Le ministre de la guerre part aujourd'hui pour se rendre à l'armée du Rhin, avec le projet d'arrêté et les instructions que vous trouverez ci-joints. Il sera de retour le 22 ou le 23 à *Lausanne* ou *Villeneuve*.

Le million que je vous ai annoncé par mon dernier courrier n'est parti que ce matin par la messagerie. Il arrivera à *Genève* le 25 : il faudra avoir des moyens de transport tout prêts pour faire suivre l'armée. Faites aligner un peu la solde de ces malheureux bataillons de l'armée d'Orient.

Vous trouverez ci-joint un arrêté pour le *Vallais*. Envoyez promptement un général de division, si vous en avez sous la main, pour commander au *Simplon*, prendre connaissance du local et des troupes

qui s'y trouvent. Celles qui se trouvent au *Simplon* et au *Saint-Bernard* sont très-utiles, parce qu'elles connaissent parfaitement le local ; elles pourront guider les colonnes.

Signé BONAPARTE.

Extraits des registres des délibérations des Consuls de la république.

Paris, le 15 floréal an 8. (5 mai.)

LES Consuls de la république arrêtent ce qui suit :

ART. 1er.

Le *Vallais* fera partie de l'armée de réserve.

ART. 2.

Les officiers généraux, les employés, l'artillerie et les troupes qui s'y trouvent feront également partie de l'armée de réserve.

ART. 3.

Le ministre de la guerre donnera directement les ordres par un courrier extraordinaire au général commandant en *Helvétie*, de completter sur le champ

jusqu'à 3,500 hommes les troupes destinées à garder le *Simplon.*

Le Premier Consul,

Signé BONAPARTE.

Par le Premier Consul, le secrétaire d'état,

Signé HUGUES MARET.

Paris, le 15 floréal an 8. (5 mai 1800.)

LES Consuls de la république, vu la situation critique où se trouve l'armée d'Italie, la nécessité de ne pas laisser entamer le territoire français, et de sauver les départemens du Midi menacés par terre et par mer, arrêtent ce qui suit :

ART. 1er.

Le détachement que l'armée du Rhin devait faire en conséquence de l'article de l'arrêté du en Italie, lorsqu'elle aurait poussé l'ennemi à dix journées, aura lieu sur le champ. A cet effet, une colonne de 25,000 hommes, infanterie, cavalerie, artillerie comprise, pénétrera par le *Saint-Gothard* et le *Simplon* pour agir sous les ordres du général en chef de l'armée de réserve, et conformément aux instructions particulières que donnera le ministre de la guerre.

ART. 2.

Le ministre de la guerre partira dans la journée pour se rendre au quartier-général de l'armée du Rhin, se concerter pour ce mouvement avec le général en chef, donner toutes les instructions nécessaires, et prendre tous les renseignemens sur la situation des armées.

ART. 3.

Aussitôt les ordres donnés, le ministre de la guerre se rendra à *Genève* près le premier Consul.

ART. 4.

Le présent arrêté ne sera pas imprimé.

Le Premier Consul,

Signé BONAPARTE.

Par le Premier Consul, le secrétaire d'état,

Signé HUGUES MARET.

Précis de l'itinéraire des principaux passages des Alpes en Italie, depuis le Mont-Cenis *jusqu'au* Splugen.

Premier passage par le Petit Saint-Bernard.

On ne peut absolument parvenir à la montagne du *Petit Saint-Bernard* au mois de mai, en partant de *Genève*, qu'en passant par *Annecy, Ugine, Conflans, Moutiers* et *Saint-Maurice;* l'autre route, par *Bonneville* et le *Petit Bon-Homme*, n'est praticable que pendant quinze jours du mois d'août.

Du sommet du *Petit Saint-Bernard* on peut descendre sur *Aoste* et sur *Turin;* mais ce chemin est toujours très-difficile.

Deuxième passage par le Grand Saint-Bernard.

Le passage du *Grand Saint-Bernard* est moins difficile dans la belle saison que celui du *Petit Saint-Bernard.* On y monte par *Martigny*, dès l'entrée dans le *Vallais;* on descend sur *Aoste* à *Ivrea,* en passant sous le fort de *Bard.* Ce chemin offre différentes passes ou *chiusa* très-resserrées; cependant,

par le moyen des traîneaux et d'autres précautions, on y peut passer de petites pièces d'artillerie.

Lorsqu'on est arrivé à *Ivrea*, on trouve deux grands chemins; le premier, qui va vers le *sud*, conduit directement à *Turin*; l'autre, vers le *nord-est*, conduit au lac d'*Orta* et à l'extrémité méridionale du lac *Majeur*, passant par *Massarano*, *Gattinara*, *Romagnano* et *Borgomanero*.

De *Gattinara et Massarano*, on peut suivre le chemin de *Novarre* et *Vercelli*. A *Borgomanero*, on trouve le chemin qui va à *Novarre*, à *Sesto*, à *Arone*, ainsi qu'à *Buccione*, qui est à l'extrémité méridionale du lac d'*Orta*. Toutes ces routes, depuis *Ivrea*, sont larges, commodes, et presque toutes routes de postes.

Il y a aussi à *Ivrea* une route qui communique avec la vallée de la *Sesia*, en passant par *Biella*, *Crevacore* et *Borgo-Sesia* : on peut y faire passer de petites pièces d'artillerie.

Troisième passage par le Simplon.

La route depuis *Genève* jusqu'à *Brieg*, dans le *Haut-Vallais*, est très-praticable pour les voitures de toute espèce; on monte depuis *Brieg* dans la vallée méridionale qui conduit au *Simplon*, et passant par

Varzo et la vallée de *Vedro*, on descend à *Crevolo*. A *Crevolo* on peut choisir entre trois routes différentes ; 1°. celle qui, par *Domo d'Ossola, Villa, Pedemulera*, *Magiandone*, va à *Ornavasso* et *Gravelona*. Lorsqu'on est à *Gravelona*, cette route se divise ; une branche conduit à *Omegna*, qui est à l'extrémité septentrionale du lac d'*Orta*. Le chemin de *Crevolo* à *Omegna* est praticable pour l'artillerie, et parfaitement uni ; l'autre branche conduit à *Feriolo*, *Tresa*, *Belgirate*, *Arone* et *Sesto*, qui sont à la droite de la partie méridionale du lac *Majeur*.

2°. La route de *Crevolo* à *Masera*, qui est sur la rive gauche de la *Toce*, qui arrose la vallée d'*Ossola*.

A *Masera* cette route se divise aussi : une branche, côtoyant la montagne du nord au sud, passe à *Vogogna*, et de là à *Margozzo*, *Palanza*, *Intrasi*, et aboutit sur la rive droite septentrionale du lac *Majeur* ; l'autre monte de *Masera* vers le levant, dans la vallée *Oegezzo*. Par cette vallée, on tombe sur *Locarno*, qui est à l'extrémité supérieure du lac *Majeur* sur la droite.

A *Locarno* il y a deux routes : l'une sur la droite, qui, passant par *Ascona*, va à *Canobio*, et de là à

Intra, Palanzefi; l'autre sur la gauche, qui, par *Magadino*, entre dans la vallée du *Tesin* et va à *Bellinzona.*

3°. La route de *Crevolo* monte vers le nord, et conduit dans la vallée *Premia* et *Formazza*, par lesquelles on communique avec la vallée de *Gŏms*, celle de *Munster*, et supérieurement avec le *Saint-Gothard*, quoique au commencement de la belle saison cette communication avec le *Gothard* ne soit pas praticable.

Quatrième Passage par le Gŏms.

Lorsqu'on est à *Brieg*, on continue de monter dans le *Haut-Vallais* jusqu'au-dessus de *Bister;* après on arrive à *Göms*, et on entre dans la vallée. On descend vers *Formazza*, et l'on suit la vallée de ce nom, qui, dans la direction du sud, porte à *Crevolo.*

Avant d'arriver à *Crevolo*, on peut passer dans différens endroits la rivière *Toce*, et se porter sur la gauche de la vallée *Premia*, et par *Monte-Crestese* aller à *Masera*, d'où l'on a les continuations des routes indiquées ci-dessus n°. 2, et de celle du *Simplon.*

Cinquième Passage par Münster.

De *Brieg*, continuant de monter dans le *Vallais*; on va à *Münster*; puis, tournant dans la vallée à droite, on descend dans la partie supérieure de la vallée *Formazza*, par laquelle on retombe sur les positions indiquées dans la route du *Göms*.

Soit qu'on arrive au *Saint-Gothard* par le sud, soit qu'on y monte par l'extrémité orientale du *Vallais*, on se trouve au même point de jonction des deux routes qui descendent dans la vallée *Levantina*. Par cette vallée, on va à *Airolo*, et de là, tournant à gauche à l'extrémité de la vallée, on entre dans celle de *Musocco* par *Rogoretto*. A *Rogoretto*, deux routes se rencontrent, une qui monte vers le nord-est, et qui porte vers *Chiavenna* à l'extrémité supérieure du lac de *Como*; l'autre à droite, assez difficile, qui monte dans la vallée *Morobia*, par laquelle on descend sur *Saint-Antoine*, derrière *Bellinzona*, dominant les trois forts qui environnent cette petite ville.

Débouchant de la *Levantina* et tournant à droite, on arrive à *Bellinzona*; de *Bellinzona* on passe le *Monte-Cenere*. On y monte aussi de *Locarno* par *Magadino*; les deux routes se réunissent sur le *Monte-Cenere*.

Lorsqu'on a descendu le *Monte-Ceniere*, un peu plus bas que le village de *Bironico*, on peut suivre le chemin qui va à *Lugano*, ou celui qui conduit au *Ponte-Tresa.* On va par cette route à *Lavens*, *Lavino*, et directement aussi à *Varese*, et de là à *Angera* et *Sesto*, sur la rive gauche du lac *Majeur.*

De la *Rocca-d'Angera* on peut sans danger canonner le fort d'*Arone.*

Depuis *Lugano* il y a aussi la route qui vient à *Ponte-Tresa.*

Lettre du général de brigade Mainoni au général Berthier, commandant en chef l'armée de réserve.

Au quartier-général de Sion, le 16 floréal an 8. (6 mai 1800.)

Je me suis rendu à *Martigny* pour avoir une conférence avec le général Marescot, inspecteur-général du génie, et le général Watrin. Après cette conférence, dans laquelle je leur ai fait connaître ma position et mes moyens de défense, il a été convenu qu'à leur arrivée à *Genève* ils vous rendraient compte de nos observations. A mon retour, j'ai reçu la dépêche du général Dupont, chef de l'état-major, expédiée le 12 de *Dijon.* Je m'empresse, citoyen général, de répondre à vos désirs.

Je défends, depuis les sources du *Rhône* jusqu'à *Saint-Maurice*, tous les débouchés sur l'Italie, qui sont :

La vallée d'*Immloch* par laquelle on arrive en sept heures à *Airolo*, en passant au col de *Bedretto* sur la gauche. *Airolo*, qui forme le commencement de la vallée *Levantina*, est situé au pied du *Saint-Gothard*. En passant à droite la montagne du *Gries*, on arrive dans la *Formassa*, qui va aboutir à *Basseno*. En suivant dans la même vallée le chemin de la montagne de *Saint-Jacques*, on se jette dans la *Maggia*, et on tombe sur *Locarno*.

Le second passage est celui de la *Binda*, qui, en partant d'*Arnen*, conduit en dix heures à *Basseno*, commune assez considérable sur la *Tousa;* en suivant la rivière, on va à *Domo d'Ossola*, etc. etc.

Le troisième passage est celui de *Brieg* par le *Simplon*. On monte pendant six heures ; on descend presque autant, et après avoir traversé le village de *Davedro* on arrive à *Domo-d'Ossola*, etc. Ce passage est le plus praticable des trois : on y passe à cheval, avec des mulets ; on y a même fait passer du canon.

Le quatrième débouché est celui de la vallée de *Saas* par celle de *Vièges*. Ce chemin, praticable

pour l'infanterie seulement, conduit à *Varallo* sur le lac d'*Orta*, par le *Monte-Moro* et la montagne du *Turlo*. Arrivé au pied de *Monte-Moro*, on peut éviter la montagne de *Turlo*, en suivant la vallée *Mastellone* et celle de *Strona*. Ce passage deviendrait intéressant pour tourner et prendre à dos les ouvrages que les Autrichiens ont établis à *Ornavasso*, dans le but de nous empêcher de déboucher par la vallée de *Domo-d'Ossola*.

Le cinquième passage est celui de la vallée *Saint-Nicolas*, qui conduit aux glaciers d'*Hères* et dans la vallée d'*Aoste*.

Le sixième, celui du val d'*Annivière*, par le glacier de la vallée d'*Hères*, aboutit dans la vallée d'*Aoste*.

Le septième, celui de la vallée d'*Hères*, conduit dans la vallée d'*Aoste* par deux chemins; le plus direct passe par le glacier d'*Hères*, l'autre par la vallée d'*Hermanns* et le glacier de *Bagnes*.

Le huitième mène également dans la vallée d'*Aoste* par le glacier de *Bagnes*.

Le neuvième est celui de la plaine de *Proux*; en côtoyant le *Mont-Velan*, on arrive sur la montagne contiguë au *Grand-Saint-Bernard*, d'où l'on descend à *Saint-Remy*, premier village de la vallée d'*Aoste*.

Le dixième passage, celui du *Grand Saint-Bernard;* on monte pendant huit heures depuis *Martigny* jusqu'à l'*Hospice;* on descend ensuite pendent deux heures pour arriver à *Saint-Remy.*

Le onzième passage, par le *Col Ferrès* sur *Cour-Majeur.*

Il y a beaucoup d'autres sentiers qui conduisent soit en *Piémont,* soit en *Italie;* mais dans cette saison, ils sont presque tous impraticables ou au moins très-difficiles. Les passages nécessaires pour plonger sur l'ennemi en *Italie* sont :

Celui du val *Maggia :* on couperait par ce débouché les troupes autrichiennes postées dans la *Levantina* à *Bellinzona,* etc.

Celui du *Simplon,* par lequel on peut faire marcher beaucoup de troupes, de vivres, etc. Il devient indispensable pour chasser l'ennemi des bords du lac *Majeur,* et faciliter les opérations du *Grand-Saint-Bernard.*

Celui de la vallée de *Saas* par le *Monte-Moro.* On peut prendre à dos les ouvrages d'*Ornavasso,* et remplir le même but que les troupes descendant le *Simplon.*

Celui du *Grand-Saint-Bernard* doit être le principal : il est, selon moi, le plus facile et surtout déci-

sif, si l'on fait marcher à temps calculé, par le *Petit-Saint-Bernard*, une colonne avec du canon et des obusiers, afin d'attaquer de concert le fort de *Bard*, et de l'écraser, pour sauter à l'instant cet obstacle qui pourrait retarder la jonction et l'ensemble des opérations.

Les forces de l'ennemi devant moi, si elles n'ont point changé depuis quelques jours, sont réparties ainsi qu'il suit :

Dans la *Levantina*, 5,000 hommes d'infanterie et 3 ou 400 chevaux commandés par le général Davidowich, la plupart Croates. A *Lugano* et *Locarno*, 1,800 hommes ; sur mon front, à *Domo-d'Ossola* et dans les environs, 1,000 hommes du corps des chasseurs du *Loup*, le corps de Rohan fort de 8 à 900 hommes, celui de Laudon, stationné le long du lac, 2,000 hommes, et 2 à 300 hussards de nouvelle création ; beaucoup d'artillerie de petit calibre en batterie à *Ornavasso* et à *Arona*.

Dans la vallée d'*Aoste*, 1,500 hommes du régiment de Kinski, et quatre compagnies de Croates ; au fort du *Bard*, 150 hommes et 4 pièces de canon ; à *Varèse*, un parc assez considérable, et un camp de 10 à 12,000 hommes commandés par le général Vukassowich.

Je m'aventure à vous assurer, mon général, que, s'il y a effectivement une expédition; qu'elle soit bien secondée par le *Gothard*, et soutenue sur tous les points, elle ne peut que réussir complétement.

Signé MAINONI.

Extraits des ordres du général Berthier, commandant l'armée de réserve.

A l'ordonnateur en chef.

Genève, le 16 floréal an 8. (6 mai 1800.)

PROCUREZ-VOUS tous les moyens possibles de transport, soit par eau, soit par terre, pour qu'il y ait à *Villeneuve*, le 18 au soir, 4 à 500,000 rations de biscuit, et le double le 20.

Il faut louer sur le champ des mulets dans le *Vallais*, ou les prendre de réquisition, si on ne peut les avoir autrement, pour porter 30,000 rations au village de *Saint-Pierre* : on peut prendre aussi des charabancs du pays. Il faudrait que ces 30,000 rations de biscuit fussent arrivées à *Saint-Pierre* le 20; les transports seraient de retour à *Villeneuve* le 22, pour porter une nouvelle charge qui arriverait à *Saint-Pierre* le 25. Si vous avez des transports de cette

nature, nos approvisionnemens seront parfaitement assurés.

Il serait nécessaire d'établir de suite un magasin de biscuit à un village entre *Saint-Pierre* et le pied du mont *Saint-Bernard.* Vous ferez établir dans ce village un hôpital qui évacuera sur celui qui sera à *Saint-Maurice* ou à *Villeneuve.* Il n'y a pas un instant à perdre pour établir ces trois hôpitaux. Mon projet est de réunir quatre divisions à *Villeneuve.* Vers le 19, les troupes y prendraient du biscuit pour quatre jours; à *Saint-Pierre*, pour trois, ce qui le conduirait à *Aoste.* Pendant ce temps, on continuerait d'approvisionner le dépôt de *Saint-Pierre*, pour pourvoir au passage ou à un mouvement rétrograde, si l'on y était forcé. La cavalerie, les charretiers, l'état-major, et enfin tout ce qui est à cheval sera tenu de prendre du biscuit pour huit jours. Il faut faire transporter de l'avoine au pied du *Saint-Bernard*, et au couvent.

Vous voyez que vous n'avez pas un seul instant à perdre pour faire transporter dans les magasins de *Villeneuve* et de *Saint-Pierre*, les approvisionnemens extraordinaires.

Je vous recommande les souliers dont nous avons le plus pressant besoin. Indépendamment des dispo-

sitions que vous allez faire, et des ordres que vous allez donner, prenez des mesures pour être assuré de leur exécution. Par ces dispositions, vous voyez que les points de *Lausanne* et *Villeneuve* doivent être fortement approvisionnés en pain et en fourrages, puisque c'est le point de réunion où je voudrais être le 20, pour entrer dans la vallée d'*Aoste.*

Vous serez instruit par l'état-major des mouvemens des troupes, quand ils seront ordonnés ; mais il serait trop tard, si vos dispositions n'étaient pas faites d'avance.

Vous sentez combien il est intéressant d'envoyer des agens actifs à *Villeneuve ;* vous sentez aussi que ces dispositions doivent être secrètes quant à leur ensemble.

Signé BERTHIER.

Au général Dupont, chef de l'état-major-général.

Genève, le 20 floréal an 8. (10 mai 1800.)

L'ARMÉE, citoyen général, sera organisée ainsi qu'il suit :

Avant-garde. Le général Lannes, commandant l'avant-garde, aura à ses ordres :
1°. Le général de brigade Blamont, 28e demi-brigade de bataille, 1er bataillon helvétique, 1er bataill. italien;

Avant-garde.	2°. Le général de division Watrin, 6e demi-brigade légère, 22e et 40e de bataille; 3°. Le général de brigade Rivaud, 12e régiment de hussards, 21e de chasseurs; 4°. Artillerie : 4 pièces de 4, —2 pièces de 8, —2 obusiers, — 4 pièces de 4 genevoises, — 6 petites pièces de 2 qui sont au Saint-Bernard.

Le général Duhesme commandera les divisions Loison et Boudet.

1er corps.	La division Loison est composée, savoir : 13e demi-brigade légère, 58e et 60e de ligne, un escadron du 15e de chasseurs; Artillerie : 2 pièces de 4, —4 pièces de 8 et 2 obusiers. La division Boudet est composée, savoir : 9e légère, 30e et 59e de bataille, un escadron du 15e de chasseurs;

1er corps.
Artillerie :
2 pièces de 4, — 4 pièces de 8 et 2 obusiers.

2e corps.
Le général Victor commandera :
La division aux ordres du général Chambarlhac, savoir : 24e légère, 43e et 96e de bataille, 11e rég. de hussards;
Artillerie :
2 pièces de 4, — 4 pièces de 8 et 2 obusiers.
La division du général Chabran :
Brigades nos 1, 2 et 3, formées des bataillons d'Orient; 70e demi-brigade quand elle sera réunie : cette demi-brigade suivra le mouvement de la division Chambarlhac jusqu'au moment où le général Chabran aura fait sa jonction.
Les bataillons nos 4 et 5 rejoindront la colonne du général Chabran, quand ils seront formés à *Mâcon*.
Un escadron du 7e de chasseurs, qui suit le général Chabran : 2 pièces de 4 qui doivent être rendues au *Petit Saint-Bernard*.

Corps détachés. = Le général Lechi. = La division italique.

Réserve de cavalerie.

Le général Murat commande toute la cavalerie.

Le général de division d'Harville, brigade de cavalerie ; le général...... 2e, 3e et 20e de cavalerie, brigade de dragons ; le général........ 8e et 9e de dragons.

Brigade de cavalerie légère, le général Duvignau, 2e de chasseurs, 11e de hussards.

Les 1er de hussards, 1er et 5e de cavalerie, 5e de dragons, seront embrigadés quand ils arriveront à l'armée.

Donnez des ordres au général Lannes pour qu'il se rende de suite à son avant-garde : donnez également tous les ordres nécessaires à l'organisation ci-dessus.

Le quartier-général sera demain à *Lausanne.* Donnez l'ordre au général Thureau, par la voie que vous croirez la plus prompte, qu'il ne retire aucune troupe de la *Tarantaise*, ni de la 9e division, ni de l'aile gauche de l'armée d'Italie, et que, s'il avait déjà retiré quelques troupes, il les fasse retourner à

leur poste ; les opérations de l'armée étant calculées sur la position actuelle des troupes, notamment sur celle de la 12e demi-brigade de ligne qui est à *Tarantaise;* que l'arrivée des troupes du général Chabran ne doit pas lui faire diminuer un seul homme à *Tarantaise;* qu'il va connaître les mouvemens de l'armée de réserve. Réitérez l'ordre au général Vignolles de faire filer sur l'armée le plus promptement possible les généraux et adjudans-généraux qui arrivent.

Ordre à la colonne du général Seriziat de partir demain 21, pour se rendre à *Moutiers* par la route la plus courte.

Signé BERTHIER.

Lettres du Premier Consul au général Berthier, commandant en chef l'armée d'Italie.

Lausanne, le 25 floréal an 8.
(15 mai 1800.)

600 hommes de la 60e, citoyen général, viennent d'arriver. La moitié de leurs armes est en mauvais état : j'estime qu'il leur en manque trois cents. Je désirerais que vous me fissiez connaître s'il y en a à *Villeneuve;* dans le cas contraire, il faudra leur accorder après demain séjour à *Villeneuve,* pour avoir le temps d'en faire venir de *Genève,* où je vais écrire pour qu'on en envoie.

Il faut que vous donniez l'ordre au général Sauret d'établir son quartier-général à *Villeneuve* ou à *Saint-Maurice*. Donnez-lui le commandement du *Léman*, de tous les bords du lac et de tout le *Vallais;* attachez-lui un commissaire des guerres, ou un commissaire-ordonnateur. Fixez vos routes depuis *Genève* jusqu'à *Saint-Pierre*.

Ordonnez au général Sauret de tenir la main à ce qu'il soit passé à *Genève* et à *Villeneuve* des revues de tous les conscrits et troupes qui y passent, afin que l'on complète l'armement, les souliers et les quarante cartouches par homme.

Que tout corps ou détachement qui partira de *Genève* prendra du pain pour quatre jours, et en partant de *Villeneuve*, du biscuit pour cinq jours; alors il vous suffit d'avoir une seule manutention à *Genève* et deux fours à *Nyon*, afin de pouvoir fournir le pain aux troupes qui n'iraient pas à *Genève*.

Il restera à prendre des mesures pour la cavalerie. Il va en passer beaucoup, et si elle n'est pas mieux nourrie qu'elle ne l'a été jusqu'à cette heure, les chevaux arriveront morts en Italie. Plusieurs corps n'ont point laissé leurs dépôts à *Dijon*, ni dans la 18ᵉ division; il est nécessaire alors qu'ils les établissent à *Genève*.

Ordonnez également que les petits dépôts de cavalerie soient établis à *Villeneuve*. Il y aura possibilité de faire fournir de l'avoine par le *lac*, et voilà la saison où l'on ne manque pas de fourrage.

Je vous recommande de prendre des mesures pour la cavalerie Il va arriver une grande quantité de chevaux d'artillerie ; tous mourront en montant la montagne, s'ils sont huit jours sans être nourris.

Je viens de faire partir de *Lausanne* cinq chariots à munitions, chargés de dix traîneaux faits à *Auxonne*, pour le transport des caissons et des pièces de huit. Faites-les atteler par d'autres chevaux qui se trouveront à *Villeneuve*, et envoyez-les en toute diligence au *Saint-Bernard*. Les chevaux, qui sont attelés à ces cinq voitures, pourront servir à atteler l'artillerie de la division du général Monnier.

J'ai fait donner à *Lausanne* une pièce de quatre à la légion cisalpine ; faites-lui en donner une autre à *Villeneuve*.

Signé BONAPARTE.

P. S. Le général Murat n'organise pas sa cavalerie ; il n'y a ni commissaire des guerres, ni chefs d'administration, de sorte qu'elle ne sait comment vivre ; l'organisation qui paraît la meilleure, serait de la diviser en quatre brigades, savoir :

La 1re	12e	de hussards.
	21e	de chasseurs.
La 2e	1er	de hussards.
	2e, 15e	de chasseurs.
La 3e	5e, 7e, 8e, 9e	de dragons.
La 4e	1er, 2e, 3e, 5e, 20e	de cavalerie.

Il faut que chaque brigade ait un agent des fourrages, un commissaire des guerres, une escouade d'artillerie légère avec deux pièces de canon. En attendant que l'artillerie légère de l'armée soit arrivée, on pourra se servir de celle de la garde des Consuls.

Il est nécessaire que l'ordonnateur prenne des mesures pour avoir à *Lausanne* deux à trois mille paires de souliers par décade, pendant trois décades pour les détachemens et corps qui passent.

Martigny, le 29 floréal an 8.
(19 mai 1800.)

Je vous félicite, citoyen général, sur cette première victoire ; c'est un prélude à de plus grandes.

On commence enfin ici à avoir 5 ou 600 mulets de réquisition. J'espère que demain et après on aura des moyens assez considérables pour pouvoir faire passer notre artillerie.

Je partirai probablement demain.

D'après les nouvelles du 24, de *Nice*, il est physiquement impossible que Mélas puisse être à *Turin*, s'il se dirigeait sur cette place, avant le 5 ou 6 prairial (25 ou 26 mai). Il faut que le 4 (24) vous vous trouviez en avant d'*Ivrée* parfaitement en mesure. Les divisions Chambarlhac et Monnier et la cavalerie nous auront rejoints pour ce jour.

Signé Bonaparte.

P. S. Je reçois à l'instant un courrier de Moncey : il m'envoie la copie de la lettre qu'il vous écrit. Vous pouvez vous dispenser de lui répondre, parce que je le fais.

Martigny, le 29 floréal an 8.
(19 mai 1800.)

Je reçois à l'instant, citoyen général, des nouvelles du pont de *Var*, du 24 à sept heures du ma-

tin. Le général Suchet me mande que le général Mélas en personne est à *Vintimiglia*. Le corps qui est sur *Nice* paraît être de 15,000 hommes. Les grenadiers Latterman ont attaqué le 23 le pont du *Var*; ils ont été vigoureusement repoussés et poursuivis jusqu'aux faubourgs de *Nice* : 200 grenadiers ont été faits prisonniers.

Le général Mélas a fait passer, par le *Col de Tende*, un détachement de 5,000 hommes dans le *Piémont*; il est commandé par le général Bellegarde. Ce mouvement a eu lieu sur la nouvelle que vous étiez arrivé à *Genève* avec 15,000 hommes.

Il n'y a pas un instant à perdre pour se porter en avant. Si le fort de *Bard* tenait plus que nous ne pensons, il faudrait que l'avant-garde, avec quatre pièces de canon de quatre sur affûts-traîneaux qui passent partout, et la brigade de cavalerie légère, prissent une bonne position entre *Ivrée* et le fort; placer la première division en mesure de l'appuyer. Mais j'espère que vous aurez aujourd'hui investi ce fort; la journée est superbe, ce qui facilitera beaucoup le passage de l'artillerie.

J'attends dans la journée mon courrier de Paris, du 25; je passerai probablement demain.

Signé BONAPARTE.

Étroubles, le 30 floréal an 8.
(20 mai 1800.)

Je reçois à l'instant votre courrier, citoyen général ; un commissaire des guerres, expédié par l'ordonnateur en chef, passe à l'instant pour *Saint-Pierre*, pour faire partir du biscuit qu'il y trouvera en assez grande quantité, et qui peut être rendu à *Aoste* le 2 au soir.

On m'assure ici que les affûts-traîneaux sont partis. Je ne partirai demain que très-tard, pour voir moi-même la situation de l'artillerie qui est ici.

Je désire que vous m'envoyez à *Aoste* un itinéraire très-détaillé, sur le détour qu'il faut faire à cause du château de *Bard*, le temps et la nature des communications.

Choisissez, au débouché de la plaine, de bonnes positions que puisse prendre l'armée qui couvrira le siége de *Bard*, et où elle puisse recevoir le combat de l'armée ennemie. Ces positions peuvent être choisies de manière que l'avantage de sa supériorité de cavalerie soit peu de chose, et que l'avantage de son artillerie soit considérablement diminuée ; cela nous conserverait également la faculté de pouvoir battre la plaine et nous agrandir pour nous nourrir ; ce qui joint à ce qui nous viendra par le *Petit-Saint-Ber-*

nard, au million de rations de biscuit que nous avons depuis *Villeneuve*, et aux ressources d'*Aoste*, nous fera vivre.

Le mouvement sur le *Simplon* ou sur le *Saint-Gothard* deviendra très-sensible à l'ennemi vers le 5 ou le 6 prairial (25 ou 26 mai). Nous avons dix pièces sur affûts-traîneaux, qui pourront appuyer les positions de l'armée. Pendant tout ce temps-là, l'artillerie achevera de passer; les corps en arrière arriveront, et cependant la diversion sur *Gênes* n'en sera pas moins en partie faite.

Ordonnez tout de suite qu'une partie des sapeurs, avec la plus grande quantité de paysans qu'on pourra ramasser, travaillent à raccommoder le nouveau chemin qui devient celui de la communication de l'armée. Il faudrait qu'il fût bien mauvais, s'il l'était plus que le *Saint-Bernard*, où nous avons passé une partie de notre artillerie : avec de la peine et du temps, on surmonte bien des obstacles.

Faites courrir vos ingénieurs et vos adjudans-généraux, pour connaître le système du pays entre *Bard* et *Ivrée*.

Tenez-vous éveillé. Lannes aura 7 à 8,000 hommes sur le corps, avant trois ou quatre jours.

Mélas ne peut pas être sur vous avant le 6 ou le 7.

Ainsi je crois qu'il faut faire travailler au nouveau chemin, et pousser de nombreuses reconnaissances.

Dès l'instant que votre artillerie sera prête, commencez à sommer le château de *Bard.*

Signé BONAPARTE.

Aoste, le 1 prairial an 8.
(21 mai 1800.)

Le général Harville, citoyen général, et le général Chambarlhac sont arrivés aujourd'hui à *Étroubles.* Comme ce dernier a traîné son artillerie, il doit avoir le tiers de sa division en arrière.

Il y a dans ce moment cinq cents quintaux de riz en magasin, et dans la journée de demain il y aura trois à quatre cents quintaux de blé.

Il y a à *Saint-Pierre* et au *Petit-Saint-Bernard* une assez grande quantité de biscuit.

On me fait espérer que les pièces de douze arriveront demain. Dans trois ou quatre jours, le parc se trouvera organisé.

On n'a jamais pu espérer de pouvoir être réuni et en mesure de se préseuter à l'ennemi en corps d'armée avant le 4 ou 5 prairial ; ainsi jusqu'à cette heure le fort de *Bard* ne vous retarde pas.

Le corps d'Autrichiens opposé au *Simplon* pour-

rait remonter le val *Sésia* jusqu'à *Riva,* passer le val d'*Oppia,* se porter à *Grassoney,* et de là tomber à *Châtillon* par le col de *Razzola,* en passant à *Brisson;* ou bien se porter sur *Perlo* et les hauteurs de *Bard,* en passant par *Fontana-Moira.*

Il est certain que les voitures depuis *Riva* vont facilement le long du val *Sésia.* On prétend même que, sans difficultés très-majeures, elles passeraient à *Grassoney* et de là pourraient aller à *Châtillon* et à *Saint-Martin.* Il faut donc le plus promptement possible faire pousser une reconnaissance de *Châtillon* à *Grassoney* et de *Saint-Martin* à *Grassoney,* et de *Verrès* sur le même point; d'abord, pour y établir un corps d'observation, qui assure votre défensive, et pour connaître jusqu'à quel point on peut compter sur la nature de ces chemins. J'ai vu ici des gens du pays, qui ont été fréquemment dans un jour de *Riva* à *Châtillon;* on met encore moins de temps de *Riva* à *Saint-Martin.*

Le roi de Sardaigne avait établi, il y a quelques années, une ligne depuis *Saint-Martin* jusqu'à *Grassoney.* On m'assure que le canon devrait passer par la route d'*Arnaz* à *Perlo*, de *Perlo* à *Liliane*, de *Liliane* à *Saint-Martin.* Voilà, je crois, trois reconnaissances qu'il est indispensable de faire. Envoyez

indépendamment, et le plus tôt possible, des espions à *Riva*. Le corps d'Italiens qui est ici, pourrait se rendre à *Grassoney;* il occuperait le val d'*Oppia,* et enverrait des patrouilles dans le val *Sésia;* ce qui faciliterait notre communication avec le corps du *Simplon.*

De l'autre côté, l'ennemi pourrait se porter par *Cerisole* sur *Aoste* directement; les deux ou trois chemins qu'il devrait suivre se rencontrent tous également au *Col de Cogne.* Ces chemins paraissent agrestes, difficiles et montueux. Le *Col de Cogne,* d'où l'on arrive au château de *Bard* par le val *Chiampociera,* me paraît également important à connaître et à surveiller.

S'il était vrai que le chemin de *Châtillon* à *Grassoney* pût permettre, quoiqu'avec difficulté, le passage de l'artillerie, nous éviterions le fort de *Bard;* car il paraît constant que le chemin de *Grassoney* à *Saint-Martin* est assez beau.

Tous les jours votre artillerie va s'augmenter, et, si le *Saint-Bernard* ne nous a pas arrêté, une montagne du second ordre ne mettra pas un obstacle insurmontable à notre marche.

Le général Lecchi fait partir à l'instant même un lieutenant de sa légion, qui est du val *Sesia;* il se

rend par *Châtillon* et *Brisson* à *Grassoney*, d'où il enverra des patrouilles dans le val *Sesia*.

La légion italique, à laquelle vous avez envoyé l'ordre de partir demain, ira coucher à *Châtillon*, où elle recevra le rapport de l'officier qui se rend à *Grassoney*, et saura là si elle peut faire passer son artillerie par ce chemin.

Le général Lecchi enverra également une patrouille de trente Italiens sur le *Col de Cogne*, d'où elle descendra à *Ponte* et à *Lanzo*.

Les gens les plus éclairés d'ici pensent que, si une trentaine d'obus tombent dans le fort; que si la batterie d'*Alberda* joue avec quelque activité, et que l'on ait des échelles pour tenter l'assaut, surtout du côté de *Saint-Martin*, le fort de *Bard* serait enlevé.

Il faudrait tâcher de jeter un pont au moins pour l'infanterie près de *Donax*, de manière que le chemin de la vallée de *Chiampociero* et du *Col de Cogne* pût être utile dans l'occasion.

Signé BONAPARTE.

Lettre du général Desaix au général Dumas.

Toulon, le 6 prairial an 8.

Je vous remercie infiniment, mon général, de votre obligeant souvenir; c'est avec bien de l'intérêt que j'ai appris votre retour et la fin de votre proscription. Je me fais une très-grande fête de vous revoir où je désirais, à l'armée. Je ne crois point passer à Dijon; j'ai ordre du premier Consul d'aller le joindre directement. Vous devez juger de mon impatience; ma quarantaine finit demain, et sur-le-champ je cours en Italie. Je brûle d'entrer dans la carrière : mes amis, mes camarades y brillent dans les campagnes de Souabe; je les suis des yeux.

Je ne suis pas surpris que vous n'ayez pas tout ce qu'il vous faut pour comprendre notre pénible campagne de la Haute-Égypte. Les opérations du *Delta* et de la *Syrie* étaient dans l'ordre ordinaire : dans l'autre partie, elles ne ressemblaient à rien de ce qui est connu. Ce n'était pas une guerre, c'était une chasse difficile, consistant à forcer, avec la seule infanterie, une cavalerie intrépide ne combattant jamais qu'à sa fantaisie, ne pouvant qu'être surprise, mais jamais forcée de combattre. Recrutée à tout instant par ses nombreux partisans et par

quelques-unes des tribus arabes que déterminaient l'appât du butin et la facilité d'échapper au danger ; cachée dans d'immenses déserts où des fontaines et quelques pâturages lui permettaient de subsister à couvert de l'ennemi ; il était presque impossible d'obtenir des succès décisifs. Ce n'est que par des marches continuelles, une grande activité ; ce n'est qu'en créant des compagnies de dromadaires, que nous avons pu parvenir à détruire un ennemi toujours étonnant par sa constance. Souvent surpris, battu et rejeté hors du territoire de l'Égypte, l'horrible faim le ramenait aussitôt trente ou quarante lieues au-dessous du point où on l'attendait. Jamais une poursuite n'a été moindre de 500 lieues ; et nous en avons fait plus d'une. Cent fois pendant la nuit, nous avons surpris Mourad-bey et lui avons enlevé armes, chevaux et équipages ; chaque fois perdu dans l'immensité du désert, il s'est réorganisé : il avait encore cent cavaliers de 4,000 mamelucks qui composaient sa troupe particulière à la bataille de *Samhoud*. Le récit de notre campagne ne serait que celui de notre excessive patience, de nos souffrances, mais non de nos combinaisons.

Ne connaissant pas la formation de nos armées,

non plus que celles des ennemis, je ne puis encore deviner les mouvemens qui se préparent ; mais, si je ne me trompe, ils seront suivis des plus heureux succès.

J'ai appris en Égypte. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
et je vous prie de croire à toute l'estime, comme à tout l'attachement que j'ai pour vous.

Signé DESAIX.

NOTES.

N. B. *Les dix Notes qui suivent ne sont relatives qu'au texte du Tome premier de la Campagne de 1800, ou* Tome III du Précis complet. — *Celles qui se rapportent au texte du* Tome IV *entreront dans le volume suivant.*

NOTE PREMIÈRE. — *Tome III, page 2.*

PENDANT nos déplorables dissensions, à toutes les époques de la révolution, nous avons entendu les mécontens des divers partis, alternativement opprimés et oppresseurs, imputer à nos voisins le soin perfide, l'art funeste d'alimenter nos troubles civils : on doit sans doute mettre au rang des fables politiques, indignes des souvenirs de l'histoire, ces accusations dirigées contre le gouvernement anglais ; mais la rivalité des deux nations, l'opposition de leurs intérêts commerciaux, le ressentiment de l'émancipation des belles colonies de l'Amérique septentrionale, peuvent faire présumer que les hommes d'état qui dirigeaient les affaires de la Grande-Bretagne à la fin du 18e siècle, dûrent sourire à l'explosion du volcan de la révolution française. Après une paix continentale de 28 ans, le gouvernement français, dont les ressorts s'étaient relâchés dans le sommeil d'une longue prospérité, engageait témérairement une lutte trop inégale. D'un

côté, les premiers ordres de l'État défendaient à bon droit des institutions malheureusement discréditées, et qu'ils considéraient comme les garanties de leurs anciens priviléges ; et de l'autre, la partie la plus nombreuse, la plus énergique de la nation secouait le joug des préjugés; et jalouse de sa liberté, s'enflammant par le choc des passions, ne tendait à rien moins qu'à fonder ses droits sur les principes de la formation des premières sociétés humaines. Les ministres anglais devaient croire que le premier effet de ce bouleversement serait de paralyser le gouvernement d'un prince très-éclairé sur la politique extérieure et le commerce de ses États, et que son application constante à l'accroissement de ses forces navales, à l'administration de ses colonies, et au perfectionnement de la navigation, pouvait rendre plus redoutable à l'Angleterre, que ne l'avait été Louis XIV lorsqu'on l'accusait de prétendre à la monarchie universelle.

Les Français étaient loin de craindre, mais leurs rivaux pouvaient espérer que l'affaiblissement de la seule puissance maritime qui, depuis plus d'un siècle, arrêtait le développement du système de domination exclusive sur les mers, suivrait de près cette grande commotion.

Il était plus facile d'éclairer et d'alarmer tous les souverains de l'Europe sur les dangers dont les menaçait la révolution, et de les coaliser contre la

France, que de pressentir les résultats de cette première croisade politique : ces résultats furent l'horrible catastrophe de la destruction de l'ancienne monarchie ; et les efforts prodigieux que fit une nation déchirée par les factions, pour défendre son territoire et son indépendance (si le choix des tyrans pouvait encore alors mériter un tel nom) contre les meilleures armées de l'Europe.

Quels que soient les liens qui unissent diverses puissances comme diverses familles, il n'y a de pacte durable qu'autant que les dangers et les intérêts sont non-seulement communs, mais en tout semblables. Les considérations morales ne sont presque jamais que secondaires dans les déterminations politiques ; la question se résout par le calcul ; chacun se croit le plus habile, le plus sage, le plus heureux, et ne fait d'efforts et de sacrifices, pour ce qu'on veut appeler la cause commune, qu'en raison des pertes qu'il veut réparer, ou de ses craintes et de ses espérances particulières.

Pour produire ces efforts simultanés, ce déchaînement de toutes les forces militaires de l'Europe sur la malheureuse France, il aurait fallu que celle-ci eût déjà provoqué le ressentiment de chacune d'elles, et les eût également humiliées en les frappant au cœur et tour à tour dans leurs capitales ; mais des événemens si funestes pour l'humanité n'étaient pas

même vraisemblables à cette époque. La plupart des puissances qui étaient entrées dans la première ligue contre la France, après trois campagnes malheureuses, firent leur paix séparée : l'Autriche et l'Angleterre continuèrent la guerre pour la cause commune, mais avec des intérêts si différens et des chances si peu égales en cas de revers, qu'il n'y avait déjà plus entre elles aucune solidarité.

L'Angleterre ne pouvait être atteinte sur aucun point de son territoire, ni de ses riches colonies. Couverte par ses formidables escadres, elle pouvait, selon les circonstances, les lancer ou les retenir, changer ses plans d'aggression, porter ou suspendre ses coups, et ne rien entreprendre qu'avec une supériorité de forces bien décidée.

L'Autriche, au contraire, avec ses armées si fortement organisées, si aguerries depuis les derniers combats contre les Turcs, pouvait à peine lutter contre les armées de la nouvelle république. Celles-ci se recrutaient, se renouvelaient avec une rapidité jusqu'alors inconnue ; et la carrière librement ouverte à la valeur, aux talens, avait fait sortir tout à coup, même des derniers rangs de l'armée, d'excellens généraux. Les plus fortes barrières avaient été franchies, et la guerre d'invasion avait été poussée avec une telle fureur, que les Français n'étaient plus qu'à vingt-cinq lieues de *Vienne*, lorsque

l'empereur acheta la paix par la cession des Pays-Bas, et reçut en échange les provinces Vénitiennes.

La maison d'Autriche sanctionna sans doute, par cette mémorable transaction, une grande iniquité. La destruction d'un état constitué depuis quatorze siècles acheva de rompre l'équilibre des puissances de l'Europe ; c'était un attentat à la souveraineté, dont l'histoire moderne n'avait offert aucun exemple depuis le partage de la Pologne; mais c'était une utile compensation : la cour de Vienne ne pouvait regretter une possession excentrique dont les frais d'administration excédaient les revenus, dont elle ne pouvait s'ouvrir les ports, faire fleurir le commerce, et dont les peuples désaffectionnés depuis les innovations introduites par Joseph II, étaient toujours prêts à s'insurger. Le dommage irréparable de cette cession était tout entier pour l'Angleterre; c'était bien elle en effet qui perdait la Belgique, puisque son riche territoire et sa nombreuse population allaient accroître et presque doubler les forces de la France; puisque ce beau pays, dont les intrigues politiques avaient fait depuis deux cents ans un théâtre de guerre, où elle pouvait à son gré faire couler le plus pur sang de sa rivale, et consumer ses ressources au prix de légers sacrifices, pouvait devenir un foyer d'industrie, où son commerce, au lieu de consommateurs, trouverait de

puissans rivaux, un immense arsenal qui menacerait son existence.

Cette dernière considération excita justement au-delà de *la Manche* les plus vives inquiétudes ; la réunion de la Belgique, ancien berceau de la monarchie française, dont la possession était depuis longtemps l'objet des vœux secrets de son gouvernement, n'était pas seulement pour la France une importante acquisition de territoire, mais encore par le gissement de ses côtes par rapport à celles de l'Angleterre, un avantage de position, une base très-étendue d'opérations offensives.

Séparée du continent, inférieure par l'étendue de territoire et par sa population aux grands états de l'Europe, l'Angleterre n'était point appelée à occuper le rang où elle s'est élevée entre les premières puissances ; elle s'est enrichie et rendue formidable par son excellent système maritime et commercial, dont les bases furent posées par Cromwell ; elle fut assez heureuse, après la révolution qui fixa sa libérale constitution, pour conserver dans toute leur vigueur, avec les anciennes institutions, les bases de sa liberté, toutes les innovations utiles, et pour fonder sur ces garanties cet esprit public si énergique et si actif, qui depuis la fin du dix-septième siècle n'a fait que se développer davantage jusqu'à nos jours.

Cette ambition exclusive, propre aux insulaires ;

l'orgueil national, ressort puissant et tendu jusqu'à la prétention de régler les destinées de l'Europe, alarmèrent toutes les nations qui pouvaient prendre part au commerce maritime ; il y avait un intérêt commun à ralentir cet effort, mais, comme nous l'avons observé, pour les affaires du continent, il n'y avait point d'intérêts semblables, et les Anglais triomphèrent aisément de résistances isolées, de ligues mal concertées, et poursuivirent leur plan avec tenacité. La France, qui ne pouvait soutenir ses colonies et la liberté de son commerce devant ces redoutables rivaux, qu'avec de grandes forces navales, balança long-temps par son étroite alliance avec l'Espagne la fortune des armes sur l'Océan, et conserva du moins dans la Méditerranée les avantages naturels de sa position.

Ces efforts tardifs étaient insuffisans; les hommes d'état ne démêlaient point les causes secrètes et toutes morales de ce prodigieux accroissement ; l'impulsion donnée aux esprits par la force du gouvernement représentatif était un phénomène tout nouveau dont les effets ne furent pas d'abord aperçus. A l'époque du célèbre traité qui en 1648 termina la guerre de trente ans, et qui devint pour l'Europe la base fondamentale d'un nouveau droit public, l'Angleterre semblait être étrangère aux affaires du continent, ou n'exerçait qu'une influence indirecte. Elle

fut même dès le principe écartée des négociations ; elle avait déjà cependant des flottes assez considérables et une navigation très-active, mais elle n'avait pas encore établi son système maritime, dont les effets long-temps inaperçus ont créé peu à peu cette domination à laquelle il est aujourd'hui presque impossible de mettre des bornes.

L'usurpateur, qui sur les débris du trône d'Angleterre médita et publia l'acte de navigation, connut bien toute la force de la position géographique de ce pays, et le caractère de ses habitans, lorsqu'il mit leur commerce et leur industrie dans un état permanent de rivalité, de jalousie et même d'opposition avec l'industrie et le commerce des autres nations ; il inspira au peuple anglais cette soif du lucre, cette émulation, ce besoin impérieux d'obtenir dans tous les marchés de l'Europe une préférence exclusive, qui sont devenus l'objet constant des soins du gouvernement et des efforts des particuliers. On s'étonne que, depuis la publication de cet acte fameux, tous les intérêts qu'il blesse n'aient produit que de vaines réclamations ; que tant de nations commerçantes se soient soumises à ces règlemens sans exercer de justes représailles, sans imiter ce système par de semblables dispositions prohibitives, la seule digue à opposer à ce genre d'envahissement. Pendant que les nations continentales prodiguaient leur sang et leurs trésors

pour de misérables querelles que, dans l'état de civilisation où l'Europe est parvenue, on pourrait considérer comme autant de guerres civiles, l'Angleterre étendait sa puissance maritime, et élevait sur la *Tamise* ce colosse dont celui de *Rhodes* n'était que l'emblème fabuleux, et qui, de ses bras vigoureux, embrasse aujourd'hui et menace d'enchaîner les deux mondes. L'acte de navigation avait donné une direction si uniforme à tous les esprits, imprimé un si grand mouvement, que les dissensions qui survinrent bientôt après, et la seconde révolution de 1688, ne firent que l'accélérer et le rendre plus décisif.

Plus habile que les faibles et malheureux Stuart, le prince d'Orange, appelé au trône dont les princes légitimes étaient écartés, capta la faveur populaire et s'affermit en s'appuyant sur le plus grand intérêt national ; il profita des prétextes que lui fournirent les prétentions ambitieuses de Louis XIV, et avança beaucoup le grand œuvre commencé par Cromwell.

Depuis cette époque, l'Angleterre a marché invariablement à travers des chances de fortune très-diverses, vers cet unique but avec une opiniâtre persévérance. Ce fut toujours par le commerce et la navigation, plus encore que par les conquêtes, que tels peuples dont l'existence eût à peine été aperçue sans ce mobile, s'élevèrent au plus haut degré de puissance et de prospérité. La superbe *Tyr,* avec un

territoire peu fertile et très-circonscrit, couvrit la Méditerranée de ses vaisseaux, pénétra dans l'Océan, effort plus grand peut-être que la découverte de l'Amérique, résista au vainqueur de Darius, et même après avoir succombé, se releva avec éclat. La colonie de Carthage devint une grande métropole, étendit son empire sur l'Afrique et sur l'Espagne, lutta contre Rome, et l'eût écrasée, si Annibal ne se fût point arrêté à Capoue. Venise, que nous avons vu disparaître (et dont l'histoire féconde en belles leçons de politique et de gouvernement va nous être reproduite par la plume d'un habile écrivain, *le comte Daru*), Venise étonna l'Europe par une accumulation de richesses hors de toute proportion avec sa population et ses possessions continentales. Enfin, nous avons vu la Hollande à peine échappée à la tyrannique domination de Philippe II, devenir le centre d'un commerce immense, et armer l'Europe contre l'un des plus puissans monarques qui ait régné sur la France. Sa marine lutta même avec avantage contre la marine anglaise, humilia son pavillon, incendia ses vaisseaux dans ses propres chantiers, et cependant la Hollande ne put se soustraire à l'influence commerciale de l'Angleterre, et tomba peu à peu, sinon sous sa domination, au moins sous sa dépendance.

Tel est l'avantage d'un plan arrêté auquel toute

la politique extérieure est subordonnée ; cet avantage que les grands états de l'antiquité ont connu mieux que nous, et qu'on ne retrouve chez les modernes que dans le cabinet de Saint-James, et depuis un siècle dans celui de Saint-Pétersbourg, a toujours manqué à la France dans les périodes les plus glorieuses de son existence et les plus favorables pour l'établir sur le commerce, la navigation et l'accroissement de ses forces navales.

Mais plus l'Angleterre avait profité des fautes du gouvernement français depuis la révolution, plus elle craignit de le voir éclairé par cette dure expérience, prévenir la ruine inévitable de la France, en dirigeant désormais et uniquement contre les Anglais une guerre nationale et la portant au sein de leurs foyers. Quoique cette crainte pût paraître chimérique à cause du degré d'abaissement où la marine française était réduite, la seule menace d'une descente sur les côtes d'Angleterre aurait suffi pour jeter l'alarme dans la multitude, et pour produire un mal réel en troublant la sécurité si nécessaire au commerce, en gênant le gouvernement dans ses expéditions lointaines, et l'obligeant à entretenir une armée plus nombreuse.

La cession de la Belgique à la France rendait ce danger plus imminent. Ce n'était point assez d'avoir détruit l'arsenal de Toulon et les escadres de la Médi-

terranée, d'avoir vu désorganiser par l'émigration le corps de la marine française, dont la valeur brillante avait conquis l'estime, et dont les talens excitaient l'envie de leurs rivaux; d'avoir vu tarir, par la perte des plus florissantes colonies des Antilles, la principale source des richesses de la France; d'avoir battu, dispersé à la mer, ou de tenir bloqués dans les ports de l'Océan les débris de ses flottes et de celles de l'Espagne; les ressources de la Belgique et de la Hollande pouvaient suffire pour réparer ces désastres et pour créer une nouvelle marine. Les bouches de la Meuse et de l'Escaut offraient de nouveaux ports, de nouveaux chantiers qui rivaliseraient avec ceux de la Tamise; ils pouvaient être même plus facilement alimentés de toute espèce de munitions navales de la Baltique par les canaux intérieurs des eaux de l'Elbe et de la Hollande; rien ne s'opposait à la plus grande célérité des constructions; un peuple d'ouvriers et de matelots, dont l'Angleterre disposait autrefois, allait accourir dans ces arsenaux qui, mieux que l'arsenal de Paris, aurait justifié le distique de Santeuil :

.... Vulcania tela ministrat,
Tela giganteos debellatura furores......

Et ces géans de la mer avaient encore d'autres sollicitudes; si le gouvernement français, maître de

la Belgique et de la Hollande, au lieu de dévorer les fruits de ces riches conquêtes, d'en absorber la substance par des spoliations et des lois fiscales pour nourrir la guerre continentale et soutenir de folles entreprises, avait usé de modération; s'il conservait les formes d'administration déjà établies et les anciennes coutumes auxquelles ces peuples sont si attachés, il pouvait porter des coups profonds au commerce et à la prospérité de l'Angleterre; les peuples voisins d'un grand État, et qui n'en ont été séparés que par des circonstances politiques, accidens passagers dans la durée des nations, par des barrières artificielles, par des guerres et des traités, peuvent être réunis et ne former qu'une même nation, par le rétablissement des liens et des intérêts naturels, qui, dans leur commune origine, furent pour chacun d'eux semblables, comme le sol et le climat; mais le temps seul peut atténuer les différences de mœurs, d'habitudes et de langage, effacer les souvenirs et opérer la fusion que n'obtient jamais la violence. C'est ainsi que s'est agglomérée la monarchie autrichienne; c'est ainsi que l'Écosse est devenue une partie intégrante de l'Angleterre, et que les conquêtes de Louis XIV ont cessé d'être étrangères à la France.

Si tels étaient les motifs raisonnables de la crainte que les Anglais devaient concevoir de l'incorpora-

tion définitive de la Belgique à la France, celle de la réunion de la Hollande à tout le pays entre la mer de la Manche et le Rhin n'était pas moins bien fondée; car c'est de cette dernière réunion que devaient résulter la plus grande prospérité, le plus grand développement de forces de ces nouveaux États, et par conséquent le plus grand dommage pour l'Angleterre. Si l'on se reporte au temps de l'établissement de la république des Provinces-Unies, et qu'on suppose que ces terribles armées espagnoles, contre lesquelles elle dut lutter si longtemps, eussent été rappelées de la colonie insurgée des Pays-Bas pour venir défendre la métropole, peut-on douter que de proche en proche tous ces peuples irrités par la tyrannie de Philippe II, enflammés par l'exemple et les succès de leurs compatriotes, ne se fussent réunis aux Hollandais pour ne former qu'une seule nation? Si le prince Maurice de Nassau, au lieu de rencontrer tant d'obstacles, d'éprouver tant de perfidies, d'avoir à combattre les meilleures troupes de l'Europe, et des généraux tels que Spinola, n'avait eu qu'à offrir aux Brabançons un pacte fédératif, quel puissant état n'aurait-on pas vu se former tout à coup sur les ruines du duché de Bourgogne? Ne poussons pas plus loin cette supposition gratuite; qu'il nous suffise d'avoir fait sentir que la possession de la

Hollande et de la Belgique donnait à la France tous les moyens de la réaliser; que les intérêts de la Hollande n'ont été mis en opposition que par des moyens forcés; que l'ouverture de l'Escaut, loin de nuire au commerce d'Amsterdam, ne pouvait dans ce système, que l'étendre par les communications intérieures, et le rendre plus sûr en temps de guerre; que la rivalité des deux capitales, loin d'être un levain de discorde, pouvait devenir un moyen d'exciter l'industrie; enfin, qu'en levant les barrières et les entraves qui les rendaient réciproquement étrangères, le gouvernement français pouvait à la fois, et l'une par l'autre, faire fleurir ces deux magnifiques provinces, rivaliser avec l'Angleterre pour le commerce et la navigation de l'Océan, et la primer dans les mers du nord.

Pour achever de prouver que M. Pitt et le lord Grenville avaient raison de déclarer que la guerre était nécessaire et interminable, et qu'un traité avec la France ne pouvait être considéré que comme une trêve nuisible tant que cette puissance prétendrait conserver ces importantes conquêtes, il nous reste à démontrer que cet état de choses était en effet incompatible avec la sûreté de leur patrie, et rendait illusoire toute espèce de garantie.

Il faut remonter jusqu'au onzième siècle, jusqu'à

l'expédition de Guillaume-le-Conquérant, pour trouver un exemple du débarquement d'une armée, et du succès d'une guerre d'invasion sur le territoire des îles britanniques : on ne peut établir aucune parité entre les moyens d'attaque et de défense tels qu'ils existent de nos jours, et ceux de ces temps à demi-barbares, bien moins encore entre les situations respectives, les communications et les intérêts des divers états ; s'il fallait établir une comparaison, et apprécier avec ces diverses données la difficulté de cette entreprise aux deux époques, le résultat de cette recherche serait tout à l'avantage du duc de Normandie, parce que les progrès de l'art nautique, ceux de la tactique navale, le changement et le perfectionnement des armes propres à lancer des projectiles, sont tous en faveur de la guerre maritime et de la défense des côtes, et par conséquent en faveur des insulaires contre les aggresseurs venus du continent.

Les descentes effectuées en Angleterre depuis celles de Guillaume 1er n'ont eu qu'un but partiel ; celles des Stuart en 1708, en 1715 et 1745, furent des surprises de divers points de la côte, par des forces peu considérables et qui n'avaient pas nécessité de grands apprêts ; celles des Français en 1796 et 1797 en Irlande, n'étaient que des coups de main. Il ne faut point tenir compte des vaines menaces et des

projets avortés, tels que celui de Philippe II, dont la flotte, armée à grands frais en 1588, *l'invincible Armada*, commandée par le duc de Medina Sidonia, parvint jusqu'à l'embouchure de la Tamise, et fut arrêtée par les habiles manœuvres de l'amiral Drake, battue et dispersée par la tempête. En 1779, Louis XVI, au commencement de la guerre entreprise pour la cause de l'indépendance des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale, fit, dans les ports du *Hâvre* et de *Saint-Malo*, les préparatifs les plus sérieux et les mieux exécutés. 44,000 hommes d'excellentes troupes de toutes armes, et une forte artillerie, étaient embarqués sous la protection d'une flotte combinée de soixante-dix vaisseaux de ligne français et espagnols, et dirigés contre les arsenaux de *Portsmouth* et de *Plymouth*; mais les fausses mesures prises pour réunir et alimenter dans la Manche une flotte si nombreuse; les retards des Espagnols, les vents faibles et contraires, enfin les maladies, fruit de ces lenteurs, rendirent entièrement inutile ce grand armement, le plus formidable dont l'Angleterre eût jusqu'à cette époque été menacée.

Si, comme nous l'espérons, il nous est donné de poursuivre et d'achever notre tâche, nous aurons, dans le Précis des Campagnes de 1803 à 1805, occasion de décrire les préparatifs immenses et d'une autre

espèce faits à cette époque dans les petits ports de la Manche, pour la conquête projetée de l'Angleterre. Nous éviterons d'anticiper, même dans une simple note, et nous nous arrêtons ici à cette première conclusion, que la grande expérience du trajet, du personnel et du matériel d'une armée de 100,000 hommes du continent en Angleterre, n'a point été faite; et que la question de savoir si une telle expédition peut être raisonnablement entreprise, et avec quels moyens, en admettant le plus sage emploi de ceux de l'Angleterre pour sa défense sur ses côtes et à la mer, reste encore indécise.

A défaut d'expérience, cette grande question politique et militaire a été fréquemment controversée : chaque nouvelle guerre a fait éclore de nouveaux projets de descente en Angleterre ; et comme l'attitude menaçante que donne toujours un plan d'aggression qu'on peut abandonner sans honte, comme la conception d'un stratagème flattait l'amour-propre des ministres français, ils n'ont jamais manqué de stimuler le zèle de ceux qui se livraient à ces vaines recherches. M. le duc de Choiseul y employa deux officiers d'état-major fort habiles, MM. de la Rozière et Dumouriez ; ils firent, malgré la vigilance du gouvernement anglais, des reconnaissances très-détaillées de tous les points de débarque-

ment sur la côte orientale, entre *Plymouth* et l'embouchure de la *Tamise;* leur travail était basé sur la supposition que la flotte anglaise aurait été mise hors d'état de tenir la mer, soit par le résultat d'une bataille navale, soit par le déploiement de forces très-supérieures, et que la communication avec la côte de France resterait assurée. L'auteur des meilleurs mémoires militaires qui aient paru pendant le dix-huitième siècle, le célèbre Lloyd, s'exerça aussi sur ce sujet, et s'attacha à démontrer que, même dans le cas où le débarquement aurait réussi, le but de l'expédition ne pourrait être rempli, et qu'une armée française, maîtresse de l'un des grands arsenaux de l'Angleterre, tels que *Portsmouth* ou *Plymouth,* ne pourrait s'en éloigner, et serait infailliblement détruite avant d'avoir atteint la capitale.

Mais on n'avait jamais pu admettre comme une première donnée du problème, qu'indépendamment des escadres françaises et espagnoles sorties des grands ports de l'Océan, tels que *Brest, Lorient,* le *Ferrol* et *Cadix,* pour se réunir et manœuvrer à l'ouvert de la Manche, une seconde flotte française et hollandaise, au moins aussi nombreuse que la première, sortirait en même temps du *Texel* et de l'*Escaut,* et manœuvrant au vent du canal et de la station des croisières anglaises avec l'avantage des courans, pourrait assurer la navigation des flottilles

qui porteraient l'armée, l'artillerie et les vivres pour trois mois.

Quelque idée qu'on se fasse d'un développemeut des forces navales de l'Angleterre proportionné au danger, on est forcé de convenir qu'il y aurait beaucoup de chances de succès pour l'aggresseur. Dix ans de possession paisible et de libre navigation de la Belgique et de la Hollande devaient donner à la France les moyens de construire dans ses nouveaux chantiers, au nord de la Manche, soixante vaisseaux de ligne ; et ce qui, pour l'Angleterre, était bien plus à redouter, elle aurait pu les armer et mettre cette flotte à la mer avec la plus grande célérité, à cause de l'immense population de ces belles provinces, et de l'inclination des habitans pour le service de mer.

Ajoutons que les embarcations propres au transport des munitions de guerre et de bouche sont si nombreuses dans les eaux de la Hollande, et d'une telle espèce, qu'il suffit de les rassembler pour en former des flottilles considérables et propres à d'assez longs trajets : la navigation intérieure dont le système fait communiquer les eaux de l'*Elbe,* du *Rhin,* de la *Meuse,* de l'*Escaut,* de la *Seine* et de la *Loire,* facilitait l'armement et l'avitaillement de la flotte et de l'armée ; d'autres armemens dans les petits ports de la Manche pouvaient partager l'attention, et selon

les circonstances, selon l'état de la mer, et les succès de l'armée navale, devenir le principal objet, le point de partance, ou du moins opérer une importante diversion.

Si l'on prend la peine d'étudier la statistique des Pays-Bas, et qu'on fasse entrer dans le calcul les progrès des arts et de l'industrie, ceux de l'esprit belliqueux et les effets du nouveau système d'administration et de la division des grandes propriétés depuis la révolution, on ne trouvera rien d'exagéré dans ces assertions, et l'on ne s'étonnera plus que M. Pitt n'ait jamais cessé de considérer l'incorporation de la Belgique et de la Hollande à la monarchie française, comme la catastrophe la plus funeste à l'Angleterre ; on peut même douter que ce grand homme, s'il eût assez vécu pour voir consommer son ouvrage et arracher ces conquêtes à la France, eût conseillé ou permis la réunion de la Hollande et de la Belgique en un seul et même état.

Pour avoir su, par sa persévérance et au prix de la fortune publique, s'affranchir de la rivalité de la France, l'Angleterre n'en a pas moins à craindre de voir s'élever contre elle de nouvelles rivalités : sa prépondérance pèse sur les intérêts des nations commerçantes, comme l'abus des conquêtes et le système continental de Napoléon pesaient sur l'Europe, blessaient les droits des souverains, et rendaient leurs

sujets tributaires de la France ; la durée de la domination maritime de l'Angleterre dépendra donc aussi de sa modération ; même cause, mêmes effets. Les Anglais doivent s'attendre à voir se former une nouvelle nation, des deux peuples que sa politique n'a pu tenir plus long-temps divisés ; les fleuves, les bras de mer qui séparaient les Belges, les Germains, et qui protégèrent le berceau de la république des Provinces-Unies, ne sont plus des barrières : les forteresses, dont ces rivages ont été hérissés depuis deux siècles, tomberont comme les pièges et les filets des agens du fisc dont ils étaient parsemés : cette guerre intestine de douanes, tout au profit de l'Angleterre, est à jamais terminée ; ces belles commmunications ouvertes par la nature et perfectionnées par les plus admirables efforts de l'industrie et du courage qu'inspire l'indépendance, vont multiplier les rapports, et fondre ensemble les intérêts, naguère opposés, aujourd'hui tous semblables, des navigateurs de l'*Escaut*, de la *Meuse*, du *Rhin* et du *Zuyderzée*. — Français ! mettons un terme à nos justes regrets ; nos puissans rivaux, entraînés par la force des événemens, ont perdu plus que nous ; non, nous n'aurons point à craindre, nous n'aurons point à jalouser les succès de ce nouveau gouvernement : plus il s'affermira, en secondant le développement de l'esprit public et de l'intérêt national, et plus il se dégagera

des liens d'une politique de jour en jour plus étrangère à ces mêmes intérêts ; à mesure que l'industrie et le commerce du royaume des Pays-Bas, ses nouvelles relations avec le nord de l'Europe, avec l'Amérique septentrionale et les deux Indes, reprendront l'essor et l'accroissement que sa position moyenne, maritime et continentale lui assurent, ses intérêts communs avec la France seront mieux connus ; on ne pourra plus nous porter envie ; nous cesserons de faire ombrage ; nous recueillerons les seuls avantages naturels auxquels il nous soit permis de prétendre : la France ne pouvant plus posséder la Belgique et la Hollande, il lui importe plus qu'à aucune autre puissance du continent, qu'elles ne soient plus séparées, et que ce nouvel état trouve dans son alliance avec la France la garantie qui lui est la plus nécessaire et qu'aucune autre ne saurait lui donner, la certitude de ne plus servir de théâtre de la guerre.

Note deuxième. — *Page 4.*

La discussion qui s'éleva au parlement d'Angleterre sur le message du roi relatif aux ouvertures de paix faites par le premier Consul, est un document historique très-précieux, à cause de l'importance des objets qui y furent traités ; le sénat romain n'agita jamais de plus grands intérêts, et les éloquens discours prononcés dans cette occasion par le

lord Grenville et le duc de Bedfort dans la chambre des pairs, MM. Dundas et Erskine, et surtout ceux de M. Pitt et de M. Fox dans la chambre des communes, peuvent soutenir le parallèle avec les plus belles plaidoieries d'Athènes et de Rome.

Voyez l'*Annual Register for the year* 1800. Chap. III.

La séance du 22 janvier 1800, dans laquelle les causes et les conséquences de la révolution opérée en France furent développées, les transactions politiques des divers souverains dévoilées avec la plus entière liberté d'opinion, peut être considérée comme la véritable introduction à l'histoire du dix-neuvième siècle. On chercherait vainement dans les actes authentiques, dans les manifestes des cours, dans les mémoires du temps, presque tous contaminés de l'esprit de parti, un témoignage aussi impartial, des preuves aussi claires de la véritable origine de la guerre qui a embrasé et subverti l'Europe, que celles qui résultent de cette mémorable discussion.

M. Pitt justifiait son refus d'entrer en négociations avec le nouveau gouvernement de la république, en s'attachant à prouver que l'Angleterre n'avait fait que repousser une injuste aggression et les entreprises de la France contre ses alliés, et que le changement de chef n'étant qu'une modification du même système, on ne pourrait saisir que l'ombre

et non la réalité de la paix; il terminait ainsi son discours prophétique :

Cur igitur pacem nolo? quia infida est,
Quia periculosa, quia esse non potest.

Pourquoi donc ne veux-je pas la paix? parce qu'elle est sans foi, parce qu'elle est périlleuse, parce qu'elle ne peut exister.

M. Fox, dans sa réplique au chancelier, ne balança pas à déclarer, puisqu'on voulait justifier la continuation ou plutôt *cette nouvelle ère de guerre* par ses premières causes, qu'il ne doutait pas que l'aggression ne fût venue du côté de l'Angleterre; il rappela à ce sujet la convention de Pilnitz, qu'il ne considérait point à la vérité comme une déclaration de guerre, mais bien comme une injurieuse intromission dans les affaires intérieures de la France. Il cita textuellement, dans les termes suivans, cette fameuse déclaration :

« Que l'empereur d'Allemagne et le roi de Prusse
» ont résolu d'employer leurs forces réunies à celle
» des autres souverains de l'Europe, pour mettre
» le roi de France en état d'établir en parfaite liberté
» le fondement d'un gouvernement monarchique,
» également conforme aux droits des souverains et
» au bonheur des Français, si toutefois d'autres
» princes veulent y coopérer avec eux, qu'en même

» temps ils donneront des ordres pour que leurs » troupes se tiennent prêtes à marcher ».

M. Fox établit que cette convention était un procédé hostile, auquel l'Angleterre avait secrètement concouru ; que la nation française avait dû s'en indigner et courir aux armes ; qu'au lieu de l'irriter par la guerre et d'attirer au dehors une population belliqueuse et fanatisée, les souverains auraient plus sûrement préservé leurs états du danger de la propagation des principes révolutionnaires par de sages règlemens ; que loin d'imputer uniquement aux novateurs cette fureur des conquêtes, cette ambition de domination universelle, il y reconnaissait l'ancienne et constante politique de la France, et qu'on ne pourrait citer un envahissement, une violation des droits des nations, dont Louis XIV n'eût donné l'exemple.

Mais l'éloquence véhémente de ce célèbre chef de l'opposition ne prévalut point sur les assertions du lord Grenville et de M. Pitt relativement à l'origine de la guerre. La convention de Pilnitz avait précédé la dissolution des états-généraux de France formés en assemblée nationale pour constituer le gouvernement monarchique représentatif. Les premiers ordres de l'état se trouvaient déjà dépouillés par la loi fondamentale, et sans aucun dédommagement de leurs priviléges et d'une partie de leurs propriétés ;

mais la constitution n'ayant point encore été présentée à l'acceptation du roi, leur cause n'était pas irrévocablement perdue. Comme cette cause intéressait éminemment le clergé, la noblesse, et par conséquent les princes souverains des divers états de l'Europe, la minorité, qui avait perdu au-dedans toute son influence, et n'avait à opposer qu'une force d'inertie à la masse de la nation, chercha des appuis au-dehors : on crut que l'intervention officieuse des puissances étrangères, leur attitude menaçante et la terreur d'une coalition générale suffiraient pour soustraire le roi à l'empire des circonstances. On se persuada que cet excellent prince, qui régnait sur le cœur des Français, et qui ne perdit sa puissance que lorsqu'ils perdirent leur liberté, pourrait, par des moyens pris hors du sein de la nation, modérer les effets de la révolution, amender la constitution, et rendre son acceptation conditionnelle.

Tels furent les motifs qu'on fit valoir auprès des souverains réunis à Pilnitz au mois de juillet 1791, et qui les déterminèrent à signer cette espèce d'acte conservatoire du *statu quo* civil et politique de l'Europe avant la révolution. Quels qu'eussent dû en être les effets par rapport au but qu'on s'était proposé, toujours est-il certain qu'on ne donna aucune suite à cette déclaration, parce que l'acceptation de la constitution par le roi Louis XVI changea peu de

temps après l'état de la question. Malgré les événemens qui avaient précédé cette acceptation solennelle, malgré les fautes et les graves erreurs que l'exaspération des partis avait fait commettre dans l'établissement et l'organisation des pouvoirs, le roi, malgré son opinion personnelle, ses regrets, les violences faites à sa personne sacrée, à ses affections, à ses habitudes, le roi accepta la constitution de bonne foi et sans réserve. Il avait jugé par lui-même de l'état de la France, il s'était convaincu qu'il n'était pas raisonnable d'espérer qu'on fît un seul pas rétrograde vers l'ancien ordre de choses par l'impression de la crainte, et que ce sacrifice était devenu nécessaire : il le fit avec le sentiment patriotique et paternel qui domina toujours dans son âme. La reine, si indignement calomniée, déposa ses justes ressentimens; elle embrassa avec la même générosité l'espoir du rétablissement de la paix publique, et seconda de tout son pouvoir l'exécution des nouvelles lois. Si ces lois n'eussent rencontré d'autres obstacles que ceux qui provenaient de leur imperfection, le temps les eût aplanis; et le couple auguste, au lieu d'épuiser la coupe sanglante de l'ingratitude, aurait dans peu recueilli les fruits de ses nobles sacrifices et les bénédictions des Français, comme sa mémoire vénérée recueille aujourd'hui les bénédictions expiatrices de la postérité. Aucun nuage élevé par les pas-

sions ne doit voiler cette vérité; et l'histoire doit cet hommage à ces infortunés souverains.

L'austère probité du feu roi, si universellement reconnue, ne permet pas d'élever le plus léger soupçon sur la sincérité des intentions qu'il manifesta pendant tout le cours de l'orageuse session de la seconde assemblée nationale. Prévoyant les nouveaux troubles que la guerre ferait éclater, et bien averti de ses dangers personnels et de ceux de sa famille, il fit tous ses efforts pour en prévenir l'explosion ; la correspondance de la reine avec son auguste frère peut en faire foi : l'empereur Léopold ne voulait point la guerre ; son ministre, le vieux prince de Kaunitz, ne pouvant comprendre l'état de la France et l'égarement des esprits, croyait, par des notes diplomatiques et des déclarations comminatoires, donner de la force au parti opposé à la révolution, qui déjà était hors de la lice. Tandis qu'il affaiblissait le parti royaliste constitutionnel, et lui ôtait la faveur publique, en faisant supposer qu'il était d'intelligence avec l'étranger, les chefs de ce parti qui luttait seul contre l'anarchie furent stigmatisés du nom de membres du comité autrichien ; c'était le parti de la paix : ils perdirent la majorité, l'influence du ministère, la direction de la force publique, et le gouvernement resta sans appui, en butte à toutes les entreprises des prétendus républicains.

Telle fut l'origine de la guerre dans laquelle la maison d'Autriche se trouva tout à coup engagée malgré elle, contre sa politique naturelle et contre ses intérêts les plus chers; la convention de Pilnitz encore inconnue, et qui n'avait plus d'application, servit de prétexte aux factieux pour cette injuste aggression : au milieu de la fermentation générale le cri de guerre étouffa l'opinion publique, mais non encore la voix de quelques hommes courageux, tels que le député Becquey, qui combattirent ces perfides conseillers, et signalèrent l'écueil où la monarchie allait se briser, où le trône devait s'engloutir. Le nom des sacriléges imposteurs qui, pour renverser la constitution monarchique, arrachèrent au roi cette déclaration de guerre, doit rester fameux comme celui d'Érostrate. Eux seuls attirèrent sur leur pays, sur l'Europe et sur la famille royale, un déluge de calamités. Le parti royaliste constitutionnel qu'ils opprimèrent sous le joug du mensonge, est resté depuis enchaîné par la tyrannie ou par la fureur des partis. Long-temps encore les contemporains de ces grands événemens, ou leurs premiers neveux, héritiers de leurs opinions, de leurs passions, de leurs intérêts, s'inquièteront fort peu d'en rechercher les causes; ils nieront les faits les plus authentiques ou leur donneront croyance, ils diront les actions ou vertueuses ou criminelles, selon le succès qui leur

importe, car il faut descendre chez les morts pour comparaître au tribunal de la vérité.

NOTE TROISIÈME. — *Page* 19.

Il est trop vrai que les leçons de l'expérience ne servent pas plus aux nations dans la période de leur existence politique, qu'aux individus dans la courte carrière de la vie : un instinct machinal, imprimé par le Créateur à tous les animaux qu'il a doués d'intelligence, le soin de notre propre conservation, nous font éviter, écarter ce qui nous blésse, fuir ou braver le danger, selon la conscience de nos forces; mais il faut que ce danger soit présent. La prévoyance est une qualité presque divine; c'est un effort de la raison perfectionnée; elle est plus rare que le génie : l'homme est naturellement présomptueux; mobile et passager dans un ordre immuable de choses, il rapporte tout à lui-même, il résiste à reconnaître les causes premières et leurs effets constans; créature, il veut créer, établir des principes; et toujours nouveau pour le vieux monde physique dont les lois l'enchaînent, il se fait un monde moral toujours neuf comme lui, dont il modifie les règles, selon ses passions et ses habitudes : telle est la nature humaine. Eh pourquoi les gouvernemens institués par les hommes seraient-ils exempts de leurs faiblesses? On ne peut expliquer autrement

l'entier oubli des avertissemens et des exemples qu'offrait notre histoire et celle de nos voisins, aux Français entraînés dans une révolution qui fut l'ouvrage de tous les partis.

On est surtout frappé de cette vérité, quand on remonte à l'origine de la guerre civile qui pendant huit ans consuma les provinces de l'ouest, la cinquième partie de la France, et qui par sa nature et son objet ne pouvait, comme les guerres de religion de la fin du seizième siècle, avoir d'autre résultat que la ruine commune : plus on s'éloignera des premières époques de la révolution, et plus on s'étonnera que tant d'hommes éclairés, qui cherchaient de bonne foi à poser les bases d'une monarchie tempérée par une constante et légale représentation nationale, n'aient pas pressenti que le nouveau fanatisme du siècle, l'intolérance politique causerait d'aussi grands malheurs que l'intolérance religieuse, et laisserait encore de plus profondes traces. C'était bien avec raison que, dans l'entraînement général, un sentiment de crainte se mêlait à l'enthousiasme; car, comme l'a dit Cicéron, dans de grandes commotions, les malheurs, les craintes, les dangers sont pour tous : *commune est malum, communis metus, commune periculum.* Les troubles que devaient amener de si grands changemens, et l'opposition de la majorité de la noblesse et du cler-

gé, ne purent être mûrement calculés par aucun des deux partis, dans une lutte si vive : la modération, qui eût préservé la monarchie, et porté la France au plus haut degré de force et de prospérité, fut taxée de pusillanimité : les progrès des lumières furent pris en haine ; ceux qui naguère propageaient les principes de la plus douce philosophie, les frappèrent d'anathèmes ; et d'un autre côté, au lieu de calmer cette minorité irritée en n'exigeant que les sacrifices indispensables pour l'égalité devant la loi, et pour la restauration des finances, on l'exaspéra, on l'humilia en lui ravissant les biens de la fortune, les honneurs et la considération publique ; c'était déjà trop d'élémens de discorde ; bientôt la nécessité de vaincre fit rechercher de funestes auxiliaires : la majorité s'arma de l'opinion et de la faveur populaire ; la minorité arma les consciences : la querelle politique devint aussi religieuse, et Mirabeau disait fort bien : *Prenez garde ; vous n'échapperez point au monstre de la guerre civile, et tout est perdu si vous faites des martyrs.*

Après une telle dislocation, le prodige d'une soudaine recomposition du corps social aurait peut-être pu s'opérer, si les élémens eussent été tous homogènes, tous également ductiles ; mais, comme il arrive après le départ des métaux que chacun reparaît avec ses propres qualités, ses affinités, ses répulsions ;

il en fut de même des peuples très-divers dont se composent les états de la monarchie française ; ceux des provinces de l'ouest, et principalement les Poitevins et les Bretons, avaient conservé leurs moeurs simples, encore à demi-sauvages ; ils vivaient comme à trois siècles en arrière, attachés à leurs coutumes, obéissant aux lois, ne murmurant jamais, aveuglément soumis à leurs prêtres, crédules jusqu'à la superstition ; mais pleins d'énergie, sobres, patiens, hospitaliers, respectueux envers leurs seigneurs qui partout vivaient familièrement et patriarchalement avec eux ; il était plus facile d'armer de tels hommes contre les principes de la révolution, que de leur faire comprendre l'avantage qu'ils en pouvaient recueillir ; il n'y avait pas une institution nouvelle qui ne dût leur paraître une violence, et la plus insupportable pour eux, fut le nouveau serment exigé de leurs prêtres.

Ces germes de mécontentement se développèrent lentement ; ils furent à peine aperçus, à cause de la position excentrique de ces provinces. Les habitans des campagnes des provinces de l'ouest ne furent pas plus soumis aux lois de l'assemblée nationale, qu'ils ne l'avaient été aux lois romaines, lorsque César, après avoir achevé la conquête des Gaules, renonça à pénétrer dans leurs sombres retraites. Ce pays offre encore les mêmes obstacles : on n'y trouve

aucune de ces grandes communications que les progrès de l'industrie ont fait ouvrir dans toutes les autres parties de la France, malgré les difficultés naturelles, et qui, semblables aux artères des corps animés, portent, par une multiplicité de ramifications, la vie de la civilisation et le mouvement du commerce jusqu'aux extrémités, jusqu'aux moindres replis. La Vendée surtout et le pays du bocage compris entre le cours de la Basse-Loire, la partie des côtes de l'Océan qui offre le moins de ports, et la route de Paris à Bordeaux, est couverte d'épaisses forêts ou de champs enclos d'arbres et de fortes haies, une infinité de chemins étroits destinés à communiquer à pied et à cheval d'un point à un autre, et seulement de proche en proche, sans aucun système général, forment un vaste labyrinthe auquel conviendrait la courte description du poète latin :

...... *Cæcis tectis, mille viis habuisse dolum.*

Telles furent les premières causes, tel fut le berceau de la guerre civile la plus affreuse, la plus ardente qui ait affligé aucune nation de l'Europe moderne : elle éclata dans la Vendée et dans le Bas-Poitou, après la destruction de la constitution monarchique et l'attentat du 10 août, après que la faction républicaine eût renversé, confondu tous les pouvoirs et usurpé la souveraineté. Cette guerre fut

d'abord purement défensive : les paysans, appelés au tirage au sort pour fournir le contingent exigé par la Convention pour une levée de 300,000 hommes, s'insurgèrent spontanément contre des autorités que les seuls habitans des villes avaient reconnues, contre des lois qui leur étaient encore étrangères, et qui ne pouvaient leur être appliquées qu'avec les plus grands ménagemens : la présomption des novateurs accrut et étendit l'incendie; ils se persuadèrent qu'ils étoufferaient la rebellion par la terreur des supplices, et provoquèrent ainsi d'horribles représailles : dès-lors toute cette vigoureuse population se trouva engagée ; tout fut soldat : les chefs furent d'abord choisis dans la classe des cultivateurs et des artisans ; et plusieurs, tels que Cathelineau, s'illustrèrent par de beaux faits d'armes; ils étaient inexpérimentés, mais non pas inhabiles à ce genre de guerre, le seul propre à la nature du pays, et dans lequel les troupes aguerries et les meilleurs officiers qui leur furent opposés eurent long-temps du désavantage ; des armées étaient déjà rassemblées, lorsque les paysans insurgés appelèrent pour les commander ceux des gentilshommes qui n'avaient point émigré, et s'étaient retirés dans leurs châteaux. Ceux-ci, déjà soupçonnés, accusés même injustement d'avoir fomenté la révolte, donnèrent par leur présence une couleur plus décidée à la cause

commune, et par leur courage et leurs talens, une plus forte impulsion, une organisation plus régulière et plus d'ensemble aux opérations de guerre. Les prêtres, par leurs prédications et les pratiques religieuses auxquelles ces peuples s'étaient toujours livrés, exaltèrent leurs esprits jusqu'à l'intrépide enthousiasme des martyrs. Enfin l'assassinat du Roi ne justifia que trop une généreuse résistance à la plus sanguinaire, à la plus honteuse oppression.

On peut affirmer qu'à cette époque désastreuse, les Français, pétrifiés par la terreur, ne trouvant plus dans leurs foyers d'autorité tutélaire, et se précipitant aux frontières comme pour racheter l'honneur, et laver dans le sang la honte de la nation, partageaient l'indignation des Vendéens. Malheureusement, ainsi que nous venons de l'observer, quoique les neuf dixièmes des Français eussent un sentiment commun et vraiment national, le même attachement à la monarchie, la même horreur pour les criminelles manœuvres par lesquelles les factieux républicains avaient renversé la constitution, l'esprit de parti séparait presque autant les royalistes de la Vendée des royalistes constitutionnels (qui, depuis vingt-cinq ans, n'ont cessé de former la masse de la nation); que ceux-ci étaient eux-mêmes séparés des anarchistes : Éternelles, futiles, funestes divisions !

Mais nous nous laissons trop entraîner par ce sujet de tant et de si vains regrets : nous reproduirions sans doute ici inutilement ces lugubres tableaux ; l'histoire des guerres de la Vendée a été publiée par M. Alphonse de Beauchamp avec beaucoup de clarté, et, à ce qu'il paraît, avec impartialité : il écrivait en 1806, cinq ans après la dernière pacification ; il a pu consulter les documens officiels et les rapports authentiques des deux partis. L'auteur proteste *qu'il ne connaît les royalistes et les républicains ni par leurs bienfaits ni par leurs persécutions : Nec beneficio nec injuriâ cogniti.* On peut le croire, lorsqu'il met en évidence le caractère et l'intrépide dévouement des chefs vendéens, tels que Charette, Laroche-Jacquelin, de l'Escure, d'Elbée, Bonchamp, et qu'il rend une entière justice aux généraux Canclaux, Hédouville ; aux talens et aux vues constamment pacifiques du général Hoche. D'autres mémoires particuliers, parmi lesquels on distinguera toujours les récits pleins de candeur et d'un intérêt attachant de madame de Laroche-Jacquelin, passeront à la postérité. Nous renvoyons nos lecteurs à ces écrits ; s'il faut y faire foi, plus de six cent mille Français, de l'un et de l'autre parti, ont péri par le fer, le feu et les supplices, sur les deux rives de la Loire, dans les guerres de la Vendée, et dans les combats des Chouans.

Et pendant cette destruction de tant de braves et de tant d'innocentes victimes, la France victorieuse et subjuguée ne se leva pas tout entière contre ses lâches tyrans! nos arrière-neveux ne voudront pas le croire; ils interrogeront nos mânes, et ne trouveront dans aucune de nos annales toutes sanglantes et presque toutes corrompues, l'explication de cet épouvantable phénomène; osons répéter que la guerre provoquée par la faction républicaine fit toute sa force, égara et paralysa la nation, et que la supposition de l'intérêt de l'étranger, toujours insupportable aux Français, fit traiter en ennemis les hommes courageux qui, par les seules mains des Français, eussent pu affranchir la France; car ses plus redoutables ennemis étaient alors ces proconsuls qui l'inondaient de sang, qui la couvraient de deuil et de ruines: *omnium est inimicus, qui fuit hostis suorum*, comme Cicéron le disait de Verrès; mais, dans le tumulte des armes, on ne s'entendit plus, et l'incendie de l'arsenal de Toulon, les faibles secours par lesquels les Anglais alimentèrent plutôt qu'ils ne soutinrent les guerres des Vendéens et des Bretons, firent que le généreux exemple donné par la ville de Lyon ne fut point imité. L'esprit national sembla s'éteindre, ses moindres étincelles furent considérées comme autant de signaux de rébellion, et l'on vit le scandaleux triomphe de cette anarchie,

dans laquelle *la liberté dévore la liberté;* (expression très-juste dont s'est servi récemment M. de Wangenheim, dans son rapport aux états de Würtemberg).

Puisse dans des jours plus sereins, quand la voix des passions ne sera plus entendue, quand le soc de la charrue *heurtera les débris de tant de bataillons!* puisse le souvenir de nos malheurs instruire nos descendans mieux que nous ne l'avons été par les malheurs de nos aïeux! qu'ils voient que les moyens violens fondent mal la puissance, que la passion dissipe les forces, et que la modération les concentre!

.... Sunt certi denique fines
Quos ultrà citràque nequit consistere rectum.

NOTE QUATRIÈME. — *Page* 22.

Le gouvernement du Directoire se consuma lui-même par ses propres violences : ce fut un suicide politique, une étrange faute. Quelque vicieux que fût le système d'une représentation partagée en deux chambres démocratiques, se renouvelant annuellement par tiers, et d'un *quinquumvirat* électif; ce pacte bizarre était pourtant une issue pour sortir de l'anarchie; cette apparente solution du problême insoluble d'une république française était du moins ingénieuse, les pouvoirs étaient divisés,

il y avait une sorte de pondération : c'était sans doute un très-mauvais gouvernement, mais la France qui l'avait subi ne cherchait point à s'y soustraire, et telles étaient alors la disposition des esprits et la situation des affaires au-dehors et au-dedans, que les germes de destruction que ce gouvernement portait en lui-même, ne se seraient développés qu'à la longue.

On ne peut se rendre raison de l'aveuglement de ces directeurs républicains, qui, exerçant le pouvoir exécutif sans aucune contradiction, ne surent pas s'affermir, en suivant la pente de l'opinion publique qui les aurait bientôt secondés, parce qu'après de grandes calamités, le repos et la sécurité sont considérés comme des bienfaits; mais ils ne firent rien pour établir entre eux et la France la confiance mutuelle sans laquelle on peut la régir, mais non pas l'administrer. Il y avait dans la majorité du Directoire un sentiment de répulsion contre la nation bien plus fort que celui qu'il lui inspirait; les idées d'ordre et de retour aux sentimens généreux n'étaient aux yeux de ces hommes que de funestes présages : étonnés d'être le prince, ils gouvernaient contre l'intérêt de l'État et dans l'intérêt de leur ancienne faction; à peine échappés aux fureurs intestines, aux massacres judiciaires de la Convention, ils appelèrent à leur secours ce même système de ter-

reur, dont les effets encore récens ne pouvaient se reproduire sans renverser leur propre autorité.

On conçoit que dans la subversion générale d'un gouvernement, une faction audacieuse, parvenue dans le délire de la démocratie à la dissolution plutôt qu'à l'usurpation du pouvoir suprême, n'ayant plus d'intérêt commun avec le reste de la société, emploie le ressort de la terreur : cette minorité se trouve en effet placée dans l'alternative de subjuguer la majorité, ou de périr. Si elle ne fait taire les lois protectrices des personnes et des propriétés, si elle n'enchaîne jusqu'à la pensée, si elle ne verse du sang, si elle souffre que la moindre modération, que l'ombre de la liberté ralentissent le cours de ses violences, si l'on cesse de trembler, elle est anéantie.

Tel fut l'état de la France dans les années 1793 et 1794. Les chefs d'une faction sanguinaire dominaient par l'effroi public, et luttant contre une opposition presque générale, ils ne trouvaient de salut que dans la destruction immédiate des opposans, parce que, disaient-ils, les morts ne se plaignent plus, ne se défendent plus, ne reviennent plus.

Mais quand on se targuait d'avoir reconstitué l'État, rétablir la terreur comme le principal ressort du gouvernement, chercher un point d'appui pour ce levier qui n'a d'action qu'au milieu des troubles et

des plus rapides changemens, c'était manquer le but et courir à sa perte; et c'est ce qu'éprouva le directoire exécutif. Puisqu'il avait à sa disposition l'administration, la force publique et les tribunaux, au lieu d'abandonner la majorité nationale pour fortifier, par toutes sortes de violations et d'abus de pouvoir, une minorité qui ne lui pouvait être d'aucun secours, il lui était facile autant que nécessaire de changer de maximes; son système de terreur fut atroce et ridicule; il causa des maux affreux à la France, et rouvrit toutes les plaies de la révolution; mais il désenchanta le petit nombre d'hommes de bonne foi qui s'était épris des avantages d'une constitution républicaine, et qui croyaient voir réaliser leurs rêveries.

Sous quelque forme qu'un gouvernement soit constitué, s'il repose sur des bases universellement reconnues, sur des lois politiques et civiles, il doit rejeter les moyens de contrainte. Les régulateurs des nations, qui, à l'exemple du directoire républicain, adopteraient la maxime d'un ministre célèbre, *quand on tremble on est soumis*, ne feraient que déclarer leur faiblesse, car il n'y a de véritable force que dans l'exercice modéré de la puissance, et dans une égale et ferme résistance aux efforts des passions. Non, tout ce qui tremble n'est pas soumis; il n'y a pas de tête plus altière que celle

qui, ayant bravé de longs orages politiques, dut pourtant se courber pour se soustraire au glaive. Montesquieu a dit, *que la loi en général est la raison humaine, et que les lois politiques et civiles sont les cas particuliers où elle s'applique.* La véritable obéissance des êtres intelligens et susceptibles de cette application de la raison humaine, présuppose donc une opération libre de l'esprit, et qui doit opérer une intime conviction : la violence ne produit que l'hypocrisie de l'obéissance ; la raison persuade, et si la persuasion était sans succès, les lois seraient sans vigueur ; aussi les promoteurs de ces prétendues sévérités politiques, qui, profitant des momens de trouble et de calamité, ouvrent la carrière aux haines et aux vengeances particulières, mettent l'effroi dans tous les cœurs, appliquent à une nation toute entière des lois draconniennes, comme le fit ce directoire après le 18 fructidor, par ses ostracismes, ses proscriptions, sa loi des ôtages, ne sont pas assez punis par l'exécration de leurs contemporains et de la postérité.

Heureusement cet état désastreux de la société est aussi rare que les grands bouleversemens du monde physique ; mais on n'en saurait trop montrer la salutaire horreur : Tacite l'a peint avec autant de force que de vérité, lorsqu'il dit en parlant des délateurs : . . . . « *Quod maxumè exitiabile tulêre*

» *illa tempora, quùm primores senatûs infimas*
» *etiam delationes exercerent, alii pro palàm,*
» *multi per occultum. Neque discerneres alienos a*
» *conjunctis, amicos ab ignotis, quid repens aut*
» *vetustate obscurum; perindè in foro, in convivio,*
» *quâquâ de re locuti, incusabantur, ut quis præ-*
» *venire et reum destinare properat.* Mais ce qu'il
» y eut de plus mortel dans ces temps, c'est que
» les premiers d'entre les sénateurs se ravalèrent jus-
» qu'aux plus basses délations; les uns ouvertement,
» plusieurs autres en secret, sans faire aucune dif-
» férence de leurs propres parens à ceux qui leur
» étaient étrangers, ni de leurs amis à des incon-
» nus, ni des griefs récens à ceux que le temps
» avait dû effacer; aussi quels que fussent, au forum
» ou dans les festins, les sujets de conversation, on
» était inculpé toutes les fois qu'un délateur avait
» à produire un coupable ».

Tacitus, Annal. lib. VI.

Ne croit-on pas lire l'histoire de nos temps de terreur?

Beccaria, le Montesquieu de l'Italie, dans son Traité des Délits et des Peines, chapitre XV, des accusations secrètes, tonne avec la plus mâle éloquence contre cette perversion des lois. Nous terminerons cette Note, en rapportant ce beau pas-

sage que nous ne traduirons que trop faiblement :

. . . . « *Evidenti ma consagrati disordini*
» *e in molte nazioni resi necessarj per la debolezza*
» *della costituzione, sono le accuse segrete. Un*
» *tal costume, rende gli uomini falsi e coperti.*
» *Chiunque può sospettare di vedere in altrui un*
» *delatore, vi vede un inimico. Gli uomini allora*
» *si avvezzano a mascherare i proprj sentimenti,*
» *e coll'uso di nascondergli altrui, arrivano final-*
» *mente a nascondergli a loro medesimi. Infelici*
» *gli uomini quando son giunti a questo segno :*
» *senza principj chiari ed immobili, che gli gui-*
» *dino, errano smarriti e fluttuanti nel vasto mare*
» *delle opinioni, sempre occupati a salvarsi dai*
» *mostri, che gli minacciano : passano il momento*
» *presente sempre amareggiato della incertezza del*
» *futuro; privi dei durevoli piaceri della tranquil-*
» *lità, e sicurezza, appena alcuni pochi di essi*
» *sparsi quà è là nella trista loro vita, con fretto*
» *e con disordine divorati, gli consolano d' esser*
» *vissuti. E di questi uomini faremo noi gl' intre-*
» *pidi soldati defensori della patria o del trono?*
» *E tra questi troveremo gl' incorrotti magistrati*
» *che con libera e patriotica eloquenza, sostengano*
» *e sviluppino i veri interessi del sovrano, che*
» *portino al trono coi tributi d'amore, e le bene-*
» *dizioni di tutti i ceti d' uomini, e da questo ren-*

» *dano ai palagj ed alle capanne la pace, la sicu-*
» *rezza, e l' industriosa speranza di migliorare la*
» *sorte, utile fermento, e vita degli stati.*

» *Chi può difendersi dalla calumnia, quand'*
» *Ella è armata dal più forte scudo della tirannia,*
» *il segreto? qual sorta di governo è mai quella,*
» *ove chi regge, sospetta in ogni suo suddito, un*
» *nemico, ed è costretto per il publico riposo di*
» *toglierlo a ciascuno?* »

« *Les accusations secrètes sont des désordres évi-*
» *dens, mais consacrés, et chez plusieurs nations,*
» *devenus nécessaires par la faiblesse de leur consti-*
» *tution : cet usage rend les hommes faux et dissi-*
» *mulés. Quiconque peut soupçonner de voir dans*
» *autrui un délateur, y voit un ennemi. Alors les*
» *hommes s'accoutument à masquer leurs propres*
» *sentimens, et en s'habituant à les cacher aux*
» *autres, ils arrivent enfin à se les cacher à eux-*
» *mêmes. Malheureux ceux qui vont jusqu'à ce*
» *terme, sans principes clairs et immuables qui*
» *les guident! ils errent égarés et flottans dans le*
» *vaste océan des opinions, toujours occupés à éviter*
» *les monstres qui les menacent; le moment pré-*
» *sent est toujours empoisonné par l'incertitude de*
» *l'avenir; privés des plaisirs durables de la tran-*
» *quillité et de la sécurité, à peine quelques-uns*
» *d'entre eux, épars çà et là pendant leur triste*

» *vie, promptement dévorés au milieu du désordre,*
» *se consolent-ils d'avoir vécu; et c'est de ces per-*
» *sonnes que nous ferons d'intrépides soldats, dé-*
» *fenseurs de la patrie ou du trône? Et c'est*
» *parmi eux que nous trouverons les magistrats in-*
» *corruptibles, qui devront soutenir et développer*
» *avec une éloquence libre et patriotique les vrais*
» *intérêts du souverain, porter au pied du trône,*
» *avec les tributs, l'amour et les bénédictions de*
» *toutes les classes d'hommes, et d'en rapporter*
» *dans les palais et dans les cabanes, la paix, la*
» *sécurité et l'industrieuse espérance d'améliorer*
» *son sort, utile ferment et vie des états?*

» *Qui peut se défendre contre la calomnie quand*
» *elle est armée du plus fort bouclier de la tyran-*
» *nie, du secret? Quelle espèce de gouvernement est*
» *donc celui où l'autorité suspecte un ennemi dans*
» *chaque sujet, et est contraint de lui ravir son*
» *repos pour assurer le repos public?*

NOTE CINQUIÈME. — *Page 32.*

Il est plus difficile qu'on ne le croit communément de bien apprécier dans le cours d'une guerre quelles sont les véritables forces de l'ennemi; il semble au premier coup d'œil, qu'en observant avec une attention constante les pertes successives en hommes et en matériel, et en s'informant soigneuse-

ment des ressources employées pour leur remplacement, on doive établir un aperçu suffisamment exact pour servir de base aux déterminations politiques ; mais l'expérience a prouvé dans le cours de cette dernière guerre plus que dans aucune autre, que l'on doit peu compter sur le résultat d'un calcul dont les élémens sont si variables et si difficiles à saisir.

La situation déplorable de l'armée française à la fin de la campagne de 1799, un peu avant que le général Bonaparte n'arrivât d'Égypte, n'a jamais été bien connue : deux victoires aussi importantes qu'inattendues, la bataille de Zurich, qui fut le plus grand événement de la guerre, et l'échec du duc d'Yorck au Texel, soutinrent l'opinion des armes françaises, et dérobèrent à toute l'Europe le degré d'affaiblissement jusques auquel la république était tombée.

Nous avions déjà, dans la Note 5 du premier volume de cet ouvrage (page 285), démontré, par un relevé des rapports officiels des parties belligérantes, et par des calculs de probabilité, que les armées mises en campagne au mois de mars 1799, avaient, dans les quatre mois qui précédèrent la bataille de Novi (livrée le 15 août), consommé ou mis hors d'état de service la moitié de leur effectif. Nous nous sommes convaincus par de nouvelles recherches, qu'à la fin de cette campagne, la totalité des forces

de la république, soit dans l'intérieur, soit hors de son territoire, depuis le Texel jusqu'à Gênes, n'était guère au-dessus de 140,000 hommes, savoir :

En Hollande......................	28,000 h.
En Alsace et sur le Bas-Rhin......	40,000
En Suisse........................	22,000
Dans le pays de Gênes et sur le Var..	35,000
Dans la Vendée..................	15,000
	140,000 h.

Si l'on considère l'immense étendue de pays sur laquelle ces forces étaient disséminées, on s'étonnera que les hommes d'état qui dirigeaient les affaires de la coalition aient tout à coup suspendu les opérations offensives, et qu'au lieu de profiter d'une supériorité numérique plus que double, et telle qu'on n'avait pu l'obtenir dans les sept campagnes précédentes, ils n'aient pas, à l'exemple des Français, entrepris une campagne d'hiver, une invasion que l'état intérieur de la France, les fautes, la nullité du gouvernement du Directoire, auraient probablement fait réussir : les troupes françaises étaient à cette époque presque partout, mais principalement dans le pays de Gênes, mal payées, mal vêtues, et dans le dernier état de misère; les soldats dégoûtés murmuraient hautement, s'insurgeaient et désertaient en foule pour rentrer dans leurs foyers; leur

présence, leurs récits, l'horreur des maladies contagieuses, rendaient les levées par voie de conscription de jour en jour plus difficiles ; on s'excitait à la résistance aux autorités, le ressort de la terreur était brisé, tout était prêt à s'enflammer.

Il faut être à l'armée, et pour ainsi dire mêlé aux avant-postes, pour bien juger d'une telle situation de l'ennemi et de l'avantage qu'on en peut prendre sur lui. S'il ne s'y trouve un chef suprême qui, sans aucune responsabilité, puisse changer les plans, on profite mal de ces grands changemens de la fortune des armes ; la circonspection et la rivalité des généraux altèrent les rapports ; la jalousie présomptueuse des cabinets n'admet qu'avec défiance ce qui n'entre pas dans les projets déjà arrêtés, et ne justifie pas cette espèce de prescience qu'aucun ne veut abandonner. La guerre est la grande affaire des souverains ; s'ils ne la conduisent eux-mêmes, ils doivent en confier la direction à un généralissime : ce n'est point chose de conseil, il y faut en tout et pour toutes les parties une seule et absolue volonté ; il n'est point de faute si grave faite par un seul, qui ne puisse être plus facilement réparée que celles qui naissent de l'irrésolution de plusieurs.

Et si nous saisissons ici l'occasion de rappeler ce principe bien reconnu, c'est qu'on trouvera peu d'exemples de son application qui soient aussi re-

marquables que cette clôture insignifiante de la plus brillante campagne qu'eussent jamais faite les alliés contre la France.

Ce qui sauva la république d'une inévitable et complète destruction, et la France du fléau d'une invasion, ce fut l'éloignement du généralissime de l'Empire, sinon encore du commandement de son armée, du moins de la direction suprême des opérations au moment où la victoire de Stockach, et la conquête de la Suisse orientale, avaient levé tous les grands obstacles à l'exécution de son plan. Non-seulement les talens de l'archiduc Charles, mais la confiance et l'affection que son magnamime caractère avaient inspirées à l'armée autrichienne et à tous les peuples allemands, le rendaient éminemment propre à cette grande entreprise : il semble qu'on redouta de le faire trop grand ; le rival qu'on lui donna, le nouveau conquérant de l'Italie, Souwarow, avec une égale valeur et plus de génie militaire qu'on ne lui en accorde à cause de sa rudesse à-demi sauvage, n'avait pas pour cette conduite de la guerre sur les deux théâtres les mêmes avantages que M. l'archiduc, et n'aurait pas disposé des mêmes moyens. Toujours est-il certain que cette intrigue de cabinet et le défaut d'ensemble préparèrent le triomphe de Masséna à Zurich, et laissèrent à Bonaparte tout le temps d'arriver d'Égypte ;

de détruire le gouvernement républicain, d'organiser une nouvelle armée avec des élémens qui vraisemblablement se fussent trouvés détruits et dispersés, si M. l'archiduc Charles avait pu poursuivre ses opérations.

Si la recherche des conséquences d'une conduite plus conforme à la justice et à la prudence était une chose vaine, il faudrait renoncer à retirer de bons fruits de l'étude de l'histoire. En examinant les résultats de la tardive expédition de Souwarow en Suisse, de la victoire de Zurich, et du changement de gouvernement en France, on voit le général Bonaparte, après avoir en six mois reconquis l'Italie occidentale, et fait pénétrer le général Moreau jusqu'à l'Inn, à l'époque du premier armistice (celle où nous terminons ce volume), disposer d'une armée de 291,000 hommes, savoir :

En Hollande et sur le Bas-Rhin.....	25,000 h.
En Bavière et sur le Danube.......	120,000
En Suisse et en réserve à Dijon.....	22,000
En Italie..........................	84,000
Dans l'Ouest.....................	10,000
Dans les dépôts et en marche......	30,000
	291,000 h.

Et ces armées étaient organisées dans les justes proportions de troupes de diverses armes, pourvues

d'une nombreuse artillerie dont le matériel fut en grande partie fondu, reconstruit, accru dans les plus beaux arsenaux d'Allemagne et d'Italie, à Munich et à Turin; la solde fut payée, et l'habillement rétabli avec les contributions et les énormes réquisitions exigées des pays conquis.

Les hommes d'état les plus habiles n'eurent que des notions erronées sur la situation des armées françaises, avant et après l'arrivée et l'élévation du général Bonaparte. M. Pitt lui-même fut trompé par les signes apparens d'une désorganisation totale et de l'épuisement de la France, et se refusa long-temps à croire au miracle de sa résurrection.

Tel est ce bon pays de France, que les sources de sa vigueur et de sa prospérité peuvent, par d'inhabiles mains, être détournées, s'égarer, disparaître momentanément, mais non jamais s'épuiser; et tel est le caractère français, que sa mobilité même sert à le soutenir dans les plus rudes épreuves. Ceux qui ne trouvent point parmi nous d'esprit public nous ont mal observés; ce ressort puissant, quand on a su l'employer, n'a jamais failli.

On nous pardonnerait sans doute de développer cette dernière réflexion : le scrupule de l'impartialité ne saurait exclure une si juste apologie; mais nous en abrégerons l'expression, en empruntant celle d'un de nos poètes. A l'époque de la paix de 1762,

quand les Anglais parvinrent, par les malheurs de la guerre sur le continent, à humilier la marine française, Favart, connu seulement par quelques ouvrages dramatiques du genre le plus léger, mais pleins de grâce, inspiré cette fois par cet esprit public recélé dans le cœur des Français comme le feu dans le caillou, fit le couplet suivant, qui mérite d'être conservé, et ne saurait être reproduit plus à propos.

Le coq français est le coq de la gloire;
Par les revers il n'est point abattu;
Il chante fort, s'il gagne la victoire;
Encor plus fort quand il est bien battu :
Le coq français est le coq de la gloire;
Toujours chanter est sa grande vertu.
Est-il imprudent, est-il sage?
C'est ce qu'on ne peut définir;
Mais qui ne perd jamais courage,
Se rend maître de l'avenir.

Note sixième. — *Page* 97.

Nous avons déjà, dans le cours de cet ouvrage, fait remarquer l'excellente organisation des armées françaises en divisions composées de différentes armes : celle de l'armée du Rhin, sous les ordres du général Moreau en 1800, mérite d'autant plus d'être particulièrement observée, qu'il y introduisit des changemens importans; leur examen nous a conduit

à quelques réflexions qui peut-être ne seront pas sans intérêt aux yeux de nos lecteurs.

Un auteur, militaire moderne, qui a bien étudié la tactique des anciens, en même temps qu'il s'éclairait par sa propre expérience, en combattant successivement sur tous les théâtres de guerre, le général Rogniat, dans ses *Considérations sur l'art de la guerre*, a comparé avec raison l'organisation de nos divisions à celle des légions romaines. Nous ne pouvons cependant partager l'opinion du général sur les changemens de formation et de dénomination qu'il propose d'assimiler à celles des Romains; nous croyons que la formation des troupes, telle qu'elle est aujourd'hui à peu près uniformément fixée dans toutes les armées de l'Europe, est la meilleure à laquelle on ait pu parvenir depuis le changement des armées; notre tactique élémentaire pour l'infanterie et la cavalerie, perfectionnée d'après l'école du grand Frédéric, ne laisse rien à désirer, parce qu'elle renferme les moyens les plus simples de faire avec précision et célérité, dans tous les sens et dans toutes les positions, les mouvemens nécessaires pour l'exécution de toute espèce de manœuvre, parce que les mêmes principes, les mêmes commandemens, servent à ployer et à déployer, à faire passer de l'ordre mince à l'ordre profond, depuis le bataillon qui est l'unité jusqu'aux lignes les plus étendues; et que ces moyens suffisent

pour ranger une armée, et la faire combattre en tel ou tel ordre de bataille que le général aura cru devoir préférer, ou que la nature du terrain aura exigé.

Mais si cette tactique élémentaire des modernes, à cause de la plus grande intensité de force des armes de jet, de la multiplicité des projectiles et de la variété de leurs effets, nous semble n'avoir plus rien à emprunter des Grecs et des Romains, il n'en est pas de même pour la grande tactique, la composition des armées et les dispositions stratégiques : nous pensons, avec le savant auteur des *Considérations*, que les Romains qui, comme il le dit très-bien, *semblent avoir deviné tous les secrets de l'art de la guerre*, nous ont laissé, pour toutes les parties de cet art si difficile et malheureusement si nécessaire, de grandes leçons et de grands exemples, et que cette mine féconde d'instruction est loin d'être épuisée.

La plus parfaite imitation de l'excellente organisation des légions romaines, et la seule possible avec les élémens dont se composent nos armées, est l'organisation des divisions françaises, telles qu'elles ont existé dans les premières campagnes de la guerre de la révolution, avant que la formation des corps d'armée, en perfectionnant à la vérité le système d'organisation générale des armées, eût apporté des altérations très-nuisibles dans celle des divi-

sions. Ce serait une grande faute que d'abandonner ou de négliger cette belle répartition des troupes de toutes armes aujourd'hui adoptée dans toutes les armées de l'Europe, et dont on reconnaîtra de plus en plus les avantages, si l'on se décide à conserver ces divisions pendant la paix, à rendre leur organisation et leur administration fixes et dans le même ordre, comme celles des corps de différentes armes dont elles doivent être toutes composées dans une proportion semblable.

Il est très-remarquable que ce système de division, qui, comme celui des légions romaines, se prête si bien à tous les besoins, à toutes les manières de combiner et d'employer ses forces pendant la guerre, et de les maintenir sur le pied le plus respectable et le plus économique pendant la paix, ait échappé à de grands généraux, à des hommes de génie qui avaient étudié l'antiquité, à Frédéric lui-même, et qu'il soit né pour ainsi dire du hasard et de la nécessité, au milieu de la confusion qui régnait d'abord dans l'organisation des premières armées de la république.

C'était et c'est encore une grande erreur, que d'appliquer à une troupe d'une seule arme la dénomination de légion. La formation de quelques corps mêlés de cavalerie et d'infanterie, tels que la légion royale, celle qui a le plus approché de la véritable

formation légionnaire, et qui fut commandée par MM. de Vioménil vers la fin du règne de Louis XV, était un bon modèle, mais dans une trop faible proportion. Nous donnerons une idée plus précise de la légion, en rapportant la définition du général Rogniat, parce qu'elle convient également à la légion romaine et à la division française.

« C'était, en un mot, une petite armée en état » de se suffire à elle-même dans toutes les circon- » stances, et tel fut l'artifice admirable de l'organi- » sation légionnaire, que les mêmes troupes ne » pouvant pas réunir la légèreté et la vélocité avec » la solidité, on parvint cependant à procurer toutes » ces qualités à ce corps par un heureux mélange » des différentes armes ».

A mesure que les armées françaises devinrent plus considérables, que les opérations embrassèrent un théâtre plus vaste, et qu'il fallut s'appuyer sur une base plus étendue, les divisions, dont la force effective ne doit être au plus que de 10,000 hommes, se trouvèrent, pour la transmission immédiate des ordres relatifs aux mouvemens stratégiques, trop éloignées du point central où l'on suppose toujours le quartier-général (quoiqu'il faille bien se garder de s'astreindre à l'y placer, et qu'il doive au contraire être toujours mobile et indépendant de la marche des colonnes pour mieux cacher ses desseins

à l'ennemi). Les ailes, le centre et la réserve devinrent comme autrefois des corps séparés, dont le commandement spécial fut confié à des généraux qui, sans acquérir pour cela un grade supérieur à celui des généraux commandant les divisions dont leurs corps se composaient, transmettant à ceux-ci les ordres du général en chef, prirent le titre de lieutenans-généraux.

L'armée du général Moreau fut la première où ces grandes masses furent régulièrement formées, et ces nouvelles distinctions établies. Cette grande organisation eût été parfaite, si l'on eût conservé dans toutes ses parties l'homogénéité, l'équilibre si nécessaires.

A l'exemple des grands capitaines de tous les âges, après avoir mis les corps des ailes et du centre sous les ordres de ses trois lieutenans, le général Lecourbe à l'aile droite, le général Sainte-Suzanne à l'aile gauche, et le général Saint-Cyr au centre, Moreau forma un corps de réserve très-considérable, à peu près du tiers de la totalité des forces dont il pouvait disposer ; ce corps ne devait agir que sous ses ordres directs, et pour ainsi dire toujours sous ses yeux : quelque forte que puisse paraître cette proportion, on peut assurer, on peut prouver, qu'entre les mains d'un général habile, un tel corps de réserve est le plus sûr moyen de vaincre;

et cependant, si, comme le fit le général Moreau, on le compose non des élites de toutes les armes, formées en corps permanens (comme le furent depuis les gardes impériales), on forme ces réserves avec les plus fortes divisions, celles où se trouvent les troupes les plus éprouvées ; on affaiblit les autres corps d'armée, soit des ailes, soit du centre ; on ôte la confiance, on fait naître des rivalités nuisibles. Sans doute que, dans les circonstances où se trouva le général Moreau, la précipitation avec laquelle il dut organiser son armée, dont plus du tiers était de nouvelle levée, ne lui aurait pas permis de rassembler un assez grand nombre de troupes d'élite, et il se décida à grouper autour de lui les meilleures divisions de son armée. Nous avons voulu, par ces observations, faire ressortir l'avantage de l'organisation immuable des divisions composées de corps de troupes de diverses armes conduites par les mêmes chefs. Ces divisions prennent bientôt cet esprit de corps si précieux, et qui, comme tout ce qui provient d'un bon principe, n'acquiert tout son développement, et ne conserve sa vigueur que dans une proportion moyenne ; cet esprit de corps ne sera jamais aussi exalté, aussi actif dans un corps de troupes peu nombreux que dans ceux d'une plus forte proportion, et si on dépasse le terme moyen, il décroîtra, il s'affaiblira par le trop grand nom-

bre d'individus : la division française est, comme la légion romaine, ce terme moyen.

Nous reviendrons plus tard, et par d'autres exemples et à d'autres époques, sur la composition des grands corps de réserve, objet sur lequel les idées ne paraissent pas être encore bien fixées.

NOTE SEPTIÈME. — *Page* 164.

Le feu maréchal Berthier, prince de Wagram, et ci-devant prince de Neufchâtel, fut l'un des personnages les plus remarquables qui aient figuré sur la grande scène militaire : il possédait les qualités les plus essentielles du général, une valeur calme et brillante, un excellent jugement formé par l'éducation la plus soignée, éclairé par une longue expérience, et peut-être la plus étendue et la plus variée qu'un soldat puisse acquérir ; il porta les armes pendant un demi-siècle, fit la guerre dans les quatre parties du monde, ouvrit et termina trente-deux campagnes.

En sortant des écoles, après de bonnes études mathématiques, il acheva d'acquérir sous les yeux de son père, ancien ingénieur-géographe, et l'un des premiers auteurs de la riche collection du Dépôt de la guerre, les connaissances nécessaires pour former un bon officier d'état-major ; il se fit distinguer par l'exactitude et la prestesse de ses opéra-

tions sur le terrain, et par la pureté et l'agrément de sa manière de dessiner. Le feu roi, qui se plaisait aux travaux de géographie et de topographie, et qui y portait un goût éclairé par des connaissances très-étendues, daigna employer ce jeune officier à dresser la belle carte des chasses, dont les minutes corrigées de la main du roi sont restées comme un modèle parfait, et qui, imité depuis dans tous les pays de l'Europe, n'a pas été surpassé.

M. le prince de Lambesc attira Berthier dans son régiment de dragons de Lorraine, la meilleure école de cavalerie qui existât alors en Europe; il dut à cette faveur l'avantage si essentiel pour l'homme de guerre, de manier avec vigueur et adresse son cheval et ses armes. Il fit sa première campagne en Amérique, dans l'état-major de l'armée commandée par le comte de Rochambeau, se fit remarquer au combat naval de la Chesapeak, et à la reconnaissance de New-York, où, sous le feu des batteries anglaises, escortant le général en chef avec le comte Charles de Damas, qui eut son cheval tué sous lui, et mêlé avec un parti anglais, il tua de sa propre main le dragon qui s'était le plus approché du groupe, et fit plusieurs prisonniers : telles furent ses premières armes dans cette guerre, où il s'acquit, par son activité, sa valeur et ses talens, une réputation qu'il a depuis justifiée.

Il fit partie de l'état-major du baron de Viomé-nil, dans l'expédition dirigée contre la Jamaïque, et qui fut suspendue par la paix de 1783, si glorieuse pour la France : sa navigation, ses voyages accrurent avec la masse de ses connaissances, son ardeur de s'instruire; devenu officier supérieur dans le corps de l'état-major-général formé par le maréchal de Ségur, il employa le temps de la paix à divers travaux militaires; il suivit les écoles de tactique dans lesquelles le roi Louis XVI, après divers essais, fit porter ses ordonnances de formation et de manoeuvres pour les deux armes, à un tel point de perfection, et sur des principes si solides et si simplifiés, que nous sommes devenus maîtres à notre tour, d'imitateurs que nous étions.

Le colonel Berthier visita les camps du roi de Prusse, fut employé à celui de Saint-Omer sous les ordres de M. le prince de Condé, et remplit en 1789 les fonctions de chef d'état-major sous le baron de Bezenval, jusqu'à la dislocation de l'armée rassemblée sous Paris.

Dans les premiers orages de la révolution, nommé commandant de la garde nationale de Versailles, attaqué par les plus furieux démagogues, il sut se maintenir et donner des preuves réitérées de fermeté, de dévouement et de fidélité au roi.

Dans les temps désastreux de la terreur, dont le

fléau commença avec la déclaration de guerre, le général Berthier se rendit à l'armée; il y fut employé comme chef d'état-major, d'abord sous le général Lafayette, et ensuite sous Luckner : il ne quitta plus les drapeaux français, l'asile de tant de braves, le refuge de l'honneur.

Il combattit sur toutes les frontières pendant les cinq premières campagnes; il fit des actions brillantes, et fut assez heureux pour rester obscur à cette époque où les talens et les anciens services étaient des titres de proscription : le général Bonaparte (et ce ne fut pas pour celui-ci la moindre faveur de la fortune), rencontrant à l'armée d'Italie, dont il prit le commandement au mois de mars 1796, le général Berthier, en fit son compagnon d'armes et le principal instrument de ses succès.

Pendant dix-neuf années remplies par seize campagnes, presque toutes doubles, d'été et d'hiver, l'histoire de la vie du maréchal Berthier n'est autre que celle des guerres de Bonaparte et de ses opérations, dont il dirigea toujours tous les détails d'exécution dans le cabinet et sur le terrain : constamment occupé de ces détails immenses, et de jour en jour plus compliqués, il resta toujours étranger à toutes les intrigues politiques : son infatigable activité semblait défier le génie ardent dans la sphère duquel il était entraîné; il travaillait avec un ordre

admirable, saisissait avec promptitude et sagacité les vues générales, les dispositions à peine indiquées, et donnait ensuite tous les ordres d'exécution avec prévoyance, clarté et concision. Discret, impénétrable, modeste, il ne se faisait jamais valoir : il était exact, juste et même sévère pour tout ce qui touchait au service, mais il donnait toujours l'exemple du zèle et de la vigilance : il maintenait la discipline avec rigueur, et savait faire respecter, par ceux qui lui étaient subordonnés, quels que fussent leur rang et leur grade, l'autorité qui lui était confiée.

Le général Berthier n'ayant commandé en chef que l'armée de réserve et sous les yeux du premier Consul, son nom ne retentira peut-être pas dans l'histoire comme celui des généraux ses émules, qui ont attaché leurs noms à de grands événemens, et par des victoires qui leur sont uniquement et justement attribuées; mais il eut cependant une si grande part à ces mêmes victoires par tout ce qu'il fit pour les préparer, par tant de faits d'armes qui, tels que le passage du pont de Lodi, lui sont personnels; que des titres de gloire si nombreux ne lui seront pas contestés : et sans doute que si Bonaparte eût écrit ses commentaires, il aurait pu dire avec vérité que, depuis la bataille de Montenotte jusqu'à la bataille de Leipzig, il n'est aucun de ses succès auquel les

conseils de son major-général n'aient coopéré, aucune de ses irréparables fautes dont la vieille expérience de son compagnon d'armes n'ait cherché à le détourner.

Nous n'avons dû considérer ici le prince de Wagram que sous les rapports de l'homme public; nous trouverions aussi dans sa vie privée des sujets de justes éloges et de nouveaux motifs d'honorer sa mémoire. Qu'il soit permis à l'amitié, à la fraternité d'armes, de rappeler les qualités sociales qui lui concilièrent l'estime de tous les gens de bien ; l'ardent amour de son pays, qui dans toutes les circonstances fut le premier mobile de ses actions ; son humanité, que le spectacle des scènes sanglantes qu'il eut sans cesse sous les yeux, ne fit que rendre plus active et plus touchante ; son noble désintéressement, sa modération dans la haute fortune, ses douces affections pour sa famille, et sa constante fidélité à ses amis.

NOTE HUITIÈME. — *Page* 171.

Illi robur et æs triplex circa pectus erat.

Le premier navigateur qui, le cœur ceint d'un triple airain, osa affronter le mugissement des flots, fut-il plus audacieux qu'Annibal s'ouvrant un chemin à travers les neiges éternelles que les aigles seules avaient visitées, lorsqu'il entreprit de les franchir?

Le passage de l'armée de Bonaparte sur le mont Saint-Bernard, opération de guerre qui étonnera toujours par la hardiesse de la conception et la célérité de l'exécution, rappelle ces grands souvenirs de l'histoire ancienne. On ne peut se défendre du vif intérêt qu'inspirent ces efforts de courage et de persévérance à vaincre des obstacles qui dûrent si long-temps paraître insurmontables ; et cet intérêt s'accroît, en recherchant au milieu de ces abîmes les traces des grands hommes qui les rendirent illustres ; celles d'Annibal, celles de César et de Pompée, qui y conduisirent les aigles romaines ; celles de Charlemagne et de François 1er, dont les expéditions ne furent pas moins célèbres.

Les écrivains qui nous ont peint si vivement les travaux entrepris pour les premiers passages des Alpes, ne nous ont laissés dans l'incertitude sur les points où ces passages s'effectuèrent, que parce que presqu'aucun d'entre eux n'a pris soin d'expliquer les combinaisons militaires de ces grandes opérations. Polybe, si exact dans ses descriptions, et qui avait reconnu lui-même le chemin qu'Annibal avait suivi, n'a pas désigné précisément la vallée par laquelle l'armée carthaginoise descendit dans la plaine de Turin : il a négligé de nommer la rivière qui l'arrose, et cette omission a ouvert aux commentateurs militaires et aux géographes la carrière infinie des conjec-

tures. La plus raisonnable est celle de Simler, auteur du quinzième siècle : il pense que l'armée carthaginoise prit le chemin du *petit Saint-Bernard*, et descendit par la vallée d'*Aoste* à *Ivrée*. Nous ne sommes pas surpris qu'un auteur aussi judicieux que celui des nouvelles *Considérations sur l'art de la guerre* (*Voyez*, dans cet ouvrage, la Note intitulée *Coup-d'œil sur l'Expédition d'Annibal en Italie*, p. 755), ait adopté l'opinion de Simler. Nous nous rangeons à la sienne, et nous considérons aussi ce grand problème comme définitivement résolu, parce que cette version explique de la manière la plus satisfaisante ce qui avait paru obscur dans la relation de Polybe. Nos lecteurs trouveront dans ce fragment très-intéressant, les motifs du grand mouvement que fit Annibal jusqu'au-dessus du confluent de la *Saône* et du *Rhône*, pour tourner la masse des Alpes maritimes. Le consul Publius Scipion se préparait à en défendre les défilés avec l'armée romaine, comme aurait pu le faire le général Mélas, si Bonaparte, par un mouvement stratégique tout semblable à celui d'Annibal, n'eût aussi trompé l'armée autrichienne et surpris le passage : nous laissons à décider s'il fut plus difficile de faire passer les éléphans que l'artillerie de l'armée de réserve, et si le fort de Bard, sous le feu duquel il fallut la faire défiler, et le rocher d'Albaredo, dans lequel le gé-

néral Berthier fit tailler un chemin pour la cavalerie, n'étaient pas des difficultés que l'on pût comparer aux attaques des Allobroges, et à l'obstacle imprévu qui arrêta tout à coup la tête de la colonne carthaginoise après qu'elle eut franchi les glaciers.

Lorsqu'un point d'histoire, si long-temps et si doctement controversé, est enfin éclairci par les idées les plus simples, par la concordance même des différentes versions, on s'étonne de la divergence des assertions des hommes les plus instruits : cependant l'opinion la plus généralement répandue, était que les Carthaginois descendirent en Italie par le *Monte-Viso ;* ce qui a fait dire par le Dante, en parlant des Sarrasins :

» Esso atterrò l'orgoglio degli Arabi
» Che dietro ad Annibale passaro
» L'Alpestri rocca, Pô, di che tu labi.

Le chevalier de Folard tenait pour certain qu'Annibal avait passé le *Mont-Genèvre.* L'abbé Denina, et d'après lui le général Servan, ont partagé cette opinion.

Les Romains n'eurent qu'une idée très-imparfaite de la chaîne des Alpes, et il est peu probable qu'avant eux les Grecs ni les Étrusques les eussent parcourues; rien n'attirait les habitans des bords fortunés de l'Éridan vers ces monts glacés et ces sombres vallées habitées par des barbares. A l'époque du passage d'An-

nibal, l'an de Rome 536, 278 avant Jésus-Christ, la navigation littorale était la seule communication entre les Gaules; le passage d'Annibal, prodige qui frappa de terreur toute l'Italie, causa presque la ruine de Rome, et lui coûta quinze ans de combats, fit connaître aux Romains l'importance des débouchés de ces montagnes; mais il paraît que ce ne fut que 60 ans plus tard, l'an 595, au commencement de la troisième guerre punique, et 44 ans après la victoire remportée par Scipion sur Annibal, à Zama, que le consul Fulvius Mobilior entreprit la conquête de la Ligurie, gravit l'Apennin et traversa les Alpes maritimes.

Vingt ans après la destruction de Carthage, à l'époque des grandes conquêtes des Romains, et de la fondation de leurs colonies dans les Gaules, *Marcus Æmilius Scaurus*, *Appius Claudius Pulcher*, s'ouvrirent divers passages par l'Apennin et par les Alpes *grayennes*, soumirent les Salassiens et attaquèrent les Allobroges.

Un autre passage des Alpes très-mémorable fut celui des Cimbres, qui vers le même temps fondirent en Italie, battirent deux armées consulaires, et furent ensuite battus par Marius. On sait qu'il triompha des Cimbres en-deçà des Alpes, sous son cinquième consulat, après avoir exterminé les Teutons au-delà de ces montagnes. Les traces d'un si

grand événement, dans la plus terrible guerre que les Romains aient soutenue depuis la destruction de Carthage, dûrent être conservées par les traditions les plus sûres ; et cependant elles sont tellement effacées, qu'on n'est d'accord ni sur le chemin que suivirent les Cimbres pour arriver dans la Haute-Italie, ni sur le lieu où s'exécuta cet épouvantable massacre. Les critiques modernes ont pensé que les Cimbres traversèrent les Alpes *rhétiennes* ou *tridentines*, et suivirent le cours et la longue vallée de l'*Adige* jusqu'à *Vérone*. La relation de Plutarque porte à croire que les Cimbres passèrent sur les Alpes *pennines*, dont le plus haut sommet est le *Saint-Gothard*, et qu'ils furent défaits par Marius dans la plaine entre *Domo d'Ossola* et *Verceil*. Le savant abbé Denina a renoncé à éclaircir ce point d'histoire.

Appien Alexandrin parle du passage d'une armée romaine, conduite par Pompée, comme d'une grande entreprise ; mais il indique trop vaguement le chemin par lequel il pénétra dans ces montagnes, entre les sources du *Rhône* et celles du *Pô*, parce que les anciens ne distinguaient pas comme nous les principaux affluens des grands fleuves ; il dit seulement qu'il ne suivit pas le chemin d'Annibal. *Pompeius igitur, ad Alpes penetrandas, magno animo profectus, non per Annibalis illud memo-*

ratum iter, verùm haud longè à Rhodani atque Eridani fontibus iter cœpit, quæ ambo flumina parvo inter se spatio caput exserunt.

Jules César, qui passa et repassa plusieurs fois les Alpes pour soumettre les Gaulois, fit ouvrir plusieurs routes : celle qui traversait les Alpes *cotiennes*, au centre desquelles se trouve le *Mont-Genèvre*, était la plus directe ; il la suivit lorsqu'il partit de la Romagne, et vint déboucher par *Embrun ;* une autre route militaire fut tracée depuis l'Illyrie jusque dans le Vallais ; elle passait probablement par le *Grand-Saint-Bernard :* une troisième, qui fut la plus fréquentée sous les empereurs, conduisait de Rome dans la Gaule narbonnaise (aujourd'hui Provence et Languedoc) par l'Étrurie et la Ligurie, côtoyant la mer, de *Gênes* à *Nice*, et de *Nice* à *Marseille.*

Le *Mont-Cénis*, passage le plus pratiqué de nos jours, ne fut point connu des Romains, et ne fut ouvert que sous le règne de Charlemagne, avec de grandes difficultés : on peut juger par le récit des historiens *Guicciardini* et *Paul Jove*, que François Ier n'en rencontra pas moins pour descendre en Italie par la vallée de la *Stura*, lorsqu'en 1515, âgé seulement de 21 ans, il entreprit la conquête du Milanez, et triompha des Suisses et des Italiens à la sanglante bataille de *Marignano.*

Dans les temps plus modernes, les passages d'armées à travers les Alpes *cotiennes* ont été fréquens, surtout depuis la fin du dix-septième siècle, lorsque la maison d'Autriche (ainsi que nous l'avons fait remarquer dans la Note intitulée, *Rapprochemens historiques touchant l'Italie moderne,* qui se trouve dans le second volume de cet Ouvrage, et que nous devons à M. le chevalier de Wanderbourg, aujourd'hui membre de l'Académie française), y porta le théâtre de la guerre allumée à l'occasion de la succession d'Espagne ; ces passages furent presque toujours exécutés lentement, selon le progrès des opérations offensives ou l'établissement des lignes de défense ; selon les facilités que donnaient aux Français l'alliance et même la neutralité du duc de Savoie, ou les difficultés que la part qu'il prenait à la guerre contre la France ajoutait aux difficultés naturelles. Ces marches pénibles, ces combats glorieux où s'illustrèrent, dans les labyrinthes des vallées des Alpes et de l'Apennin, de grands capitaines tels que les maréchaux de Catinat, de Villars, Berwick et Maillebois, ne sauraient être, comme les deux irruptions soudaines de Bonaparte, comparés aux anciennes expéditions, ni pour leur objet, ni pour la combinaison stratégique.

Nous observerons, en terminant cette note, que, parmi les résultats qu'avaient produits les deux der-

nières conquêtes de toute l'Italie par les Français, et le réveil de l'esprit et de l'intérêt national, que le conquérant, partout ailleurs si impérieux, y sut ménager, on doit surtout remarquer la construction des routes ouvertes au centre et aux deux extrémités de la grande chaîne des Alpes au *Mont-Cénis*, au *Simplon* et sur la côte de Gênes. Les forteresses qui avaient été élevées à grands frais par les ducs de Savoie, aux débouchés des vallées, ayant été rasées, cet aplanissement des Alpes, si l'on ose s'exprimer ainsi, changea les rapports militaires et commerciaux de l'Italie avec la France, et principalement ceux du Piémont. Au lieu de ces sentiers étroits et périlleux, impraticables pendant huit mois de l'année, de larges routes, aussi belles que celle par laquelle l'Empereur d'Autriche a lié par le *Brenner* le Tyrol et l'Italie supérieure, assuraient la continuité des communications avec la Suisse, avec le cœur de la France et ses provinces méridionales ; mais ces immenses travaux, bien plus parfaits que ceux des Romains, s'ils ne sont entretenus et défendus des causes de destruction si actives dans ces hautes régions, ne laisseront bientôt que des traces interrompues, bien qu'indestructibles. Puissent l'esprit de paix, l'harmonie inspirée par le sentiment d'un commun intérêt, faire oublier la première cause de ces efforts prodigieux, et empêcher que ces monumens de la civilisation de notre âge,

abandonnés par une fausse politique, ne redeviennent des monumens de barbarie !

NOTE NEUVIÈME. — *Page* 232 *et* 253.

L'attaque audacieuse du *Monte-Creto* par le général Soult, rappelle le combat d'Exilles en 1747, qu'on appella aussi l'affaire de l'assiette, parce que ce fut pour emporter de vive force les retranchemens élevés par les Piémontais sur le col de ce nom, et qui lui barraient le chemin d'Exilles, que l'intrépide et malheureux comte de Belle-Isle livra ce furieux assaut. Soult, conduisant celui du Monte-Creto, près de Gênes, vit tomber aussi presque tous les braves qui l'avaient suivi jusque dans les retranchemens. Il s'était engagé si avant, et s'obstina si long-temps, malgré l'infériorité du nombre et le désavantage du terrain, à rallier lui-même ses troupes rompues par un feu plongeant et meurtrier, qu'étant tombé blessé grièvement, ayant la jambe droite fracassée, il ne put être retiré de la mêlée, et resta vivant au pouvoir de l'ennemi. Le comte de Belle-Isle, dans une position semblable, blessé aux deux mains, mais resté debout, ralliait aussi ses grenadiers, les encourageait à hâcher les palissades, et fut tué en s'efforçant de les arracher lui-même avec les dents.

La défense de Gênes par le général Masséna offre d'autres rapprochemens historiques non moins inté-

ressans. On trouve, dans les efforts que firent les généraux anglais et autrichiens pour soulever les Génois contre les Français, le souvenir qu'ils avaient conservé de la révolution qui leur fit perdre cette riche conquête : ils voyaient le peuple de Gênes dans la même situation, dans le même état de misère qui, en 1746, le poussa au désespoir; et, comme l'a dit Voltaire dans le beau fragment qu'on a de lui sur cette révolution qui étonna l'Europe, « Un peuple » faible, nourri loin des armes, et que ni son enceinte » de rochers, ni les rois de France, d'Espagne et de » Naples, n'avaient pu sauver du joug des Autri- » chiens, le brisa sans aucun secours, et chassa les » vainqueurs ». En 1800, on employait contre les Français les moyens qui, en 1746, avaient réussi contre les Autrichiens, et l'on ne trouve pas un mot à changer dans le discours que Voltaire met dans la bouche des chefs de l'insurrection :

« Jusques à quand attendrez-vous qu'ils viennent » vous égorger entre les bras de vos femmes et de vos » enfans, pour vous arracher le peu de nourriture » qui vous reste? Leurs troupes sont dispersées hors » de l'enceinte de vos murs; il n'y a dans la ville que » ceux qui veillent à la garde de vos portes; vous êtes » ici plus de trente mille hommes capables d'un coup » de main : ne vaut-il pas mieux mourir que d'être » les spectateurs des ruines de votre patrie? »

Le général Masséna était menacé d'un sort aussi funeste que celui qu'éprouva le marquis de Botta. La garnison, réduite par les combats et les maladies, exténuée par la faim, n'aurait pu réprimer une insurrection générale ; les mécontens n'étaient pas moins nombreux qu'en 1746, et ils étaient plus aguerris ; les prêtres prêchaient publiquement la révolte, comme ce fameux hermite qui se mit autrefois à la tête des milices ; les femmes faisaient éclater les mêmes fureurs : Masséna, plus vigilant que ne l'avait été le marquis de Botta, rompit les trames des conjurés, réprima les premiers mouvemens, imposa par la fermeté de son caractère, et ne prolongea sa défense qu'en faisant endurer au peuple la plus horrible famine dont l'histoire ait fait mention.

La défense de Gênes fixait en 1746 et 1747, comme de nos jours en 1799 et 1800, l'attention de l'Europe. Cette place fut secourue par la France : les galères parties de Toulon et de Marseille, quoique dispersées par la tempête, passèrent à travers la flotte anglaise, et débarquèrent cinq mille hommes. Le duc de Boufflers, qui les commandait, et qui mourut à Gênes, et après lui le duc de Richelieu, qui s'y jeta malgré la croisière anglaise, avec un renfort de trois mille hommes, s'y trouvèrent dans la même position que le général Masséna, bloqués par une armée autrichienne et par une flotte anglaise ; leur défense

active fut aussi fort belle : ils attaquèrent de même les postes retranchés et surent contenir l'ennemi au-delà de la double enceinte. Masséna a combattu depuis sur les mêmes points, tels que le fort Richelieu, et n'aurait pu mieux les choisir : le passage suivant de la relation de Voltaire ne semble-t-il pas appartenir à celle du dernier siége de Gênes?

« Louis XV ne se rebuta pas....... Il envoya à Gênes le duc de Richelieu, de nouvelles troupes, de l'argent...... Le duc de Richelieu arrive dans un petit bâtiment malgré la flotte anglaise; les troupes passent à la faveur de la même manœuvre..... Il repousse les ennemis dans plusieurs combats, fait fortifier tous les postes, met la côte en sûreté. Alors la cour d'Angleterre s'épuisait pour faire tomber Gênes, comme celle de France pour la défendre. Le ministère anglais donna cent cinquante mille livres sterlings à l'impératrice reine, et autant au roi de Sardaigne pour entreprendre le siége de Gênes. Les Anglais perdirent leurs avances ».

Et dans le même temps, le maréchal de Belle-Isle, dans le comté de Nice, tenait en échec une partie de l'armée autrichienne et piémontaise, comme le fit aussi le général Suchet. La similitude est parfaite.

NOTE DIXIÈME. — *Page* 329.

La belle campagne du prince Eugène en 1706, dans laquelle il reconquit toute l'Italie par une seule victoire, et fit lever le siége de Turin, mit le comble à sa gloire militaire. Ce grand événement, qui n'étonna pas moins l'Europe que la campagne de Marengo en 1800, fut tellement semblable à celui-ci, qu'on pourrait croire que le plan de Bonaparte fût calqué sur celui du prince Eugène, et que la fortune, en ses terribles jeux, se plût à ramener sur la même scène, avec des personnages différens, mais dans des intérêts opposés, et comme une revanche de la France contre l'Autriche, la même catastrophe dans un sens inverse. Le parallèle de la situation respective des armées de ces deux puissances en Italie, en 1706 et en 1800, ne saurait être plus exact : la cour de France mettait alors la même importance à la prise de Turin, que la maison d'Autriche en a mis à la prise de Gênes. Le prince Eugène voulait dégager le duc de Savoie et le comte de Thaun, vivement pressés à Turin, comme Bonaparte s'efforçait de dégager Masséna bloqué à Gênes.

Le prince Eugène, passant avec sa nouvelle armée les Alpes du Tyrol, et débouchant par la vallée de Trente, avait entre Turin et lui une armée française, occupant les places et le plat pays; les derrières de

cette armée étaient couverts par celle qui faisait le siége de Turin.

Bonaparte, après avoir passé les Alpes avec son armée de réserve, aussi formée à la hâte et presque toute entière de recrues, débouchant par la vallée d'Aoste, avait entre lui et Gênes une armée autrichienne maîtresse des places et des deux rives du Pô. Cette armée avait aussi ses communications assurées, et pouvait être renforcée par des détachemens tirés de celle qui faisait le siége de Gênes.

Le prince Eugène, partant de la position où il avait rallié son armée, entre la *Chiusa de Rivoli* et *Vérone*, devait, pour atteindre son but, et pour se trouver en mesure de livrer bataille à la grande armée française alors en Piémont, gagner le flanc droit de l'ennemi par un long circuit et par la rive droite du Pô ; il lui fallait faire une marche de soixante lieues pour arriver jusqu'à la hauteur de *Plaisance* et de *Stradella;* il avait à passer l'*Adige*, le *Mincio* et le *Pô*, faisant tête par ses avant-gardes au corps du comte de Medavy, qui lui était directement opposé, et gagnant des marches sur celui du duc d'Orléans, parce que ce dernier, suivant ce mouvement, cherchait à lui barrer le chemin du Piémont, et à l'empêcher de joindre le pied de l'Apennin près d'Alexandrie.

Le général Bonaparte, partant de la position où il avait rallié son armée, entre la Chiusa du fort de

Bard et Ivrée, devait, pour atteindre son but, et se trouver en mesure de livrer bataille à la grande armée autrichienne alors en Piémont, gagner aussi le flanc droit de l'ennemi par un long circuit et par la rive droite du Pô; il avait de même une marche de soixante lieues à faire pour arriver jusqu'à la hauteur de Plaisance et de Stradella; il avait à passer la Sesia, le Tesin et le Pô, faisant tête par ses avant-gardes au corps des généraux Kaïm et Haddick dans la direction de Turin, et à celui du général Laudon, qui lui était directement opposé, et gagnant des marches sur celui du général Ott : ce dernier accourait de Gênes pour lui barrer le chemin, et l'empêcher de couper la ligne d'opération de l'armée autrichienne au pied de l'Apennin.

Vit-on jamais deux opérations plus semblables?

L'audace et la célérité de la marche du prince Eugène, l'ardeur et la confiance de ses troupes, firent qu'il prévint le duc d'Orléans à ce même poste de *Stradella*, que Bonaparte atteignit aussi avant le général Ott, et qui, dans la campagne de 1706 comme dans celle de 1800, fut véritablement le point stratégique décisif.

On a vu dans notre relation que, resserré dans ses lignes sous Alexandrie, derrière la *Bormida*, comme le maréchal de Marsin l'avait été en 1706 dans ses lignes de circonvallation devant Turin, le

baron de Mélas se garda d'imiter ce maréchal qui, malgré la supériorité du nombre de son armée, et contre l'avis du duc d'Orléans, s'obstina à ne point sortir de ses lignes, et préféra d'y attendre les attaques du prince Eugène et du duc de Savoie, au lieu d'aller au-devant d'eux et de leur livrer bataille. M. de Mélas usa mieux de sa supériorité, il attaqua l'armée française, et obtint d'abord de grands avantages. Bonaparte, après avoir vu plier son aile gauche, n'ayant pu forcer le centre de l'armée autrichienne, rétablit le combat à son aile battue, et gagna la bataille par la bonne disposition et l'emploi de ses réserves. Le prince Eugène avait fait exactement la même chose à la bataille de Turin, où, comme depuis à Marengo, une dernière charge de cavalerie que le prince dirigea lui-même décida la victoire.

Nous nous bornons à indiquer ainsi les principaux points de comparaison entre ces deux campagnes extraordinaires, qui ont marqué les deux plus grandes époques de l'histoire moderne des guerres d'Italie. Ceux de nos lecteurs qui voudront suivre, dans l'*Histoire du prince Eugène de Savoie*, les détails des marches et des divers événemens depuis la bataille de Cassano jusqu'à la prise du château de Milan, trouveront des rapprochemens très-piquans et très-multipliés, malgré les

changemens qu'a éprouvés la tactique des diverses armes depuis cette époque. Mais c'est surtout le résultat des deux campagnes qui mérite d'être observé, parce qu'il prouve que le sort de l'Italie entière a toujours dépendu du succès d'une expédition soudaine, et qu'il a presque toujours été décidé par une seule bataille et à peu près sur le même point, au centre du grand bassin du Pô.

La fameuse convention d'Alexandrie, entre le général Mélas et le premier consul Bonaparte, est presque textuellement la même que celle qui fut conclue par le prince Eugène à Milan, le 13 mars 1707, après la reddition du château, pour l'évacuation de toutes les places fortes d'Italie, et l'évacuation des Français.

Bonaparte disait, sur le champ de bataille de Marengo : — « Nous avons en une journée reconquis » l'Italie ». — Et le prince Eugène avait dit aussi sur le champ de bataille de Turin, en abordant le duc de Savoie : — « Oh ! pour le coup l'Italie est à nous, et » cette conquête ne nous doit rien coûter ». Elle ne fut pas moins profitable à la maison d'Autriche, et n'accrut pas moins ses forces et ses prétentions que ne le fit en 1800, pour la France, la seconde conquête de l'Italie par Bonaparte. Et certes, quand on lit les vaines réclamations du Pape au sujet des contributions exorbitantes imposées par le prince Eu-

gène sur les États de l'Église, et qu'on voit l'empereur Joseph mettre peu de temps après, au ban de l'empire, les électeurs de Cologne et de Bavière, on n'est pas plus édifié de la modération de ces vainqueurs que de celle des vainqueurs de notre âge.

TABLE RAISONNÉE
DES MATIÈRES DU TOME SECOND
DE LA CAMPAGNE DE 1800.

CHAPITRE IX.

*Événemens arrivés en Égypte depuis la bataille d'*Héliopolis *jusqu'à l'entière évacuation de ce pays par les Français.*

CHAPITRE X.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME SECOND.

TABLE DES PIÈCES INÉDITES

RELATIVES A LA CAMPAGNE DE 1800.

TABLE RAISONNÉE
DES MATIÈRES DES NOTES.

NOTE PREMIÈRE.

Des intérêts de l'Angleterre par rapport à la Belgique.

Page 283.

GOUVERNEMENT anglais faussement accusé d'alimenter les troubles civils en France. — Effets de la révolution par rapport à la rivalité des deux nations. — Politique extérieure de Louis XVI. — Ses soins pour le rétablissement et l'accroissement de la marine. — Les souverains alarmés se coalisent défensivement. — Motifs et prétextes de la guerre. — Efforts prodigieux des Français provoqués par la première invasion de leur territoire. — Défaut d'accord des puissances étrangères, diversité d'intérêts. — Les liens de la coalition se relâchent, se rompent. — Paix particulières. — L'Autriche combat seule sur le continent. — Avantages de la situation de l'Angleterre. — Désavantages de l'Autriche. — L'Empereur d'Autriche achète la paix à *Campo-Formio* par la cession des Pays-Bas. — États Vénitiens sacrifiés. — Dommage causé à l'An-

NOTE TROISIÈME.

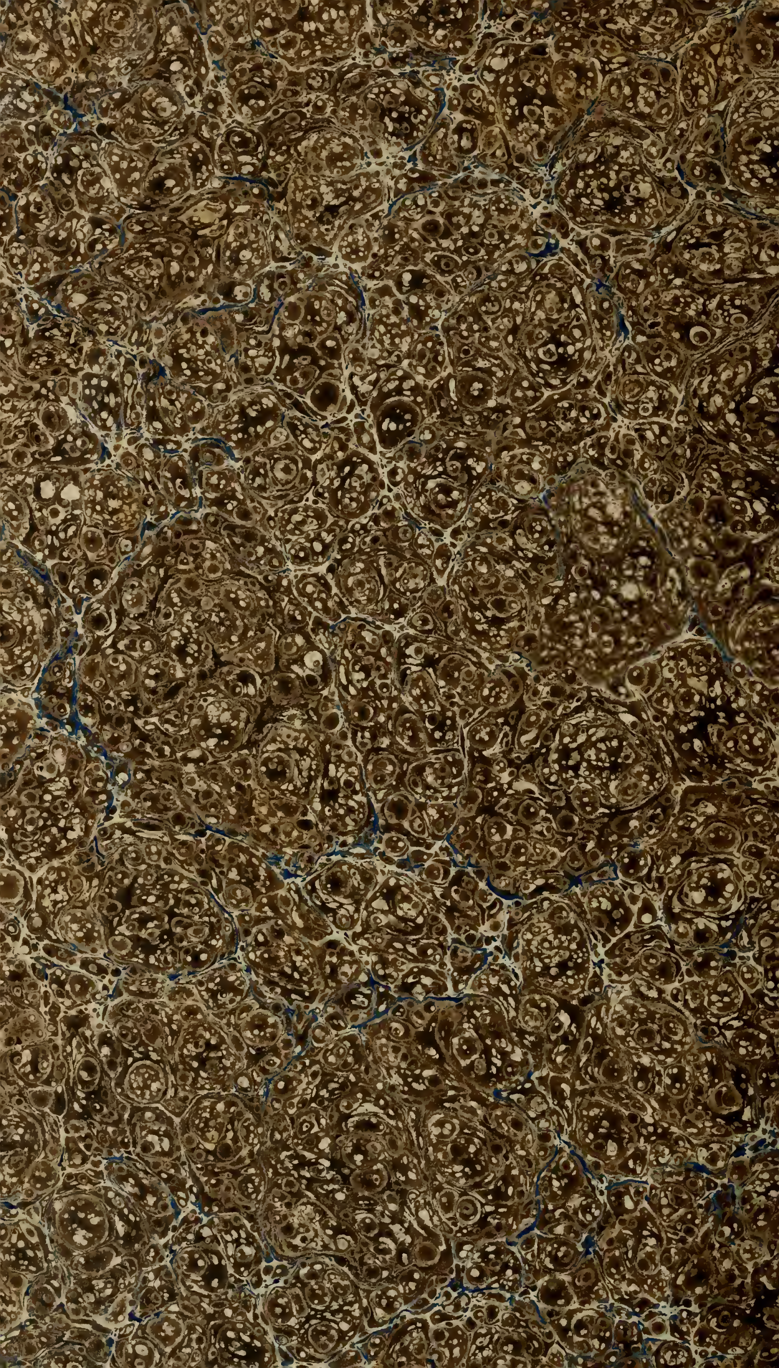
De la guerre civile dans les provinces occidentales de la France.

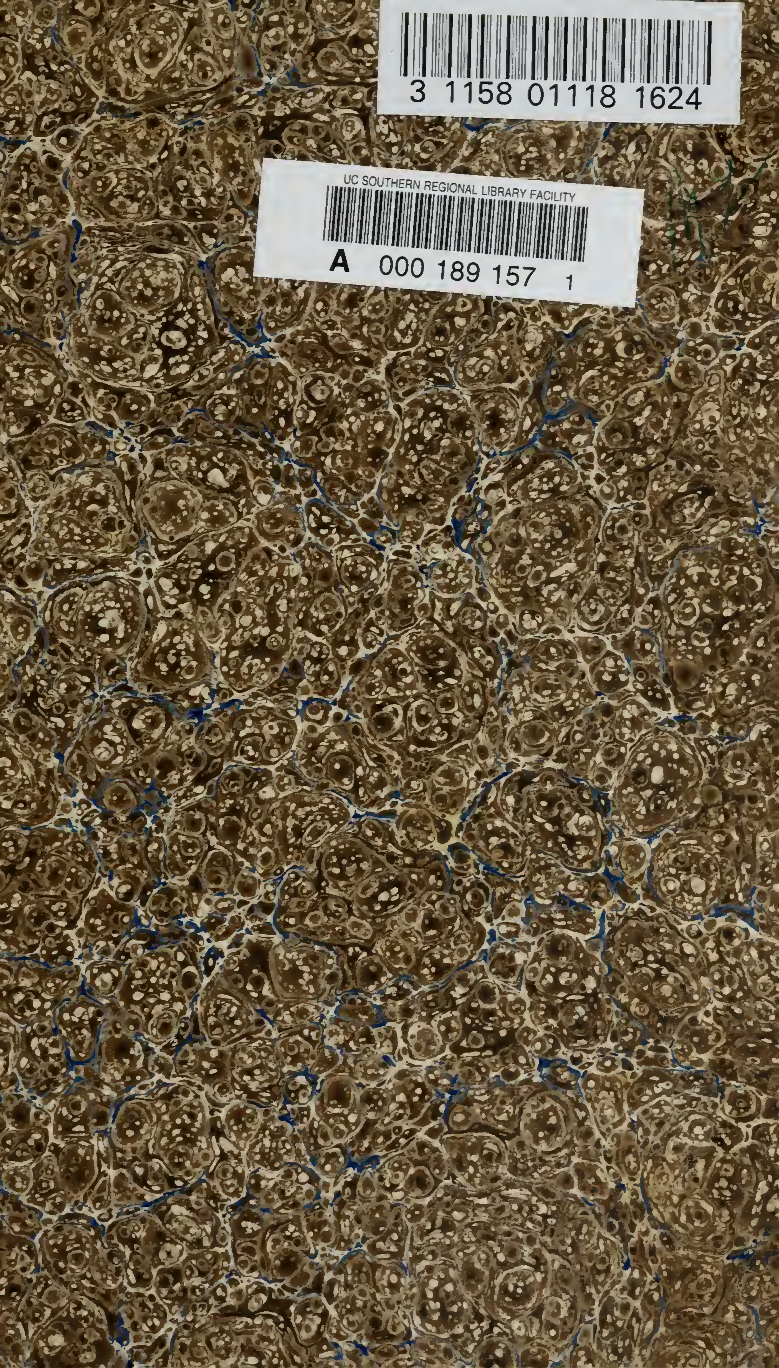
NOTE DIXIÈME.

Comparaison de la campagne du prince Eugène de Savoie en Italie, en 1706, et de la campagne de l'armée de réserve en 1800.

Page 362.

FIN DE LA TABLE DES NOTES ET DU TOME IV.




3 1158 01118 1624
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 189 157 1

